



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

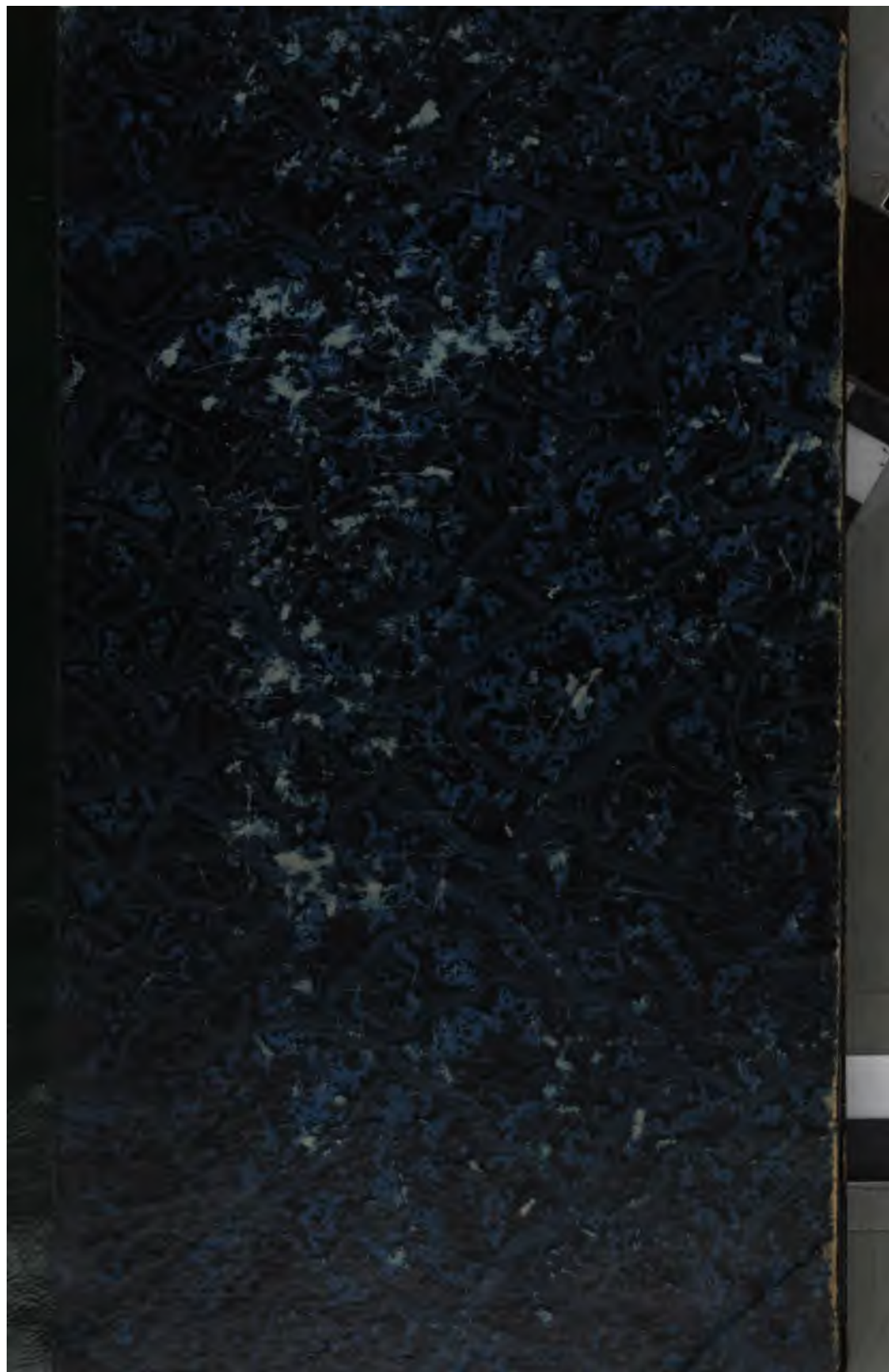
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



40 ps







**CONTES, DITS, FABLIAUX.**

*Cette édition a été tirée à 500 exemplaires  
seulement sur papier ordinaire, et à 20 sur  
papier de Hollande.*



**NOUVEAU RECUEIL**  
DE  
**CONTES, DITS, FABLIAUX**  
**ET AUTRES PIÈCES INÉDITES**  
**DES XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES**

POUR FAIRE SUITE AUX

**COLLECTIONS LEGRAND D'AUSSY, BARBÁZAN ET MÉON**

*MIS AU JOUR POUR LA PREMIÈRE FOIS*

PAR

**Achille Jubinal**

D'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi.

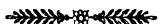
**I**

**PARIS**

**CHEZ ÉDOUARD PANNIER,**  
**RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 23.**

—  
**1839**





A la fin de la préface de mon deuxième volume de *Mystères inédits du 15<sup>e</sup> siècle*, publié en 1837, je disais que le théâtre, après nos vieux fabliaux, était peut-être, parmi les diverses branches de la littérature du moyen âge, celle qui se trouvait appelée à nous révéler le plus de traditions locales, à nous donner la clef du plus grand nombre de locutions obscures et d'usages singuliers. J'ajouterai aujourd'hui à ces raisons, qui m'ont engagé à mettre en lumière le *Nouveau recueil de Contes, Fabliaux*, etc., dont cette préface accompagne le premier volume, que ce genre de pièces a chez nous précédé le théâtre, et que, demandant beaucoup moins de travail, il a laissé un bien plus grand nombre de compositions. En

outre, Legrand d'Aussy, Barbazan, Méon, qui nous ont précédé dans la carrière, sont loin d'avoir épuisé la mine des poèmes inédits que renferment les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Il m'a paru donc utile de marcher sur les traces de ces savants hommes, et de publier à leur imitation les plus remarquables de ceux de nos contes, fabliaux, etc., qui auraient été négligés jusqu'ici. J'ose croire qu'après avoir parcouru ce volume les amis de notre ancienne littérature approuveront le choix que j'ai fait et qu'ils daigneront applaudir à mes efforts. Je leur promets, en retour, de ne rien négliger pour que mon travail réponde à ce qu'ont droit d'en attendre les érudits, et pour que les quatre volumes dont celui-ci commence la série complètent autant que possible une des branches les plus intéressantes de notre ancienne littérature <sup>1</sup>.

C'est pour cela que je serai le premier moi-même à leur signaler mes fautes. Ainsi, par exemple, ils rencontreront, page 128 et suivantes, le dit de *Mer-*

<sup>1</sup> Je crois faire plaisir à mes lecteurs en leur annonçant que je possède déjà un assez bon nombre de fabliaux que nous n'avons pas à Paris et qui se trouvent seulement dans les Mss. de Londres. Je les donnerai dans les volumes suivants, d'après la copie qu'a bien voulu m'en transmettre M. THOMAS WRIGHT, jeune érudit qui s'occupe en Angleterre de travaux analogues à ceux dont je m'occupe en France.

*lin Mellot*, que j'ai imprimé comme n'ayant pas encore été publié, ce qui est une erreur. En effet, cette pièce se trouve dans le recueil de Méon, mais non sous le même titre que dans le mien. Je ne me suis aperçu de la conformité de nos deux éditions que lorsqu'il était déjà trop tard.

Du reste, les vingt-neuf pièces qui suivent ont été copiées par moi avec soin dans les manuscrits dont elles portent le numéro, et j'ai été aidé dans leur révision en épreuves par mon ami M. CHABAILLE, critique aussi habile que judicieux pour tout ce qui concerne notre vieille langue.

ACHILLE JUBINAL.



# CONTES, DITS, FABLIAUX, MORALITÉS

ET AUTRES PIÈCES INÉDITES

DES XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES.

---

## Le Dit des Anelés<sup>1</sup>.

Ms. 193. N.-D.



Dieu et sa douce mère, que chascun doit amer,  
Et le baron saint Jaque, de qui je veil parler,  
Veille sauver touz ceus qui voudront escouter  
I. merveilheus example, où bon feroit penser,

D'une moult noble dame, fame de chevalier,  
Que l'ennemi d'enfer fist soutilment glacier  
Enmi consentement de mortelment péchier,  
Mès ne fist pas le fet ou ne li voutl laissier.

Non pourquant fait l'éust, mais n'en out pas laisir.  
Trop laidement voutloit son droit seigneur traïr;

<sup>1</sup> Ce dit est ainsi nommé parce qu'il y est question de petits anneaux (*anelés*).

Mès puis s'en repenti; si l'en convint souffrir  
Crueuse pénitance, com vous porrez oïr.

Vous savez bien c'on dit en reprovier souvent :  
« Qui est bien ne se mueve; mès qui à mal se sent,  
Tantost s'en doit geter s'il est en aisement. »  
Je le vous di pour tant, belle très douce gent,

Que qui est en péchié tantost s'en doit issir :  
A chéoir n'a pas honte si grant comme en gésir.  
Aucuns se laissent si en péchié endurcir  
Que la grâce de Dieu ne puéent revenir.

En la guyse c'on dit du roi Antioqus,  
Qui cuidoit plus valoir que Dieu qui est lassus :  
De trestous maus estoit garniz et revêtus,  
Ne prisoit tout le monde valissant .ij. festus.

Il vout les serjanz Dieu en touz lieus tourmenter;  
Plus fausse créature ne povoit-on trouver.  
Jhérusalem cuida une foiz graventer,  
Mès le douz Roys des roys ne le vout endurer.

Dieu laisse bien régner à la foyz faus gloutons  
Et leur donne des biens temporelz plus qu'aus bons;  
Mès en la fin ont-il de leur fais guerredons  
Ainsy comme le roy de qui nous vous parlons,

Qui fist parmi sa terre mander toute sa gent,  
Car le pueple de Dieu cuidoit metre à torment.  
On dit que ceux qui suefrent assez et longuement,  
Que quant ce vient au fort trop euvrent cruelment.



Tout en ce point fist Diex du roy que je vous dis :  
Quant vit qu'en son malice estoit si endurcis,  
Un mal li envia dont il fu si acquis  
Qu'il n'out en tout son ost garson tant fust chetis

Qui s'aprochast de li pour nule riens vivant,  
Car son corps, qui estoit moult bel et avenant,  
Devint si très mesel et tant forment puant  
Que touz ceus d'entour li aloit enpulentant;

Li méismes au cuer si grant meschief avoit  
De la propre puour qui de son corps issoit  
Qu'il li estoit avis que d'angoisse crevoit;  
Les vers de touz costés de li issir véoit.

Quant le meschéant roy tel destrece senti,  
Bien crut que Diex estoit plus grant mestre de li.  
Adonc de nostre Sire avoir cuida merci;  
Mès donques n'en ot point : trop tart se repenti.

Ses membres li chaïrent trestouz par pourreture;  
Au déable fu s'âme et mourut en laidure.  
Touz ses meilleurs amis virent sa mort si sure  
C'onques ne li aidèrent à avoir sépulture.

Es fosses fu getés en la guise d'un chien;  
Plus a .i. hons honor, plus doit savoir de bien.  
Le chetif perdi s'âme et son corps et le sien :  
Ainssi va de celui qui Dieu ne prisent rien,

Qui orgueilleus se portent pour biauté ou pour sens,  
Pour avoir ou pour force, ou pour leur fors parens.

Si voit-on au jour d'uy grant quantité de gens  
Que, quant il sont malades ou ont autres tormens,

Il croient trop bien Dieu et le vont reclamant,  
Et promettent qu'iront assez de bien fesant;  
Mès quant se sentent aise, sachiez il vont disant  
En la guise c'on va d'un bon homme contant,

Qui en la mer estoit en grant péril mortel :  
A saint Michiel promist sa vache et son véel;  
Mès dès ce qu'il perçut qu'il fu en son hostel,  
Il dist à saint Michiel ne vache ne véel.

Le païsant sout bien saint Michiel apeler  
Au fort, mès n'en tint conte quant fu hors de la mer;  
Et pour cela dit-on : « Promettre sanz donner  
Ne vaut rien, se ce n'est à fol reconforter. »

Mès Diex n'est mie fol, voir : quant nous li prometón  
A faire bonnes euvres et nous ne les faisons,  
Nous nous mocon de li ; si nous en sentiron  
S'à vraie pénitance en la fin n'en venon,

Ainsi comme fist celle de qui je vous vueil dire,  
Qui pour son péchié vout endurer grief martire.  
Le navré ne doit pas avoir honte de myre,  
Ains doit monstrier sa plaie : plus couve, plus empire.

La dame de qui j'ay la raison pourposée  
Estoit de Bouloignois, de moult noble gent née.  
I. chevalier la prist de bonne renommée :  
De li ot .ij. enfans jumeaus d'une portée.

Li sires ot grant joie ; Dieu loa bonnement  
Et le baron saint Jaque, qu'il requeroit souvent.  
I. jour dist à la dame qu'il avoit grant talent  
D'aler au saint apostre en Galice briefment.

La dame, qui avoit son mari forment chier,  
Lidist : « Mon chierseigneur, por amour vous requier  
Que je voize avec vous ; bien me vueil travailler  
Pour l'amour de saint Jaque : j'en ay grant desirrier.

Li sires, qui amoit la dame de cuer fin,  
Li dist : « Trop estes tendre pour faire tel chemin :  
Il se faut tart couchier et lever bien matin ;  
Pas n'ont toutes leur aises li loyal pelerin. »

La dame respondi : « Bien vueil mal endurer  
Pour l'amour de saint Jaque, qui nous vuille sauver. »  
Le chevalier dist : « Dame, bien m'i vuel acorder ;  
Vostre dévotion ne vous vuel pas oster. »

La dame fist grant joie quant oy l'acordance ;  
Mès puis l'en y avint doulereuse grevañce.  
Par l'art de l'ennemi on n'a que decevance,  
Com vous orrés, se Dieu m'en donne la puissance.

Trop vilainement fu la dame decéue ;  
Il li vausist trop miex qu'ele ne fust méue.  
Le chevalier, qui ot sa chose pourvéue,  
Droit lendemain de Pasques s'esmut sanz attendue.

O li mena sa fame ; miex li vausist laisser.  
Moult bien furent montez, s'orent .i. escuier,

Et .i. loial vallet qui menoît le sommer;  
Mès ou chemin trouvèrent .i. autre chevalier.

De leur païs estoit; n'out qu'un garçon trotant;  
O ceus s'accompaigna dont je vous voiz parlant.  
Au premier leur monstra d'amistié grant samblant,  
Mès puis les tourmenta com vous orrez avant.

S'en out-il en la fin très doulereus louier,  
Com vous pourrez oïr bien briefment prononcier.  
Très douce gent, on dit souvent en reprouvier  
Qu'à paine se puet-on de traïson guetier.

Le jonne chevalier, qui n'avoit point de fame,  
Toutes foiz qu'il povoit aprouchier de la dame  
S'amour li requeroit, de quoi c'estoit disfame;  
Mès celle, qui pensoit au sauvement de s'âme,

Li disoit à briez mos : « Vostre paine perdés :  
Se monseignour savoit ce que me requerez  
Il vous en mescherroit, jà ne vous en doubtez :  
Comme fauz pélerin, par foy, vous maintenez. »

Icelui, qu'estoit chاوز et plain d'art d'anemi,  
Li disoit : « Chièrre dame, dessus terre languï,  
Et tout pour vostre amour; se n'en avez merci,  
Mourir me convenra, loialment le vous di. »

Le mari à la dame à ce pas ne pensoit :  
Pour son loyal amy l'autre touz jours tenoit  
Qui de tout son pover sa honte pourchassoit :  
A decevoir sa fame moult grant paine metoit;

Mès la dame n'avoit de faire male envie ;  
Tant qu'à Saint-Jaque vindrent .i. soir après complice.  
Lendemain, quant il orent la sainte messe oye  
Et faites leur offrande ne se targèrent mie ;

Il prinrent leur ensaignes, si ont fet leur retour.  
Celui qui requeroit la dame de folour  
La pria si souvent que il avint .i. jour  
Qu'ele li dist : « Amis, trop souffrés de dolour

Ce c'est voir que me dites ; mès fere n'oseroie  
Ce que me requerez, car ne puis trouver voie,  
Se je le fès, qu'errant encusée ne soie. »  
Quant celui l'entendi moult out au cuer grant joie ;

Liement li dist : « Dame, de ce ne vous doubtés :  
Bien vous conseilleray, se croire me voulez.  
Jà à vostre seigneur après disner direz  
Que vous estes malades ; fort vous douloserez

« Et direz qu'il vous faut belement chevaucher.  
Devant l'envoierés lui et son escuier  
Pour atourner les choses qui nous aront mestier ;  
Mon garçon s'en ira avec eus sans dangier .

« Nous dirons que après irons tout belement ;  
Et que truisson tout prest jà à l'avesprement :  
Et nous iron couchier bien et privéement  
En tel lieu où feron tout à nostre talent ;

« Et puis demain matin, au point de l'ajournant ,  
Chevaucheron vers euz : bien les iron trouvant ;

Lors à vostre seigneur feron fort entendant  
Qu'ennuit mourir cuidâtes en droit souloil couchant,

« Et que de certain fustes si très mal atournée  
Qu'entre bras ou chastel fustes par moy portée. »  
La dame qui s'estoit longuement bien gardée,  
Fu par art d'anemi laidement enchantée.

Elle crut le traître, dont fist grant soleté;  
Puis l'en convint sousfrir assez de povreté.  
Quant vint qu'acomplir durent leur fole volenté,  
Forment leur mesavint, si comme je diré.

La dame, qui avoit le corps plaisant et bel,  
Estoit par son droit nom apelée Ysabel.  
Li et le glouton vindrent droitement au chastel :  
Errant se herbergièrent dedans .i. grant ostel.

Mès le mari la dame, qui s'en estoit alé  
Pour retenir l'ostel, dès qu'il ot commandé  
D'atourner au souper, Diex li mist en pensée  
Qu'alast contre sa fame : jà orés grant pité.

Quant ne l'encontra pas il fut tous esperdus ;  
Mais il trouva .i. homme qui estoit touz chanus  
A qui il demanda s'avoit tiex gens véus,  
Et il li dist : « Biau sire, par Dieu qui maint lassus,

« Orains les vit aler droit vers ce chastel-là. »  
Le chevalier l'oy, forment esperonna,  
Car près estoit de nuit ; Dieu si bien li aida,  
Qu'en l'ostel où estoient trestout droit ariva.

De mautalent verti et dist sanz remanoir :  
« Ferray le faus glouton et la fausse douloir !  
C'est ma fame espouse, je le vous di pour voir :  
Fetes; monstrés-le-moy : il les me faut véoir. »

L'oste et l'ostesse à l'uïs de leur ostel séoient :  
Le chevalier enquist sè tiex genz y estoient,  
Et il li respondirent que couchier se vouloient ;  
Il fu touz esbahis de ce que li contoient.

L'osteli requist : « Biau sire, par amour vous requier  
Que chéens ne leur faites ennuy ne destourbier.  
Le juge de la ville est bon et droiturier :  
Se despit vous ont fet, bien vous fera vengier. »

On manda le baillif, qui mie seul n'estoit.  
Si comme li traîtres ou lit entrer devoit,  
Qui son mauvès désir bien acomplir cuidoit,  
Le mari à la dame vit, qui haut li disoit :

« Fauz, mauvès desloiaus, au trenchant de m'espée  
Vous sera celle teste prochainement cuspée;  
La fause sera arse; bien l'ay prise prouvée. »  
Pour Dieu, or entendés, douce gent honnourée!

La dame, qui estoit ou lit trestoute nue,  
Pour honte de la gent fu si fort esperdue  
Qu'à son mari a dit, com fole malostrue,  
Que rien ne li estoit : trop fort fu decéue,

Car elle renioit son droit loyal mari  
Pour l'autre, qui n'avoit onques géu à ly.

Quant le mauvès glouton son parler entendī,  
Il prist grant hardement; devant touz dist ainsi :

« Biau seigneurs, vous vées ci endroit en présent  
Que couchier me vouloie bien et paiseblement;  
Mès cel chevalier-ci y met empéeschement  
Et dit que j'ai erré contre li fausement;

« Mès il ne dit pas voir : Diex en scet mon courage.  
Il n'a rien en la dame; je l'ay par mariage;  
Et se desdire l'ose, contre li tent mon gage. »  
Lors le mari là dame, qui estoit preuz et sage,

D'aïr<sup>1</sup> bailla son gant : au baillif l'a tendus,  
Puys a dit en tel guyse : « Se ne l'en rent confus,  
J'acort que je soie eom recréant pendus;  
Et se il avient chose que par moy soit vaincus,

« Qu'à mon talent me puisse de ma fame vengier  
Et la puisse mener en mon païs arrier,  
Et li glouz soit pendus qui m'a voulu trichier. »  
Lors l'autre dist en hault : « Bien m'y vueil otroier. »

On fist lever la dame; en prison fut menée  
Dedens une fort chambre, où moult bien fu gardée,  
Et son mari et l'autre tindrent prison fremée  
Tant qu'à tous les seignours d'environ la contrée,

Pour voir la bataille et pour le droit jugier,  
Le mari à la dame manda son escuier

<sup>1</sup> D'aïr, de colère; ira, ire.



Et le garson aussi qui menoit le sommier :  
Bien se pourquist de ce qui li estoit mestier.

L'autre, qui out la dame par son parler muée  
Sanz ce c'onques l'eüst charnelment adesée,  
Fu noblement armés quant vint à la journée,  
Mès il a la bataille moult forment redoutée;

Car de certain savoit que siens estoit li tors;  
Non pourtant il estoit biaux et jannes et fors,  
Et si prisoit forment la force de son corps;  
Mès quant ce vint au jour que il furent hors

Pour la bataille sère qu'il orent esmée;  
Mès la dame, qui fu en la prison tenue,  
Estoit si tormentée et si fort irascue  
Qu'elle voulsist bien estre dedens terre fondue.

Elle disoit : « Douz Diex ! que m'est-il avenü ?  
Bien est mon las de cors en grant vilté chéu  
Par ce faus losengier, qui puist estre pendus !  
Mais, Diex merci, pas n'a ovecques moy géu.

« Non pourquant de touz poins m'y estoie acordée :  
Mon mari renoiai com fame forsenée;  
Mais se je devoie estre dedens .i. feu getée,  
S'en dirai-je le voir : n'i a mestier celée. »

Ainsi se dementoit la dame toute jour.  
Par une des fenestres qui estoit en la tour  
Vit armé son seignour pour aler en l'estour,  
Qui se devoit combatre contre le traïtour,

Qui d'autre part se fist moult richement armer.  
 On aporta les sains pour eulz faire jurer<sup>1</sup> :  
 Cil qui out droit s'ala à genoullons geter;  
 Tantost qu'il vit les sains il prist haut à parler,

Et dist : « Seigneurs, je jure par les sains qui sont ci  
 Et par trestouz les autres de quoy Dieu est servi  
 Que cest mauvès glouton qui ci est m'a tray  
 Et fortraite la dame à qui je sui mari.

« Je pensoie que fust .i. loial pélerin  
 Qui requerist Saint-Jaque où j'ai fait le chemin;  
 Mès pire l'ai trouvé assez qu'un Sarazin.  
 Regehir le ferai ains que jour pringne fin.

« En bonne loyauté à compaignie l'avoie :  
 Autant que à mon frère en son corps me fioie;  
 Ma fame m'a tolue et tournée en tel voie  
 Qu'à tort et sanz raison par son art me renoie;

« Onques mès ne la vi mauvèse ne sauvage :  
 Par amours mandés-la, si sarai son courage. »  
 Lors la fist-on venir sans nesun arrestage;  
 Mès n'osoit créature regarder el visage.

Elle estoit si hideuse que ne savoit que faire.  
 Quant son mari la vit, haut li dist par contraire :

<sup>1</sup> On appelait *jurier sur sains* faire un serment sur les ossements des saints. Dans la *Tapissérie de Bayeux* Harold est représenté jurant sur un reliquaire fidélité à Guillaume. — Voyez l'édition que j'ai donnée de ce monument de concert avec M. de Sansonetti (Paris, 1837).

« A! dame pélerine, moult semblés débonnaire :  
Devant les bonnes gens levez haut le viaire. »

Tantost comme la dame son parler entendî,  
A nuz genous se mist par devant son mari,  
Et dist : « Merci requier : bien connois que je di  
Que je vous renioie; ce fu art d'anemi.

« Bien connois que vous estes mon droit loial espous  
Et que j'ai .ij. bianz flux en Boulonnois de vous ;  
Mès cel losengier-là, qui est foux et estous,  
M'avoit souvent requise par moz courtois et douz ;

« Mès onques n'out à moi charnele compaignie.  
Bien connois que du tout m'y estoie otroiée  
Quant Diex vous amena et la Virge Marie :  
Bien vueil mourir en l'eure se j'ai mort deservie. »

Son mari respondi : « Pas ne fustes bien sage  
Quant ovecques moi venistes ou saint pélerinage  
Pour moi fère tel honte; vous i arés damage. »  
Lors l'autre chevalier dist haut en son langage :

« Seigneurs, or entendez, pour Dieu, granz et petiz :  
Je jure sus les sains qu'avez en présent mis  
Et sus trestouz les sains qui sont en paradis,  
Onques de vilanie la dame ne requis,

« Ançois me requeroit et menu et souvent. »  
Les gens qui là estoient s'esbahirent forment;  
Bien pensèrent qu'ot fet desloyal serement.  
Lors le mari la dame li dist moult fièrement :

« Faus desloyaus, mauvès, vous y avés menti !  
Autres choses dirés ains que partés de ci :  
Congnoistre vous ferai comment m'avez tray ;  
De Dieu et de saint Jaque l'apostre, vous défi. »

La dame, c'on avoit en la tour remenée,  
Maudisoit forment l'eure qu'ot onques esté née ;  
Dévotement prioit la Virge couronnée  
Qu'el vousist son mari sauver celle journée.

Celle, qui en la tour forment se démentoit,  
Pramist à Jhésu-Crist, se son seigneur sauvoit,  
Que jamès en sa vie son col ne passeroit  
De rien qui mort goutast. Douz Diex ! pas ne pensoit

Au doulereuz tourmenz ne au crueus despis  
Qui li fist en présent de ses meilleurs amis.  
Onques mès corps de fame vilaine ne gentis  
Pour si petit mesfait ne fu en tel point mis.

Ainssi com vous orrés, se tout mon dit recort,  
Le jonne chevalier, qui avoit moult grant tort,  
Pour ce que se sentoit légier, hardi et fort,  
Cuida bien mater l'autre, mès Diex li fist confort

Et le baron saint Jaque, en qui out grant fiance.  
A celui qui out tort avint tel meschéance  
Que quant il fu el champ son cheval n'ot puissance  
D'aler encontre l'autre. C'estoit grant demonstrance;

Car touz jours reculoit, et prist à regiber  
Si fort qu'il fist son maistre contre terre verser.

Lors le mari la dame ne le vout deporter,  
Ains li ala son glaive parmi le corps bouter.

Quant cil senti le coup, lors dist à haute voiz :  
« Sire, pour Dieu merci, ma mauvestié congnoit:  
Vostre faine requis d'amer par pluseurs foiz.  
De mal eure la vi : pour li à ma fin voiz.

« Non pour quant elle m'ot au derrain en couvent  
Que feroie de ly du tout à mon talent :  
Si éussé-je fait, mès je n'en fis nient ;  
Car trop sourvenistes : avecques vous grant gent,

« Quant couchier me voloie ou lit la dame virent. »  
Lors, quant nobles hommes s'arraison oïrent,  
Traîner au gibet et puis pendre le firent ;  
Toute quite la dame à son seigneur rendirent,

Et li prièrent tant qu'il la vousist quitter ;  
Mès onques le seigneur ne s'i vout otroyer,  
Ains dist qu'il s'en sara bien par raison vengier  
Quant venra au païs qu'avoit à habitier.

De la ville parti ; la dame fist monter  
Sur un povre roncín que out fet acheter ;  
Mès onques en chemin ne vout à li parler  
Ne il ne la daignoit qu'à paines regarder.

D'aler en son païs li sire se hasta :  
Onques avec la dame ne but ne ne menga ,  
Ne ne jurent ensamble. Celle, qui se doubta  
D'aver grant vilanie, forment se dementa ;

Mès guères de pité n'en avoit li preudon,  
Ains pensoit qu'il penroit de li venjoison.  
Aussi tost que il fu en sa possession,  
Tous les amis la dame manda en sa maison ,

Et si i fist des siens venir à grant plenté.  
Or entendés qu'il fist, pour sainte charité :  
Il apela sa fame, qui avoit grant biauté ;  
Moult bien la fist vestir, puis li a commandé

Qu'elle alast en la sale les bonnes genz véoir  
Qui estoient venuz digner en son manoir.  
Cel jour fist un mengier qui cousta grant avoir :  
La dame se laissa devant ses piez chéoir ;

En soupirant du cuer a dit à moult grant paine :  
« Douz sire, pour la grâce, qui ne fu pas vilaine,  
Que Diex fist à la douce Marie Magdalaine,  
Aiez merci de moy ! Bien voy et sui certaine

« Que vous voulés de moy devant chascun vengier ;  
Mès trop miex, s'il vous plest, emporrés exploitier.  
Fêtes secrètement vostre cuer esclarier,  
Si que nos .ij. enfans n'i aient reprovier ;

« Car vous les engendrâtes, chier sire, par ma foy !  
N'onques homme que vous ne jut onques à moy.  
Combien que m'otroiasse à fère le desroy  
Par l'art de l'anemi, ne plout à Dieu le roy.

« Metez-moi en tel lieu, se vostre cuer l'otroie,  
Où lune ne soleil jamès nul jour ne voie ;

Moult ay promis : c'est drois que fort pugnie soie. »  
— « Fause, dit lors li sires, trop trouvas male voie :

« Quant tu me renias, ce fu grant estoutie.  
Je ne say gré qu'à Dieu et à Virge Marie  
Et au baron saint Jaque de ce que suy en vie :  
En grant péril de mort fu par ta lécherie.

« Va de ci, et te digne avecques tes amis ;  
Jamès ne les verras, sur Dieu le te plevs. »  
Lors fu le cuer la dame si fort espoüris  
Que elle se pasma dessus le marbre bis.

Son seignour la leva, puis la sist sanz séjour  
A la plus haute table et ses amis entour.  
De vins et de viandes orent assez cel jour :  
Le seigneur de l'ostel qui fu en grant tristour,

Dès qu'il orent lavé dist haut : « Or entendés :  
Seigneurs, ne savés pas pourquoi vos ai mandés :  
C'est pour .i. jugement que, c'h vous plaist, ferés  
D'un fait qui vous sera maintenant recordés.

« Un chevalier erroit il n'a mie granment  
Avecques li sa fame, qu'il amoit loyalment ;  
Mais .i. autre jonne homme la requist si forment  
Qu'elle acorda du tout à fère son talent.

« Mès voir, il ne poyoient lieu ne place trouver,  
Tant que hors du chemin s'allèrent destorner :  
La fause à son mari s'alla tant dolouser  
De mal, que l'envoia pour haster le souper.

« Mès courage n'avoit que ce soir la véist,  
Ançois se herberga et coucha en .i. lit.  
Son ribaut s'i vouloit couchier sans nul respit,  
Quant le mari la dame i sourvint, qui tout vit.

« Tuer cuida la fause et son ribaut aussi;  
S'avoit-il amené pluseurs gens avec li;  
Mais celle, qui avoit en son corps l'anemi,  
Devant ceus qui là furent renoia son mari.

« Si fort fu par sa fame tenu le chevalier,  
Que gage de bataille li en convint baillier  
Contre l'ami la dame; mais Diex le droiturier  
Vout sauver le preudomme et nuire au losengier;

« Car ou champ fu vaincu et encroué au vent.  
Lors r'ot le chevalier sa fame quitement;  
Tant a fet que elle est dedens son tenement;  
Mès bien vous di que j aime le chevalier granment;

« Car privé suy de li moult a longue saison,  
Conseil m'a quis comment penra la venjoison  
De celle qui a fet vers li tel traïson :  
Chascun de vous en die ce qui l'en semble bon. »

Lors le père à la dame, qui estoit touz flouris,  
Qui ne sout pas pourquoy tiex moz estoient dis,  
Respondi : « Voir s'estoie de tel fame garnis  
Qui m'aroit fet tel honte, son corps seroit bruis. »

A son dit s'acorda la compagnie toute.  
La dame fu entr'eus, qui estoit en doute :

■



El n'osoit dire mot, ains soupire et escoute;  
De honte vousist estre confundue et desroute.

Lors parla son mari, qui estoit preuz et sage,  
Et dist : « Seigneurs, ma fame est de vostre lignage:  
Sachiez bien que c'est celle qui m'a fet tel damage;  
Mès ne sera pas arse, car je n'ay courage :

« Et s'en penrai venjance crueus par autre tour. »  
Lors les amis la dame requirent par douçour  
Qu'en tel point s'en venjast ne fust leur deshonnour,  
Et il leur respondi que jamès à nul jour

N'en orroient parole. Un soir la fist mander :  
Droit au port de Ooissent \* bien s'ala confesser  
De trestouz ses pechiez que elle pout penser :  
Bien cuida qu'en la mèr la vousist-on geter.

Elle avoit .i. anel de fin or seulement :  
Son mari li osta de son doï rudement;  
En la mer le geta et dit qu'acordement  
N'ara à li se Diex l'anel d'or ne li rent.

Il ne pensast jamès en nesune manière  
A revoier l'anel dont la pierre fu chièr;  
Mès puis le vit-il et ot la dame chièr  
Plus que devant ; mès lors out volenté si fière

Qu'ennelés ot fet fère gros et rudes de fer :  
Es .x. dois à la dame les a fet .x. bouter

\* *Ooissent*, Ouessant; *Uxantus*.

Si fort qu'il n'estoit homme qui les poïst oster;  
Es puis la commença forment à ramponer

En disant : « Belle dame, de tiez anés avés  
Dont toute vostre vie en saisine serez. »  
Elle respondi : « Sire, fêtes vo volentez. »  
Il la prist par le bras et dist : « Oultre passez. »

En .i. batel la mist où il n'avoit riens née,  
Puis la bouta en mer de moult grant alenée.  
La dame s'escria : « Sire, s'il vous agréé,  
Pensés de vos enfans; leur mère est adirée.

« Je vous commant à Dieu. Puisqu'ainssi departon,  
De mes péchiez me face Nostre Seigneur pardon! »  
Le seigneur s'en revint tout pensant en maison.  
.l. petit de la dame, se il vous plest, diron

Qui estoit u batel, seule, sanz nul soulas.  
Les ondes la fesoient aler puis haut puis bas;  
Elle dist : « Très douz Diex, qui sauvâtes Jonas  
El ventre à la balaine, car ne m'obliés pas.

« Et s'il vous plest ainsi que soie noïe,  
Aiez merci de m'âme, qu'elle ne soit périe,  
Et sauvés monseigneur et toute sa mesnie! »  
Adonc vint .i. vent devers destre partie,

Et au plaisir de Dieu le batelet mena  
En .i. ille de mer où âme n'abita.  
Lors prist la dame terre; tout partout regarda :  
Ne vit homme ne fame, dont moult se dementa.

En celle île de mer n'ot borde ne maison,  
Pain ne blé, ne farine, ne autre garnison<sup>1</sup>;  
Mès poumetes sauvages y avoit grant foison,  
Rouses et aube-espine et maint espès bisson.

La dame *sospira*; Dieu prist à reclamer,  
Car si grant (*paor*) avoit que ne povoit durer.  
Des poumetes sauvages commença à casser,  
Car .ij. jours et .ij. nuys l'out falu jéuner,

Des herbes et des pommes que par l'île trouvoit  
Vesqui .xl. jours; de citernes bevoit  
Qui estoient en l'île, et puis, quant il pluvoit  
En .i. creus d'un viex arbre à garant se boutoit.

Bonne gent, pour .i. mot qu'elle dist par folie  
Et pour soy consentir au mal que ne fist mie  
Souffri moult de douleurs, mès ains que perdit vie  
Out, si com vous orrés, pès à sa compaignie;

Mais ainçois li convint pluseurs maulz endurer.  
Des aneles de fer vous vueil .i. poi parler  
Que son mari par force li fist ès dois bouter :  
Tant li firent d'angoisse que fort est à conter ;

Car les .x. aneles si très estrois estoient  
Que les dois et les mains moult forment li enfloient;  
Le cuir et la char tendre de touz poins li rompoient.  
Poi de gent en bon gré telle douleur prendroient;

<sup>1</sup> *Garnison*, approvisionnement. — Voyez, pour ce mot, page 43, note 2, de mon 1<sup>er</sup> volume des *Œuvres complètes de Rutebeuf* (Paris, 1838; chez Ed. Pannier).

Mès celle avoit au cuer si ferme repentance  
 Tant plus sentoît de mal et de dure puissance,  
 Lors baisoit les aneaus en dévôte plaisance  
 Et prioit Jhesu-Crist par sa digne puissance

Gardast de mal celui par qui li furent mis,  
 Et disoit : « Voir, mon corps déust estre bruis-  
 Quant reniai celui qu'estoit mon droit maris  
 Et le mis en péril d'estre vilment fenis. »

Quant celle out dedens l'île esté .xl. jours,  
 Qui estoit tout adès en lermes et en plours,  
 Li très douz Jhesu-Crist li envia secours ;  
 Si souffri-elle puis assez d'autres doulours,

Si comme je dirai, s'il plect à Dieu le père.  
 Vous n'oïstes pieçà plus piteuse matère :  
 La nuit d'une Saint-Jaque, que la lune fu clère,  
 S'agenoulla la dame qui souffroit grant misère

Et dist : « Glorieus Diex, qui vousistes aler  
 (110) XL. jours entiers ou désert jéuner,  
 Donne-moy en cest monde tiex paines endurer  
 Qu'en la parfin me puisse envers vous acorder

« Et à mon bon mari, qui me hait et droit a.  
 Saint Jaque, douz apostre, vostre feste sera  
 Demain, je le sai bien : l'anemi me tempta  
 Quant de vous revenoie; en griés las me bouta :

« Veuillez prier pour moy à la Virge pucelle  
 Qui porta le douz fruit qui pécheurs rapele

Qu'en cest monde çà jus face penance telle  
Qu'après ma mort soit m'âme devant Jhesu-Crist belle;

« Car du corps ne me chaut. » Bonne gent, or oez  
Comment le Roy des roys est plains de grans bontez.  
A paines ot la dame ces parlers definés  
Quant elle vit venir droit vers l'île .ij. nés ;

Car .i. estourbellon leva en haute mer  
Qui fist les .ij. vessiaus dessous l'île ariver.  
Il dit voir qui le dit, moult l'ay oy conter,  
Que jà ne périra ce que Diex veult sauver.

En l'une des nés ot .i. conte palazin  
Qui avoit plusieurs villes dessus le grant chemin  
En Espagne, par où passent li pelerin  
Qui vont droit à Saint-Jaque; moult ot cuer pur et fin.

Premier perçut la dame; adonc dist à sa gent :  
« Je voi là une dame qui moult a le cors gent. »  
Hors de la nef issi, vers li vint hastiment,  
Et puis la salua bel et courtoisement.

Après dist doucement : « Qui vous amena ci ? »  
Elle respondi : « Sire, voir une nef péri  
En la mer où j'estoie en cel batel sailli:  
Au gré de Dieu ving çà ; de noier me gari.

« XI. jours est plus ci que je ne vi pain. »  
Le seigneur l'emmena, qui fu bon et certain,  
En la nef. Bien pensa que elle eüst grant fain :  
Il fist devant li metre de viandes tout à plain ;

Mès qu'à pain et à eve ne vout onques touchier.  
Si l'esforçoit souvent le seigneur de mengier;  
Mès quant perçut les mains fort se prist à seignier  
Que les aneaus li orent trop fort fet domagier.

Lors li dist doucement celui qui fu courtois :  
« Dame, se Diex me gart, ce seroit grant desrois  
Se ne fêtes oster ces anelés estrois  
Qui ainssi vous afoient et les mains et les dois.

« Il a si ens .i. mire qui bien les osterà :  
D'une petite lime souef les limera ;  
De la doulour qu'avez tantost vous garira. »  
La dame respondi : « Sire, jà n'avenra

Que les anelés chient hors de mes .x. dois jus ;  
Se n'est pas le vouloir de Dieu qui maint lassus. »  
Il partirent de l'île quant l'ore fu chéus ;  
A .i. des pors d'Espaigne sont à ville venus.

Le conte vout la dame en son païs mener,  
Mès elle li proia qui li vousist prester  
Lieu sus le grant chemin où péüst demourer,  
Afin qu'elle péüst as pelerins parler

Qui travaillent leurs corps pour la saint Jaque amour.  
Li sire respondi : « Trop souffrés de doulour. »  
Celle dist doucement : « Servir mon créatur  
Vueil de tout mon pover, n'ay soing d'autre labour. »

Au conte, qui estoit douz et loial et sage,  
Plesoit moult de la dame le corps et le visage.

Il li dist : « Voir, je croi qu'estes de grant lignage;  
Volentiers vous penroie par loyal mariage.

« Tantost seroit le mal qu'avez ès mains garis;  
Après moy, s'il vous plest, tenrés tout mon pais.  
Moult suy riche d'avoir qu'en m'effance conquis;  
Onques n'espousai fame, ne n'ai fille ne filz. »

La dame dist : « Sire douz, de basse gent sui née :  
Ai grant part de ma vie com pécheresse usée :  
Penance me faut faire; pour estre racordée  
Voué que jamais d'omme ne seroie privée;

Mès, pour Dieu, fêtes-moy ce que vous ai requis!  
Je prierai pour vous et pour tous vos amis. »  
Li sires, qui estoit plain de certain avis,  
Li fist ou chemin fère .i. biau lieu et faitis.

Xij. fames i mist qui beguines estoient,  
Et leur amarti \* rente de quoy elles vivoient.  
Li pélerins de ça qui à Saint-Jaque aloient  
Par devant celle ostel dont je vous di passoient.

La dame, qui avoit en Dieu servir la cure,  
Combien qu'éust mol lit gesoit à terre dure;  
Bonne vie pour l'âme menoit, mès moult fu seure :  
A son corps pas n'avoit apris tel nourreture.

Le conte, qui avoit tel lieu fet ordenner,  
Venoit souvent la dame véoir et visiter;

\* *Amarti* pour *amorti* : amortir une rente.

Car loyaument l'amoit sans nul vilain penser :  
Mès la mort, qui tout prent, vint au seigneur hurter.

Quant il perçut sa fin et sout qu'il se mouroit,  
La rente de la ville, qui .v.c. mars valoit,  
Vout laisser à la dame qui saintement vivoit.  
Lors trespassa li sires, qui moult amés estoit.

La dame de la rente fist fère .i. biau moustier  
Et .i. bon hospital pour povres herbergier.  
Chascun parloit de li et avant et arrier ;  
De conforter les povres ne se povoit targier.

Par le país aloit de li grant renommée ;  
De pénitance faire n'estoit onques lassée.  
Souvent requeroit Dieu et la Virge loée  
Qu'en vers son droit seignor péüst estre acordée.

Dévotement prioit aussi por ses .ij. flex ,  
Qu'encore les véist sains et saus de ses iex.  
Pour Dieu, or entendés trestous, jannes et viex ;  
S'orrés les grans vertus que fist le Roy des ciex,

Par quel point il donna talent au chevalier  
De retrouver sa fame que il en fist chacier.  
En .i. quaresme avint, .i. pou devant mengier,  
Que li sires ala véoir son cuisinier

Qui atornoit poisson ; mès dedens l'un trouva  
L'anel qui fu la dame qui par mer s'en ala.  
Le seigneur le connut, tendrement le baisa :  
Pour l'amour de sa fame de pitié lermaia.



« Très douz Diex, dist li sires ; certes se je cuidoie  
Que trouvasse la dame, volentiers la querroie ;  
Mès de perdre ma painne forment me douteroie.  
Voir, de cest anel-ci doy bien avoir grant joie,

« Car je pence que Dieu le m'a fet envoyer  
Pour avoir remembrance de ma lasse moullier  
Qu'en .i. batel laissai en doute de noier ;  
Mès peust-estre que Dieu li a voulu aidier. »

Le chevalier s'ala à Saint-Jaque vouer,  
Et dist qu'il li fera ses .ij. enfans porter  
Afin qu'encore puist sa fame retrouver ;  
Adonc fist ses .ij. fiex pardevant li mander.

Ceulz i vindrent tantost, qui leur père doutoient.  
De trestoutes faitures moult bien li ressembloient :  
Vij. ans tant seulement de droit aage avoient ;  
Encore de leur mère nulle riens ne savoient.

Quant leur père les vit, fort prist à souspirer :  
Ses choses ordenna pour à Saint-Jaque aler.  
Dedens une litière fist ses enfans porter ;  
De conter leur journées ne me quier jà meller ;

Mès herbergier se firent .i. soir ains l'anuitier.  
A .ij. lieues de là où estoit sa moullier.  
La dame après souper parloit à son portier :  
Entant devant la porte passoit .i. messagier.

La dame le hucha, qui avoit grant envie  
De savoir s'il venroit âme de sa partie.

Au messagier a dist : « Frère, di, je te prie :  
Sès-tu s'il vient nului de devers Picardie ? »

— « Dame, dist-il, oyl ; demain passera ci  
Uns hons de Boloignois, bon chevalier hardi ,  
Qui ses .ij. filz amainne à Saint-Jaque avec li. »  
Lors dist la dame bas : « Bien croy c'est mon mari.

Lors n'en fist nul semblant, ainz prist Diex à loer :  
Lors d'un sutil engin la fist Diex aviser :  
A sa gent coumanda c'on ne laissast passer  
Pelerin lendemain s'à li n'alott parler.

Lendemain, par matin, si com prime sonnoit,  
Vint là le chevalier qui ses enfans menoit ;  
Mès les serjans li dirent qu'avant ne passeroit  
S'à la dame du lieu congié n'en demandoit.

Li sires, qui n'estoit outrageus ne estous,  
Leur dist : « Ne vueil pas désobéir à vous. »  
Son escuier hurta en disant : « Frère douz,  
Alés droit à la dame parler pour nous trestous. »

Lors à l'ostel la dame s'en ala l'escuier.  
Elle dist quant le vit : « Dont estes, frère chier ? »  
— « Voir, de Boulonnois, dame, à .i. tel chevalier  
Qui .ij. filz jumeauz mainne au Saint-Jaque moustier

Afin qu'il puist la mère aus enfans retrouver.  
I. anel qu'elle avoit geta dedens la mer  
Pour ne sai quel despit ; il le r'a sans fausser. »  
Lors commença la dame forment à souspirer.

Non pourtant elle dist : « Amis, or entendés.  
Je sai bien qu'on vous a là devant arrestés :  
Se passer voulés outre, vous me creanterés  
Que vous et vostre meſtre par-ci repasserez

« Et si ferez à moy parler le chevalier ;  
De véoir les enfans ai moult grand désirier. »  
Adonques respondi doucement l'escuier :  
« Dame, je le vous jure sur Dieu le droiturier. »

L'escuier retourna à son seingnor tantost :  
Mout bien li recorda de parler qu'oy ot.  
Tous en fu esbahis, mès que dire ne sot ;  
Adonques se mirent el chemin à brief mot.

Il exploitièrent tant que à Saint-Jaque furent :  
Bien firent leur offrendes et ce que fère durent.  
A oste n'à ostesse nule chose n'acrurent :  
Quant il en fu seson à retourner se murent ;

Car d'aler en son lieu a chascun désirance :  
Mès le douz Jhésu-Crist qui sur tous a puissance,  
Vout monstrer à la dame belle senefiance ;  
Car bien sout qu'ot soufferte crueuse pénitance.

Une vois li vint dire: « Ton seingnour sera ci  
Et tes .ij. filz dimenche, .i. pou devant midi.  
Va-t'en celle journée humblement contre li :  
Quant tu l'encontreras si li requier merci. »

La dame fu mout lie quant la vois escouta :  
Tous les clers et les prestres de la terre manda

Le jour que son seingnour ou païs arriva :  
De processions fère doucement leur proia.

Ceulz, qui l'avoient chiére, bonnement l'acordèrent ;  
Encontre le seingneur dévotement alèrent ;  
Châsses et saintuares dévotement portèrent  
Et loenges de Dieu gracieuses chantèrent.

L'évesque du païs, qui savoit bien la guise  
Par la confession qu'ot oïe en l'église,  
Coument la dame fu vers son seingnour mesprise,  
Vint droit au chevalier, et li dist par franchise

Que, se il li plesoit qu'il li donnast .i. don.  
Li sires, qui estoit à merveilles preudon,  
Respondi : « Je l'otroy, se fère le poon. »  
Adonques vint la dame en grant dévotion ;

Au piez de son mari se lascia jus chéoir  
Et li dist : « Très chier sire, vueilliés merci avoir  
De celle qu'anemis cuidèrent decevoir. »  
Le chevalier l'ala lever sanz remanoir.

Quant il vit qu'estoit celle qu'il avoit espousée,  
L'eau du cuer li est jusques aus iex montée ;  
Mès quant il vit ses mains la couleur ot muée,  
Car il n'i avoit celle ne fust trop mal menée ;

Car les petis anneaus, qui trop estrois estoient,  
La char jusques aus os usée li avoient.  
Toutes les bonnes gens qui la chose véoient  
Pour la pitié d'elle tout tendrement plouroient.

Lors pardevant le pueple la dame recorda  
Comment son batelet en l'ille la mena,  
Et la grant povreté que dedens endura,  
Et la guise coument le conte l'en jeta.

Son mari li dist : « Dame, bien avez achetée  
Vostre fole parolle, qui trop mal fu getée.  
Or le vous pardoint Diex et la Virge loée,  
Et je si fais aussi par dévoute pensée. »

Pour Dieu, or entendés trestous, grans et petis,  
Tantost com l'aquita ses drois loyaus maris.  
Belles vertus i fist le Roy de paradis,  
Car de ses dois chaïrent les anelés tous dis

Pourquoy avoit souffertes plusieurs douleurs trèsgrans.  
Lors acola la dame ses .ij. petis enfans  
Et baisa tendrement ; mout fu son cuer joians.  
Lors ataint son mari qui fu preus et vaillans,

L'enel que par despit jeta dedens la mer ;  
A sa fame l'ala doucement présenter  
Et li conta coument Dieu li fist retrouver ;  
Mès sachiez que la dame ne se vout remuer

D'aler en Boulonnois où ot grant seignorie.  
Onques puis n'ot à homme charnele compaignie :  
Quant son mari le sout ne l'en efforça mie,  
Ainz voua chaasté et mena sainte vie.

Douce gent, les personnes que je vous ai nommé  
Usèrent si leur vies, que Diex par sa bonté

Vout recevoir leur âmes en la digne clarté,  
Laquelle nous otroit la sainte Trinité.

*Amen.*

*Explicit le Dit des Anelés.*

## **C'est le Dit de la Bourgeoise de Narbonne.**

**Ms. 198 N. - D.**

---

Toutes bones gens doivent oyr le bien retraire  
De Dieu et de sa mère qui tant est débonnaire :  
Oster s'en puet-on bien de péchier, de mal faire;  
Or vous dirai bon dit, qui ne me fera taire.

Vous savez tous et toutes qui sert sainte Marie  
De bon cuer et de vrai sans point de vilonnie,  
Ou à l'âme ou au corps quant la char est porrie,  
A .c. doubles li rent en ceste mortel vie.

Un mult très bel exemple issy vous en devis  
Comme la Dame rent loier à ses amis;  
Elle scét bien hors traire des mains aus ennemis  
Qui tous jors est en paine d'oster nos bons avis.

Il avint à Narbonne, qui est riche cité,  
Une bourgeoise y ot plaine de charité;  
Mais l'ainemi, qui est si plain d'iniquité,  
L'agrapa et li fist paine et adversité.

La bourgeoise estoit riche; si ot .i. bel enfant :  
A l'escole fu mis, si com le truis lisant.

Les compaignons suivoit quant il fu .i. po grant :  
La richeté sa mère aloit forment gastant.

La mère l'amoit moult, car plus d'enfans n'avoit;  
Trop débonnairement son meffait li monstroït;  
Mais il par sa foleur croire ne les voloït :  
Quanqu'il pooit tenir tantost aus dez jouoit.

Li vallés si mena par lonc temps ceste vie :  
La borjoise, sa mère, en fu moult corroucie;  
Elle a mandé grand part du miex de sa lignie :  
A son filz voudra faire de tous ses biens partie.

Quant furent assamblé, la dame leur monstra  
Comment son filz le sien vilainnement gasta.  
Sa part veil que il ait, et puis si en fera  
Toute sa volenté quant devant lui l'aura.

« Vous est-il bien avis que je die raison ? »  
— « Oïl, font li parent, mais il est fol garçon  
Quant il ne vous veult croire; foy que doi saint Symon,  
Il s'en repentira, si comme nous créon. »

Elle fist sa partie voiant ceulz du lignage,  
Et le vallet le prist, qui ne fu mie sage.  
En la ville ala, si y tint son mesnage;  
Mais tost l'ot despendu et gasté par outrage.

Quant n'ot mais que despendre si fu tous esbahis.  
Or oez jà com fu decéus et traïs :  
Por l'amor de sa mère, qui servoit Jhesu-Cris,  
Se vult pener le déable de decevoir le filz.



Devant lui s'aparut l'ennemis erramment :

« Or te va-il, dist-il, certes moult povrement ;

Mais se tu me veulz croire il t'ira richement :

Je te donrai plenté avoir, or et argent.

« Se tu veulz, dist li deables, nous serons compaignon.

J'ai de l'argent assez ; largement en jouiron

Et quant cestui faudra de l'autre trouveron,

Que je sai bien où est ; moy et toi l'embleron. »

— « Par foy, dist li vallés, qui fu du jeu espris,

Je ne t'en faudrai jà, s'en devoie estre occis.

Gardons que ne soions pendus ne mal baillis. »

Lors s'entr'accompaignèrent lui et li ennemis.

Il furent compaignons ensamble longuement :

Or et argent avoient à jouer largement ;

Mais s'à la douce Dame par tans pitié n'en prent,

De l'enfant sera l'âme et corps à dampnement.

En ses las longuement l'a tenus l'ennemis,

Tant que par .i. matin l'enfant à raison mis :

« Compains, dist li déables, par foy le te plevis,

L'avoir que nous avons nous est trestous faillis.

« Sés-tu dont venoit ore l'avoir qu'avons joué ?

Je le te dirai bien : certes je l'ai emblé.

Ainsinc reconvient faire, ou très grant povreté

Sera nostre voisine, ce sachiez de verté. »

— « Et où irai-je embler ? » dist li vallés. « Amis,

Je le te dirai bien, ce respont l'ennemis ;

Vien-t'en aveques moy. » Lors l'a par la main pris :  
Vers le moustier le mainne; si l'a à raison mis.

« Compains, dist li déables, scés-tu que tu feras?  
Çà dehors demorrai, en l'église t'en vas;  
Le prestre n'i est mie: le calice embleras :  
Tu revendras à moy, et puis jouer porras. »

Li vallés li respont que tantost le fera.  
En l'église s'en entre, que plus n'i demora :  
Dessus l'autel tantost le galice pris a ;  
Or oez biau miracle, qui oïr le vouldra.

L'en voloit le service de la messe chanter ;  
Les gens de la paroisse le vindrent escouter :  
Cil qui tint le calice ne s'en pooit aler.  
Lors véissiez les gens entor li assamblar.

Car tout adez couvert le calice tenoit,  
Ne destorner ne l' pot. Chascuns li demandoit  
Que il en voloit faire: nul mot ne responnoit ;  
Il ne scet ne ne pot, car Diex ne le voloit.

Pluiseur qui le connurent en furent moult mari.  
Li prestre y acorut, qui moult fu esbahi;  
Le calice li oste, à l'autel reverti.  
Lors fu le valeton de toutes pars saisi.

Assez vilainement fu menez en prison.  
Lors dist piteusement, plorant en sa raison :  
« Las! se j'éusse fait à ma mère son bon,  
Je ne fusse ore mie mené comme larron. »

Quant fu en la prison forment se dementa :  
« Or serai-je pendu, n'en eschaperai jà,  
Par maise compaignie qu'ai menée pieçà,  
Se pitié n'en a cele qui le corps Dieu porta. »

Quant sa mère en oy les paroles retraire,  
Sachiez qu'eleot au cuer grant ire et grant contraire.  
Lors se prist à plorer, qu'el' ne se pot plus taire.  
Douceement reclama la Dame débonnaire.

Moult lié fu l'ennemi quant par engingnement  
Ot decéu l'enfant : or scet-il vraiment  
Et se il est pendus l'âme ira en tourment,  
Puis metra-il sa mère en désespérement.

Au conseil en alèrent les barons du pays :  
« Que ferons, dient-il, du vallet qui est pris ? »  
— « Par foy, dient aucun, du fait fu pris saisis :  
Autre chose n'i a fors qu'à la mort soit mis. »

Lors fu le valetton mandé en jugement.  
Les barons li ont dist : « Confesse-toy briément ;  
Tu es jugiez à pendre : saches certainement,  
Se n'est Diex et sa mère, n'auras deffendement. »

— « Seignor, dist li varlez, or oez que dirai :  
Je sui jugiez à mort, bien le voi et le sai.  
Ce m'a fait compaignie, ce sachiez-vous de vrai ;  
La mère Jhésu-Crist en mon garant en trai,

« C'onques ne fis forfait, fors à moi seulement  
Et à ma douce mère qui le cuer a dolent,

Et ce fait dont je sui repris cy en présent;  
Or me sui confessez : faites vostre talent.

« Encor vous pri, seigneur, que .i. po m'escoutez.  
Quant on me menra pendre, pour Dieu de majesté,  
Que par devant l'ostel ma mère me menez :  
Si priera por moy et autres gens assez. »

— « Nous le volons moult bien, » dient tuit li baron.  
Lors le font-il mener par devant la maison  
Où demouroit sa mère qui fu en grant friçon  
Por son filz ; por tel cas dolor sueffre à bandon.

Quant en la rue entrèrent si leva le noisier ;  
Les voisins si le vont la borjoise noncier  
Que l'en mainne par cy pendre son héritier :  
« Tant qu'il sera passé, dame, alez vous mucier. »

La borjoise respont : « Par mon chief, non ferai ;  
Ains m'en irai à l'uis quant passer le verrai :  
En sa très douce bouche .i. baisier li donrai ;  
La mère Dieu pour li doucement prierai. »

Lors cort la borgoise plainne de murement :  
A tant és vous venir multitude de gent,  
Et son fil, c'on menoit assez honteusement.  
Le vallet vit sa mère, si cria hautement :

« Mère, dist le vallet mar me véistes nestre ;  
Mal emblai le calice dessus l'autel au prestre.  
Se vous éusse créue et vous et mon ancestre,  
Au gibet ne fust mie ma maison ne mon estre. »

Quant la borjoise l'ot s'est chéue pasmée.  
Li voisin la redrecent; mainte lerne a plorée;  
Et quant elle refu de paumaison levée  
Son fil a regardé; si s'est hault escriée :

« Hay! dist la borjoise, biau filz, et que ferai  
Quant hui ce jor ton corps à martyre verrai?  
Certes, se tu y muers je me despérerai,  
Jhésus et tous ses sains ancui renoierai.

« Certes, avant que muieres .i. baisier me donras. »  
Lors le courut baisier, estroit l'acole au bras;  
Puis dist une parole qui ne fu mie bas :  
« Biaux filz, à Dieu te rent et à saint Nicolas. »

Lors brochent, si emmainnent le vallet au juise.  
La bourgoise courut maintenant à l'église :  
La bare de la porte à .ij. mains a saisie;  
La gent qui fu dedens a-elle tost hors mise.

Or oez la merveille et trop grant hardement,  
Et miracles après sachiez certainement.  
Les huis du moustier a clos sur li fermement,  
Puis s'est trestoute nue despoillée erramment.

Or oez qu'ele fist quant el fu desnée :  
En chascune mamele, qu'ele ot ou corps posée,  
Une corde des cloches a fermement noée;  
Lors s'esmurent les clocles par la vertu nommée.

D'icele mameles les cloches fort tira  
Et à ses biaux cheveux toute s'i atira;

Parfondement du cuer en tirant souspira :  
Les cloches fort sonnèrent, car Diex les espira.

Quant de tirer se fu la borjoise lassée,  
Lors corut à l'ymage de la Virge honorée :  
A li tance com fame qui estoit forsenée :  
« Dame, dist la borjoise, or oez ma pensée :

« Dame, je t'ai lonc temps honorée et servie,  
Et au besoing voit-on qu'est amis et amie :  
Rent-moi tost mon enfant, que n'i perde la vie,  
Ou je ferai tantost une grande folie.

« . . . . .  
. . . . .  
. . . . . Tous jours te servirai  
A mon loial pooir, et ta serve serai. »

Cele qui est plus douce que novel miel en rée.  
Sot de la borgoise le cuer et la pensée,  
Et sot que l'ennemi l'avoit désespérée.  
A lui se demonstra sans nule demorée.

Nostre Dame li dist : « Ne t'esmaies, amie :  
Des biens qu'as fait por moi te rendrai-je partie ;  
L'autre part aura t'âme; de ce ne doubtes mie;  
Ton enfant te vois querre en santé et en vie. »

Jointes mains, à genoulz, cele l'en mercia ;  
Toute nue en plorant dist *Ave Maria*.  
Nostre Dame s'en part, que plus n'i demora ;  
Cele se revesti et Dieu forment pria.

A la justice vint la glorieuse errant :  
La corde estoit jà mise ens el col son enfant.  
Estes-vous .i. brandon de feu àrdant chéant :  
Les gens s'espärpeillièrent, de paour vont criant.

La Virge a l'enfant par les mains combié ;  
Les cordes li desneue et si l'a deslié.  
La gent qui furent loing ont tout ce regardé ;  
Au baillif s'en coururent : tout ont dit et conté.

Quant toute gent le sorent, forment se merveillièrent ;  
Les cloches de la ville par elles si sonnèrent,  
Et les pourcessions tantost s'appareillièrent :  
Chantant vont l'enfant querre et sa mère menèrent.

Le pueple vit la mère le roy Jhésu puissant  
Monter en paradis et leur lessa l'enfant.  
Le clergié vont partout et hautement chantant ;  
La bourjoise son filz va doucement baisant.

Par la Virge pucelle fu le vallet guéris  
Des mains à l'ennemi qui si l'avoit trahis ;  
Puis ama-il forment la mère Jhésu-Cris :  
Qui de bon cuer la sert, il n'ert jà desconfis.

Ceulz et celles qui ont ce miracle escouté,  
Diex leur sauve leurs corps et doinst bien et santé  
A tous nos bienfaiteurs, et aient la clarté  
En paradis lassus avec les trespassez.

*Explicit le dit de la Borjoise de Narbonne.*

CI COMMENCE

## Le Dit du Buef.

Ms. 198 N:-D.



Pour donner exemple , prouesce et hardement,  
Péchéeurs, pécheresses qui péchent mortelment,  
Veul recorder un dit à touz communement ,  
Où chascun porra prendre moult biau chastement

Pour lui hardiement geter de ses pechiez ,  
Qu'il ne soit des déables u puis d'enfer sachiez :  
Regardons comment Diex fu pour nous clofichiez  
Et par piez et par mains en la croiz atachiez.

De très parfaite amour loiaument nous ama  
Quant pour nous tel tourment et tel mort endura,  
Pour nous brisa enfer et hors nous en geta ,  
Paradiz et sa gloire tout nous abandonna.

Dont quant il nous créa et fist en sa semblance,  
Et pour nous fu clofis et ferus de la lance,  
Nous ne devons pas mettre tel oeuvre en oubliance,  
Ainz devons vers li querre et pais et acordance ;

Car li anemis est soutil de nous susprendre,  
Et en sez laz nous fait trebuschier et descendre.



Nous nous poons moult bien encontre li deffendre :  
Par confession vraie li poons granz coups rendre.

Si tost com le déable a le pécheur féru  
Du baston de péchié et il l'a abatu ,  
Le péchээр doit prendre l'espée de vertu :  
Jà puis par l'anemi ne puet estre vaincu.

L'espée de vertu c'est confession pure,  
Qui des mains au déable gete la créature.  
Celui qui par confesse se nestoie et escure  
Fait à Dieu grant honnour et aus mauvais laidure.

Que ce soit vérité je le vous prouverai  
Par .i. moult bel essample qu'orendroit vous dirai.  
En sarmon l'oï dire : moult bien retenu l'ai ;  
S'entendre le vöulez je le recorderai.

Et pour ce que mon dit soit plus ferme et estable,  
Je pri la mère Dieu , la roze délitable ,  
Et son très douz enfant, le père espéritable,  
Qu'à vos âmes puist estre ce biau dit proufitable.

*Amen!* que Diex le veulle et sa très douce mère!  
Sus oeuvre d'anemi me faut prendre matère ;  
Mais combien que celle oeuvre soit honteuse et amère,  
S'est la fin bonne et belle, plaisant à Dieu le Père.

Ou temps qu'il fu jadiz , .ij. bonnes gens estoient ;  
Par loial mariage bonne vie menoient.  
.I. moult biau valeton orent que moult amoient,  
Et pour l'amour de Dieu moult d'aumosnes faisoient;

Car il estoient riches, manans et assasez ;  
Diex estoit de leurs biens servis et hounourez,  
Les povres soustenuz, malades confortez,  
Dont l'anemi estoit dolent et aïrez.

L'anemi les tempta tant com l'omme vesqui,  
Mais ne le pot deçoivre vallissant .i. espi;  
L'omme, qui estoit sage, trestouz péchiez guerpi  
Si bien qu'en nul péchié vilain ne s'embati.

Cil vesqui jusqu'à tant que Diex le vout avoir.  
La mort vint qui le prist, ne pot plus remanoir.  
S'esclaiz li convint faire et partir son avoir :  
Si com il apartint Dieu en fist son devoir.

Ce preudons trespassa, s'ala de vie à mort;  
Sa femme en fu dolente et en grant desconfort;  
Pour son seignour plouroit souvent nuit et jour fort,  
Mais touz jours le tempta l'anemi qui ne dort.

De cors et de visage le filz sambloit au père,  
Et pour ce l'amoit moult et tenoit chier la mère.  
Touz jours leur pourchassoit l'anemi honte et hère,  
Qu'il convendra par force que chascun la compère.

Pour l'amour que la mère avoit à son enfant,  
Le coucha avec lui tant qu'il fu bel et grant.  
Anemi, qui touz jourz va le mal enortant,  
Pourchassa tant qu'il furent l'un à l'autre abitant.

Ou péchié de luxure tous .ij. les embati;  
Lonc temps les y fist estre d'eulz, .ij. se départi.

La dame devint grosse et son enfant senti;  
Quant s'en perçut à poi le cuer ne li parti.

Le filz, qui ot sa mère ensainte et engrossie,  
Ot tel à son cuer, bien vousist perdre vie.  
Adont promist à Dieu et à sainte Marie  
Qu'il s'amendera de celle grant folie.

Le varlet et sa mère se vont apercevoir  
Du péchié où déable les a fait remanoir.  
Chascun son péchié pleure, tart, tempre, main et soir;  
Mais l'anemi fait joie, qui les cuidoit avoir.

L'anemis, qui touz diz au bons decevoir tire,  
Cuida bien filz et mère avoir sanz contredire  
Et le fruit qu'engendré estoit en advoutire;  
Mais onques n'i ot part, dont il ot duel et ire.

Ains les ot le vrai Dieu en son saint paradis,  
Aussi com vous orrez ainz que le dit soit dits.  
Grant pénitance en firent, si com dit li escriis :  
Oez com le filz fu de sa mère partis.

« Mère, dit le varlet, trop mal avons euvré;  
Moi et vous ont déable laidement encombré,  
Ou feu d'enfer serons et ars et desmembré;  
Nous avons Dieu perdu et dyable recouvré;

« Mais se Dieu plait le Père, jamais ne finerai. -  
Si serai confesser; pénitance ferai,  
Se Diex plaist, ainz que muire, par quoi sauvésrai :  
Je vois à nostre prestre; mon peschié li dirai. »

Or se départ l'enfès; sa mère demoura.  
Tant fist qu'il vint à prestre; tout son fait li conta.  
Le prestre respondi qu'il ne l'assoudroit jà,  
Qu'il n'en avoit pooir; au pappe l'envoia.

Quant le varlet vit ce, si revint à l'ostel :  
Bien sot qu'il avoit fait trop grant péchié mortel.  
Tant fist qu'il ot monnoie de son meillour chatel :  
Lors jura en plourant le sacre de l'autel,

A nus genoulz, mains jointes, jamais ne fineroit  
S'aroit parlé au pape et confez li seroit.  
Sa mère brait et cries qui pitié en avoit,  
Qui estoit si ençainte qu'à paines son pié voit.

La mère respondi, dolente et esplourée :  
« Biau filz, je demourrai pensive et esgarée.  
Jamais hounour n'arai, ains serai diffamée,  
Et de trestoute gent serai au doi monstrée. »

Le varlet respondi : « Ma mère, or entendez :  
Vous avez tant d'avoir que nombre n'en savez;  
Donnez-ent pour vostre âme, vers Dieu vousamendez,  
Et l'fruit de vo ventre soigneusement gardez.

« Se déable vous a en péchié embatue  
Et il vous a navrée, gardez qu'il ne vous tue.  
Aiez dorenavant en Dieu vostre atendue,  
Et vous serez par li aidie et secourue.

« Du fruit que vous portez faites vostre devoir;  
Encor par aventure le porra Diex avoir.

S'anemis a grant force, Diex a plus grant pooir. »  
— « Biax filz, ce dist la mère, certes vousdites voir. »

Tant parlèrent ensamble et la mère et le fiex  
Des raisons moult piteuses et des biax mos ytiex  
Qu'il se départirent plourant de leur biax yex.  
L'un l'autre commanda au vrai Père des ciex.

Or demeure la mère et li enfès s'en va.  
Tant fist que vint à Romme et au pappe parla.  
Touz ses péchiez li conte, que riens ne li cela,  
Comment jut à sa mère et comment l'engroissa.

De si grant repentance s'est l'enfès confessez  
Que fendoit tout en lermes; moult estoit esplourez;  
Mais il fu doucement du pappe confortez,  
Et dist: « Diex t'aidera, soiez asséurez.

« Diex est misericors : de toi aura pitié;  
Se li anemis t'a enbatu en péchié,  
Pour ce ne t'a-il pas de touz poins gaaingnié.  
Diex, qui te rachata, ne t'a pas oublié.

« Puis qu'en ta plaine vie quiers absolution,  
Ferez vous pénitance en grant dévotion.  
Diex, qui por toi souffri et mort et passion,  
Contre les anemis sera ton champion.

« Je, qui sui Diex en terre, ange de Dieu le Père,  
Et sui en la chaïere de l'apostre saint Père,  
Te met en nostre garde et retieng comme frère,  
Car tu es filz de Dieu et de sa douce mère.

« Sainte Eglyse a grant joie quant tu es retournez  
Du grant chemin d'enfer où tu ères entrez.  
Paradis te sera ouvert et deffermez  
Qui à vrais repentans est touz abandonnez. »

Ainsi li apostolle le pécheeur conforta,  
Mais point de pénitance adont ne li donna.  
Moult bel et gracieus le vit, puis dit li a  
Que s'il le veult servir avec li demourra.

« Sire, dist le varlet, volentiers demourrai.  
Doucelement de bon cuer et bien vous servirai. »  
L'apostoile respont : « Et je te retendrai ;  
De ma chambre où je gis chambellent te ferai.

« Mès chambellens seras jusqu'à ma volenté :  
Robes, chevaus, deniers aras à grant plenté. »  
Cil fu liez du biau don c'on li a présenté ;  
Or est drois que vous die la pure vérité

Pourquoi li apostoiles le retint de maisnie  
Et pourquoi ne li a pénitance baillie.  
Le saint pappe douta c'anemi plain d'envie  
Ne féist le varlet renchéir en folie.

S'il eüst au varlet pénitance donnée  
Et il fust retournez arrière en sa contrée,  
Anemi par péchié r'eüst fait l'assamblée  
De li et de sa mère : lors fust leur mort doublée.

Assez plus que devant fust le péchié vilains ;  
Et s'estoit bien li pappe et seur et certainz

Que la mère au varlet vendroit o derrainz  
A Romme, pour avoir soute de ses mehains.

Pour ce ne vout le pappe qu'il r'alast vers sa mère,  
Qu'il doutoit c'anemis ne leur baillast matière  
De rentrer en l'ordure puant, orde et amère,  
A la fin que perdissent l'amour de Dieu le Père.

Et pour ce fist le pappe le varlet demourer,  
C'à sa mère n'alast par péchié rassamblar.  
Si lairons du varlet .i. petit à parler;  
De sa dolente mère vous voudrai-je conter

Sa vie et son estat et trestout son couvine,  
Et comment l'anemi la tint en sa saisine  
X. anz trestouz entiers, mais la haute Royme  
Servoit de tout son cuer et amoit d'amour fine;

Car des lettres savoit assez et largement:  
Heures et oroisons disoit soigneusement;  
En l'ounour Nostre Dame vivoit moult asprement  
Iij. jourz en la semaine, et si donnoit souvent

De moult belles amosnes, que Diex par sa pitié  
Li vousist garder s'âme et metre à sauveté;  
Mais, combien que du sien fëist grant charité,  
De confesser n'avoit cure ne volenté;

Car elle ot .i. déable sus l'espaule senestre:  
Confesser li deffent; nuit et jour y vout estre:  
Et s'avoit .i. bon ange dessus l'espaule destre  
Qui disoit : « Seur, va-t'en confesser à ton prestre. »

Mais si le sot déable tenir et decevoir  
Que de li confesser n'avoit point de pooir.  
Le termine aprocha que dut enfant avoir :  
Tiex maus pristrent la dame qu'elle dut recevoir.

L'anemi, qui estoit touz jourz delez s'oreille,  
D'estrangler son enfant nuit et jour la conseilie;  
Mais la Vierge Marie, qui pour ses amis veille,  
Pour li briément secourre s'esmut et appareille.

La bourgeoise estoit jà en une chambre entrée :  
Ses griés maus la destraint : si s'est haut escriée;  
Au premier mot a dit : « Royne couronnée,  
Je muir ! Sauvez-moi l'âme, que ne soie dampnée ! »

L'anemi ot grant duel au bon mot qu'elle dit.  
Tourmenter le cuida et li faire despit;  
Mais la Vierge Marie, en qui sont tout délit,  
Li a dit : « Anemi, va-t'en sanz nul respit !

« Va-t'en en sus de li, anemi Sathanas !  
Elle n'aproche jamès ! fui-t'en isnel le pas !  
Car tu n'as riens en li ; folz fu quant le temptas. »  
Lors s'enfui l'anemi assez plus que le pas.

Lors s'enfuit l'anemi couroucié et dolent :  
Onques puis en l'ostel n'osa estre habitant.  
La pécheresse aloit doucement dépriant  
La douce mère Dieu qu'elle li soit garant.

Quant son mal la prenoit, haut prist Dieu à prier  
Et sa très douce mère que li vousist aidier ;



Celle qui au besoing veult ses amis garder  
Entra dedenz la chambre s'amie conforter.

Quant Nostre-Dame fu dedenz la chambre entrée  
Devers la pécheresse a sa chièrè tournée :  
Adonques fu la chambre trestoute enluminée  
D'anges qui avec li vindrent sanz demourée.

Et quant la pécheresse aperçut la clarté  
Qui fu dedenz la chambre, de cuer a réclamé  
La Roïne des ciex, où tant a de bonté,  
Que briément la délivre s'il est sa volenté.

Nostre-Dame s'en est de la chambre tournée ;  
Chiés une femme vint qui l'ot lonc tans amée.  
De la clarté de li fu toute enluminée  
L'ostel la bonne dame; ne s'est lors arestée.

A genoullons se mist la bonne femme errant ;  
La douce mère Dieu va du cuer saluant.  
Nostre-Dame li dist : « Va-t'en apertement  
Chiés tel femme, et soies à son delivrement. »

Dès ce que la bourgoise Nostre-Dame entendit  
Doucement de bon cuer errant li respondi :  
« A vostre plaisir faire trestout mon cuer otri. »  
Lors s'en part Nostre Dame, ses anges avec li.

La mère Dieu s'en part , ès sainz ciex remonta :  
La bourgeoise s'entourne tantost qu'elle vint là.  
Celle d'une fillete maintenant délivra ;  
Au moustier fu portée et on la baptisa.

Elle ot à non Philippe. Quant vint au baptisier  
Touz ceuz de la paroisse se vont trop merveillier  
De celle vaillant femme c'on soloit tant prisier,  
Mais nus ne sot du père parler ne tesmoingnier.

De sa groisesse nul ne pot apercevoir,  
Car elle avoit des robes du tout à son vouloir :  
Ne privée n'estrange n'en sot onques le voir.  
Vous orrez jà merveilles moult granz ramentevoir.

Quant la bourgoise fu de l'enfant délivrée  
Partout fu la nouvelle expandue et alée.  
Pour autres aventures fu la chose oubliée :  
La dame après son mois est à confesse alée.

A son curé s'en vint en grant dévotion :  
Ses péchiez li conta par bonne entencion ;  
Mais elle ne pot avoir point d'asolution :  
S'elle ne va à Romme, n'en pot avoir pardon.

La bourgoise fu moult dolante et esbahie :  
Bien dist que maintenant aler n'i porroit mie,  
Mais bien promist à Dieu et à sainte Marie  
Qu'elle yra çà avant, se Diex li donne vie ;

Et, se sa fille vit, avec li la menra,  
Par devant l'apostoile son péchié monsterra.  
La bourgoise .x. ans en ce point demoura ;  
La fille devint belle et crut et amenda.

Sitost qu'elle ot .xj. ans à l'escole fu mise :  
Ainz qu'elle en eüst .xij. fu sage et bien aprise ;

N'avoit de son aage si sage jusqu'en Frise :  
En Dieu amer avoit toute s'entente mise.

La douce mère Dieu de tout son cuer servoit :  
Quant ce venoit à Pasques moult bien se confessoit  
Et le cors Jhésu-Crist doucement recevoit ;  
Mais elle ne savoit mie qui ses pères estoit ;

Car s'elle le séust, à ce qu'elle estoit sage,  
Jamais jour n'eüst bien ne joie en son courage.  
I. jour fu la pucelle devant le douz ymage  
De la Vierge Marie, qu'elle i avoit usage.

A celle pucelete vint une avision  
Qui li dist : « Belle fille, va-t'en en ta maison ,  
Doucement em pitié met ta mère à raison ;  
Prie-li que te die comment ton père a non. »

A tant s'en part la voiz et cele est demourée.  
De ce qu'elle a oy fu forment trespensée :  
A son hostel s'en vint ; s'a sa mère trouvée,  
Qui emplourant se clame : « Lasse ! maléurée ! »

La pucelete fu pensive et esperdue  
De celle voiz qu'elle ot oïe et entendue,  
Et quant trouva sa mère plourant, le sanc li mue :  
De Dieu le salua, devant li est venue ;

Puis li dist : « Douce mère, c'avez-vous à plourer ?  
Onques mais ne vi femme si souvent duel mener ;  
Onques ne vous vi rire n'entre gent déporter,  
Ne moi, tant fusse jone, baisier ne acoler.

« Touz jourz a vostre cuer duel, tristresce et anui.  
Ma mère, d'une chose trop merveilleuse sui :  
Onques ne vous oy dire de qui fille je sui,  
Ne onques de mon père parler ne vous oy

« Si com ces autres femmes parlent de leurs maris.  
Dites-moi de mon père s'il est ou mors ou vis. »  
Quant la mère ot sa fille, le sanc li est fremis ;  
Tel destrece ot au cuer, à poi qu'il n'est partis.

Cil estargié fu aussi comme pasmée :  
Quant elle pot parler si s'est haut escriée :  
« Fille, mes cuers, mes enfès, la voie a désirée  
Que peüsses savoir qui t'eüst engendrée ;

« Belle très douce fille, et je le te dirai.  
J'avoie .i. moult biax filz qu'avecques moi couchai  
Dès qu'il estoit petit pour ce que tant l'amai,  
Et puis quant il fu grant à li m'abandonnai.

« Il t'engendra en moi : onques puis je n'oi joie.  
Tu es fille ton frère, dont à poi ne marvoie,  
Que je dout qu'en enfer déable ne me convoie,  
Et moi et toi et li, se Diex ne nous r'avoie

Et la Vierge Marie, en qui j'ai grant fiance. »  
Quant sa fille l'oy moult mua contenance ;  
De perdre cors et âme fu forment en doutance.  
Lors apela sa mère, et li dist en oïance :

« Mère, pieçà dist-on, et c'est bien chose clère,  
La truie fait bien tant son pourcel le compère.

Le pechié est trop grant quant sui fille mon frère ;  
Mais c' à Dieu ne desplaise, mar fusiez-vous ma mère !

« Lasse ! povre dolente, que porrai devenir ?  
Terre devroit partir et mon cors trengloutir.  
Ila, Royne des ciex ! par vostre douz plaisir  
A si vilain pechiez ne me laissez partir !

« Certes, or doi-je bien estre desconfortée  
Quant ès oeuvres du déable sui concée et née !  
En aucun grant désert m'enfuirai esgarée :  
Là ferai pénitance dont je serai sauvée.

« Mère, chascune beste par son pié pent (*sic*) :  
Pensez de vous, je vois quérir mon sauvement.  
Se je vous puis aidier ne faire alegement,  
Je vous destournerai d'aler à dampnement.

« Des biens que je ferai je vous fais parsonnière,  
Car jamais en ce monde n'aurai joie plenièr  
Puis que je sui issue de si orde matière ;  
Tenir m'en doi plus vil et moi mains avoir chièr.

« Je m'en vois à confesse pour ma vie amender. »  
Lors s'en va la pucelle à son curé parler :  
Trestoute l'aventure li va dire et conter.  
« Fille, cé dist le prestre, ne te puis conforter.

Au saint père le pappe aler te convendra :  
C'est cil qui de tes maus l'asoute te donra. »  
Quant celle vit qu'à Romme au pappe s'en yra,  
A l'ostel s'en revint, moult tendrement ploura.

« Douce mère, dist-elle, en tourment m'avez mise.  
A Romme m'en yrai, la voie y ai promise;  
Mais je ne sai la voie ne je ne l'ai aprise.  
Diex me veille conduire par sa douce franchise ! »

— « Fille, ce dist la mère, entre nous .ij. irons.  
De l'or et de l'argent assez emporterons,  
Et de touz nos péchiez nous nous amenderons. »  
— « Mère, dist la pucelle, faites; si nous hastons.

« Mandez des plus preudomes de tout vostre lignage :  
Metez-leur tout en garde, meubles et héritage,  
Et si faites crier par trestout cest rivage  
(Une belle dounée vous ferez comme sage),

« Et si faites chanter vostre messe au mouvoir. »  
— « Fille, ce dist la mère, en toi a grant savoir. »  
Lors manda ses amis pour garder son avoir,  
Et fist moult grant dounée pour à Dieu miex vouloir.

Quant la bourgoise ot bien ses choses ordenées,  
Et leur messe fu dite et fait belles dounées,  
Entre li et sa fille se sont acheminées;  
Droit vers Romme la grant errant s'en sont alées.

Or les conduie Diex, le Roy de tout le mont!  
Jamais en leur pays elles ne revendront;  
Car fille et mère et filz encore se verront,  
Et tout en .i. hostel en une nuit morront.

Or commence biau dit et plain de grant sustance :  
Comment ces .iij. personnes firent leur pénitance.

D'estre en enfer dampné furent en grant balance;  
Oez comment il firent vers Dieu leur acordance.

La bourgeoise et sa fille sont venues à Romme  
Pardevant l'apostolle, qui fu sainte personne.  
La dame dist au pappe de ses péchiez la somme;  
Le filz connut sa mère, mais point ne l'araisonne.

Cil l'escouta parler tant qu'elle ot tretout dit.  
Le bon pappe n'ot mie la bourgeoise en despit  
Pour l'orible péchié; mais moult bien li enquit  
Tout le fait et la somme; li dit sanz contredit,

Tout aussi c'au péchié s'estoit abandonnée.  
Adont a pris sa fille, au pappe l'a monstrée  
Et li dist : « Ceste fille a mon filz engendrée  
En moi : j'en quier pénance, que m'âme soit sauvée. »

Quant la mère ot au pappe sa confession dite  
Lors a parlé au pappe la pucelle petite :  
« Sire, de celle ordure qui de Dieu est despite  
Fu formée ma char : donnez-m'ent tel mérite

« Que m'âme ne puist estre du péchié parsonnière :  
Des oeuvres au déable me veu-ge traire arrière. »  
— « Fille, dist l'apostolle, tu fais bonne prière;  
Ta conscience est bonne, nete, vraie et entière. »

Le varlet vint au pappe et li dist : « Biau douz père,  
Certes, sire, dist-il, vééz-vous ci ma mère,  
Et vez-vous ci ma fille; nous sommes suer et frère.  
J'en ai fait le péchié, drois est que le compère. »

— « Biau filz, ce dist le pappe, j'ai moult bien entendu  
Le péchié où déable vous avoit embatu :  
Pour quoi je t'ai lonc temps entour moi retenu,  
Qu'anemis ne t'eüst de touz poins confondu. »

Trois jours vout l'apostolle la dame retenir ;  
Li et sa fille fist à sa court bien servir.  
Au tiers jours chanta messe, adont a fait venir  
La dame et ses enfanz. Vous porrez jà oïr

Grant pitié recorder et chose merveilleuse.  
La bourgoise fu moult pour le pueple honteuse ;  
De bon cuer réclama la Vierge glorieuse  
Qui en ses flans porta la char Dieu précieuse.

Encor n'avoit la mère son filz reconnéu ,  
Car biau varlet estoit et fort et par créu ;  
Mais adont le connut quant de près l'ot véu :  
Or sachiez que ses cuers fu forment esméu.

De paour de péchié et de honte elle tramble ;  
Tout le cuer li sautelle comme fueille de tramble.  
Cardinaus et liegaus sont laienz touz ensamble :  
Lors leur fu pénitance baillie à touz ensamble.

Moult fu leur pénitance hideuse à regarder.  
Iij. cuirs de buef a fait l'apostolle apporter :  
A chascun en donne un pour lui envoleper ;  
Dedenz les fist-on queudre et bien estroit serrer.

La mère fu cousue ou sien premièrement ,  
Et le varlet après, puis la fille ensement.



Visage, piez et mains ont à délivréement ;  
Adont li apostolles leur fist commandement :

« Bel enfant, dist le pappe , entendez à mes dis ;  
Je vous commant sus toutes vos pars de paradis  
Que jamais de ces cuirs ne soiez desvestis  
Si les aiez .vij. anz portez par le pays.

« Ne en chascune ville c'une nuit ne gesez,  
Se de grant maladie n'estes trop agrevez,  
Ne dusques lors les cuirs vous ne despoullerés  
Du jour d'ui en .vij. anz ci à moi revendrez.

« Je vous charge et enjoins et doins ceste penance,  
Car elle plait à Dieu : déable en a pesance.  
De tretous vos péchiez je vous fais pardonnance ;  
Jamais par l'anemi vous n'en aurez grevance. »

Li apostolles fist, par grant dévotion,  
Faire as clers et à prestres belle proucession,  
Pour convoier ces .iiij. par bonne entencion,  
Que Jhésus les conduie à leur sauvacion.

A un chemin croisié le pappe les mena,  
Et à chascun par li doucement commanda :

« Tu tendras ce chemin, et toi cet autre-là,  
Et tu tendras le tiers, et ne le change jà.

« Dusc'à d'ui en .vij. anz l'un l'autre ne verrez,  
Et, s'aventure vient que vous vous encontrez,  
Je vous deffent que l'un à l'autre ne parlez ;  
Et vivez des aumosnes que vous pourchasserez. »

Tout l'avoir que la mère et la fille apportèrent,  
Robes, or et argent, pour l'amour Dieu donnèrent,  
Et aussi fist le filz ; du tout se desnuèrent ;  
Pain ne argent ne gages avec eulz n'enportèrent.

Touz nulz et touz deschaulz furent et nues testes,  
Fors que cousus estoient dedenz les cuirs des bestes ;  
Jamais plus n'i aront, tant soient hautes festes.  
Adont a fait la mère au pappe ses requestes :

« Sire, dist la bourgoise, pour Dieu je vous requier :  
Donnez-moi le congié de mes enfanz baisier. »  
— « Non ferai, dist le pappe ; gardez n'i atouchier  
Ne ton filz ne ta fille : bien porroies péchier. »

Le filz prist son chemin devers soleil levant,  
Et la fille le prist devers midi sonnant ;  
La mère prist le sien devers soleil couchant.  
Lors ot la mère au cuer doleur et pitié grant.

Quant elle vit sa fille qui d'eulz ainssi se part,  
Qui s'en va en essil, et si ne set quel part,  
Tel duel ot à son cuer à poi que ne li part,  
Et li filz et la fille font grant duel d'autre part.

Adont a dit la mère : « Fille, à Dieu te commant :  
Pour toi ai tel destresce ne puis aler avant. »  
Lors mainent si grant duel la mère et li enfant  
Que touz ceuz qui les voient vont de pitié plourant.

« Enfant, ce dist la mère, quant de ci partirons  
En cestai siècle-ci jamais ne nous verrons. »

— « Mère, ce dist la fille, grant joie avoir devons  
Quant pour .i. poi de paine paradis conquérons.

« Ma mère, vostre amour ne me puet riens valoir,  
Ne de la moie aussi ne vous puet-il chaloir :  
Penson à Dieu, qui vult por nous mort recevoir,  
Par quoi en paradis puissions nos lieux avoir.

« Mère, je voue à Dieu que chascun jour dirai  
Pour vous unes .vii. siaumes, que jà jour n'en faudrai,  
Et unes pour mon frère, bien les emploierai,  
Et touz nos bienfaiteurs vous acompaignerai.

« Pour moi en dirai unes, que Diex par sa bonté,  
En quel lieu que je voise, me maint à sauveté  
Et me doinst par sa grâce garder virginité,  
Si qu'en cest monde puisse faire sa volenté. »

— « Mère, dist le varlet, veilliez-moi pardonner  
Toutes male façons, c'à péchié puet tourner,  
Par quoi il vous convient pénitance endurer. »

— « Filz, Diex le tepardoinst, et puist quite clamer! »

Touz .iiij. vont li uns l'autre pardonner bonnement.

Lors parla le varlet, et dist piteusement :

« Fille, je t'engendrai; ma suer es vraiment.  
Pardonner le me veille le douz Roy qui ne ment! »

La pucelle respont : « Adieu, mon très douz frère :

Moi et vous a porté en son ventre une mère.

Or ouvra tant nature en péchié d'adultère

Que je sui vostre fille et vous estes mon père. »

Quant chascun ot l'un l'autre doucement pardonné,  
Le moustier Nostre-Dame a chascun regardé.  
A nus genous, mains jointes, de bonne volenté,  
Prient la mère Dieu qui leur doinst sauveté.

Le pappe leur a dist : « Or tost départez-vous !  
D'ui tout droit en .vij. anz revendra ci à nous,  
Et lors vous serez quites de vos péchiez trestouz.  
Alez, que Diex vous soit débonnaires et dous ! »

Tous .iiij. devant le pappe se sont agenouilliez  
Et le pappe les a benéis et seigniés.  
De l'yaue beneoite les a tous .iiij. mouilliez.  
Après pour cheminer se sont appareilliez.

Li enfant et la mère l'un de l'autre sevrèrent.  
Chascuns prist son chemin, à Dieu se commandèrent.  
Or entrent en grief paine où moult se travaillièrent.  
L'apostoille et sa gent à Romme retournèrent.

Or se sont li enfant de la mère partis,  
Et la fille du père et la mère du filz.  
Jamais ne se verront tant comme il soient vis.  
Grant fain et grant froit orent et des durs lis.

S'il n'avoient de mal que la paour des chiens,  
Et des gens qui leur getent et çavates et fiens  
Pour ce qu'il ne sambloient pas estre crestiens,  
Par leur granz piax velues aront-il poi de biens.

Meismes les granz genz leur firent moult anuis :  
Herbergier ne le vouldrent si tost qu'il estoit nuis ;

Mais leur chiens les huoient et clooient leur huis :  
Vij. anz trestouz entiers n'orent autre déduis.

Mais si estoient fermes et en Dieu si créans  
Que, plus orent de maus, plus estoient joians.  
Enluminés estoient, embrasez et ardanz  
D'amer Dieu, car riens plus n'estoient desirrans.

Sept ans trestous entiers menèrent ceste vie :  
Pour raprochier vers Romme ont leur voie aqueillie.  
Près de la cité vindrent entour lieue et demie,  
Que li uns ne vit l'autre ne n'ot nouvele oïe.

Trop tart fu, qu'il ne porent onques à Romme aler.  
A .i. village vindrent, bien. . . . . osteler.  
Le varlet vint premier : .i. homme va trouver  
Au dehors de la ville ; si li va demander

Se pour Dieu trouveroit hui mais où herbergier.  
Cil à qui il parloit estoit riche ahannier,  
Et menoit sa charue. Si respont sanz targier :  
« Certes, biaux douz amis, ne sai quel osteler.

« Qui pour Dieu te herberge, mais se tu as argent  
Tu trouveras ostel. » Cil respont doucement :  
« Certes, sire, nenil. Je ne quier seulement  
C'un bien très pou d'estrain et le toit seulement. »

Cil, qui onques pour Dieu n'ot bien fait en sa vie,  
L'envoie en sa maison et li a enseignie :  
« Va, dist-il, à ma femme ; di li qu'elle ne lest mie  
Qu'elle ne te herberge sanz plus ceste nuitie. »

Le peneant s'entourne; s'ala en sa maison.  
La bone dame trueve, si l'a mise à raison :  
« Dame, herbergiez-moi, ce dist vostre baron.  
Que le vrai Dieu vous face de vos péchiez pardon! »

Quant la dame le vit, si fu toute.....  
Pour celle grande pel qu'il avoit afublée.  
En la grange le maine, si li a deffremée,  
De blanc estrain li monstre plus d'une charetée.

Cil se boute dedenz, qui ot froit et fain.  
Malades fu et maigres : moult avoit le cuer vain.  
En ses oroisons prie le haut Roy souverain  
Qu'il reçoive s'âme à brief terme prochain.

Après revint sa fille, qui l'ostel demanda  
A celui qui son père proprement herberga.  
Le preudom le herberge, à l'ostel l'envoia.  
Quant la dame le vit, forment se merveilla.

Onques mais en sa vie ne vit gens si estranges,  
Car il ont, ce li samble, vestu linge ne lange.  
La dame le herberge, si l'envoie en la grange,  
Où avant qu'il soit jour descendront mil ange.

Quant la pucelle fu en la grange enbatue,  
Ou tas d'estrain se boute, à tout sa pel vestue;  
A Dieu fist oroison, et sa coupe batue  
Que prochainement muire et soit s'âme absolue.

Après revint la mère foiblement apoiant.  
Au preudomme demande l'ostel pour Dieu le grant.

Cil l'envoie à sa femme, qui l'amena errant  
En la grange où estoient herbergié si enfant.

Quant la dame la vit, onques puis que fu née  
Ne fu si esbahye ne si fort trespensée,  
Pour ces .iiij. gens qui ont pel de beste afublée.  
Adont s'est la mère ou tas d'estrain boutée.

Chascun des .iiij. en doit laiens estre tout seux  
Dont pristrent à prier le doux Roy glorieux  
Qu'en celle nuit leur soit si doux et si piteuz  
Qu'en paradis leur doinst le repos déliteux.

L'ostesse s'emparti, à la clef frema l'uis.  
Ses maris à l'ostel revint quant il fu nuis :  
« Sire, ce dist la dame, vous souliez estre duis  
De ramponer les povres et faire assez d'anuis.

« Onques mais ne vous vi aumosne ne bien faire :  
Je croi vous saintirez; c'aviés ore à faire  
De tel gent herbergier ? » Lors ne se vout plus taire  
Le sire, ainz a dit : « Dame, Dieu puist-il plaire!

« Se je hay les povres et je les veul amer,  
Et poi leur ai valu et je leur veul donner,  
Encor le me porra bien Dieu guerredonner.  
On dist que c'est aumosne des povres osteler. »

Dusques après souper en ce point demoura.  
Lors le sire s'apense, sa meschine apela :  
« Di, as-tu que porter à ces povres genz-là? »  
— « Certes, sire, dist-elle, nule chose n'i a. »

— « Par t'âme, pren-y garde ! » Et celle va tantost  
Jurer qu'il n'y avoit riens dedens le pot.  
Vuit le cuida monstrier, mais, ainssi com Dieu plot,  
Le trouva trestout plain, dont grant merveilles ot.

« C'est bien fait, dist le sire : porte-leur et du pain,  
Car cil qui est saoul et a le ventre plain  
Ne sent pas le meschief de celui qui a fain. »  
Lors s'en va la meschine; le pot prist en sa main.

Du pain des escuelles avec li enporte.  
A la grange est venue, et vit parmi la porte  
Une si grant clarté, paour ot d'estre morte.  
A l'ostel s'en r'afuit, quanqu'il portoit raporte.

En tramblant de paour s'aventure a contée,  
Et leur dist que la grange estoit toute embrasée.  
Le sire y acourut, la dame y est alée :  
Si ont parmi la porte la clarté regardée.

Si virent et bien sorent que ce n'estoit pas feux,  
Mais de la grant clarté furent trop merveilleux.  
Dedenz entrer ne porent; lors devisent entr'eux  
Qu'il ont herbergié .iij. sainz cors glorieux.

Certes, il distrent voir, bien le sauront par tans.  
De son mari la dame ot eu .ij. enfans :  
Li uns ot .xxvj. mois et li autres .x. ans :  
Onques n'avoit alé sus ses piez li plus granz.

Les jambes avoit molles tout aussi com drapel,  
Car nus os n'i avoit que la char et la pel;



Tout ainssi fu-il nez , sours estoit et muel :  
Vous porrez jà oïr .i. miracle moult bel.

E l'ainznés fu aveugles : onques n'avoit véu ;  
De santé li enfant furent mal pourvéu ,  
Car péchié avoit si leur père decéu  
Qu'envers Dieu n'avoit de riens fait son déu.

Félon et despiteuz vers povre gent estoit ,  
La disme de ses biens mauvasement païoit ,  
De sarmon ne d'églyse nule cure n'avoit ,  
Et Diex par ses enfanz exemple l'en monstroït :

Car à Dieu n'à sa Mère ne plaisoit point sa vie ;  
Mais puis fu-il preudons sanz orguel , sanz envie ,  
Et pour ce li ot Diex cele gent envoïe ,  
Pour quoi charité fust en son cuer desploïe.

Puis fu-il moult preudons et plains d'umilité  
Et ama moult les povres en foi , en charité ;  
Et par miracles orent ses .ij. enfans santé ,  
Puis furent-il hermitez par la Dieu volenté.

De la clarté qui fu en la grange venue ,  
Vous dirai par quel chose elle y est descendue.  
La grant grâce de Dieu y fu si espadue  
Que plus de mil anges descendent d'une nue.

Yces .iij. cors sainz cousus és cuirs de bestes ,  
Chascun entour matines fist à Dieu sa requeste  
Que de ce monde l'oste, où il n'a que moleste :  
Diex oy ceulz qui orent fait pénitance honneste ;

Car touz .iiij. à une heure du siècle trespasèrent.  
Granz congrégations d'anges s'appareillèrent ,  
Qui les âmes des .iiij. en paradis portèrent  
Et o douz Roy de gloire tantost les présentèrent.

Moult glorieusement les sains anges chantoient  
*Te Deum laudamus*, et grant feste faisoient  
Quant les âmes des .iiij. em paradiz portoient :  
Devant le Roy de gloire errant les présentoient.

Or furent les .iiij. cors en la grange au prudome ;  
Le preudomme bien matin se liève et va à Romme.  
Devant le pape vint , qui fu bonne personne ;  
De ceulz qu'il herberga li dist toute la somme ,

Des cuirs qu'il ont vestu et de la grant clarté,  
Et du biau chant des anges de la sollempnité  
Qu'il oy à matines ; trestout li a conté,  
Et le saint apostolle l'a moult bien escouté.

Des .iiij. penans li membre qu'à penance il bailla ;  
Les prélanz de sa court tout maintenant manda ;  
A grant procession alèrent tantost là  
Où les .iiij. cors estoient ; le preudom les mena.

Onques nul fors le pape ne pot l'uis deffremer,  
N'onques avant que li ne pot dedenz entrer,  
Et le bon apostolle les fist touz encliner,  
A genoulz et mains jointes Dame Dieu réclamer,

A celle fin qu'il fussent dignes d'apercevoir  
Les cors pour qui Diex fist la clarté aparoir.

I. ange dist au pappe : « Diex t'a fait asavoir  
Que dedenz cel estrain a .iij. cors sains pour voir;

« Et encore te mande le vrai Dieu tout puissans  
Cil qui cest ostel est a .ij. petis enfanz ,  
Contrez, sours et aveugles, de santé non puissanz :  
Jà les verrez garis, dont moult serez joianz.

« Faites-les apporter pardevant les sains cors. »  
Le pappe ot moult grant joie, lors fu mis l'estrain hors;  
Les .iij. cors sains trouvèrent luisanz plus que fin ors :  
Les enfanz non puissanz y aportèrent lors.

Sitost com les enfans sont devant les cors sains,  
Par les vertuz de Dieu furent garis et sainz.  
Les cloches de l'église, de ce soiez certains,  
Sonnèrent tout par elles sanz metre piez ne mains.

Ce faisoit le vrai Dieu pour les siens essaucier.  
Or furent li enfant sain et preux et légier.  
La grant joie leur mère ne sauroit nus prisier,  
Ne de leur père aussi n'i ot qu'eslescier.

Le saint pappe vit bien et sot certainement  
Que c'est ses chambelens dont cure ot longuement,  
Et la mère au vallet et leur fille ensement,  
Qu'il ont par pénitance conquis leur sauvement.

Chascun en sa main destre .i. brievet tenoit  
Escrit de lettres d'or : dedens leurs non estoit,  
Et avecques leurs nons une oroison avoit  
Que chascun dist à l'eure où Dieu l'âme rendoit.

Le pappe prist le brief et dedens regarda :  
 Le brief son chamberlenc premièrement trouva,  
 Son nom et sa proière qui dist qu'il trespassa  
 En loant Nostre Dame qui le douz Dieu porta.

Au sainz fonz de baptesme fu.....  
 Après vit le saint pappe la proière delez :  
 Je la reeorderai, s'entendre le voulez ,  
 Que de Dieu tous vous soient vos péchiez pardonnez.

« Ave, superlative, très excellent royne,  
 Escharboucle embrasée de haute amour devine.  
 Por tous mehains vous estes parfaite médecine :  
 Priez vo Filz qu'il mete m'âme en vostre saisine.

« Vierge, priez vo Fil qu'il soit mes avocas  
 Et qu'il deffende m'âme contre les Sathanas,  
 Qu'en paradis puisse estre avec vous à soulaz.  
*Amen.* Je vous pri, Dame, que ne m'oubliez pas. »

Ou brievet qui estoit en la main la pucele  
 Trouva li apostolles une oroison mult belle :  
 « Vierge, Dieu alaita ta très douce mamelle,  
 Si con ce fu voir, dy-moi, car je t'apelle.

« Vierge, par la vertu de vostre douz enfant  
 Sus toute riens du monde à vous obéissant,  
 Veilliez qu'en paradiz puisse estre demouranz.  
*Amen!* Vierge Dieu mère, ne m'alez oubliant. »

Quant le saint apostoille ot léu l'oroison  
 Il va trouver Philippe, ainsi ot-elle non.

Après, le brief la mère a léu le saint hom,  
Que bien l'ont entendu..... et environ.

Ou premier mot trouva qu'elle avoit non **Alaine** ;  
Après lut l'oroison et dit à haute **alaine** :  
« Vierge pure, en qui Diex vout prendre char humaine,  
Gardez-moi qu'en enfer m'âme ne sueffre paine.

« Dame, vous estes lumière sanz luour transitoire  
De qui solail nasqui, qui est le Roy de gloire :  
Veilliez qu'en paradis puist m'âme avoir victoire,  
*Amen*, et trestoz ceulz qui vous ont en mémoire. »

Ces .iij. briés .i. saint ange les bailla as cors sainz  
Por ce que de leurs nons fust li pappes certains.

. . . . .  
. . . . .

Le pappe les cuidia faire à Romme porter,  
Mais nient plus c'on porroit .i. grant chamel bouter  
Par le cul d'une aiguille, ne's pot-on remuer,  
Dont ala l'apostole le preudome apeler.

« Preudons, dit l'apostolle, il te convient laissier  
Trestout ton héritage; je te ferai baillier  
Ailleurs plus bel manoir; j'à n'i perdras denier :  
Car je ferai ci faire abaïe ou moustier. »

Le preudons respondi, mult liez et joians  
Pour ce que Diex ot fait vertuz suz ses enfans :  
« Sire, à vostre gré faire sui touz obéissanz. »  
— « Tu as droit, dit le pappe; j'à n'i seras perdanz. »

Le saint bon apostolle a l'euvre si hastée,  
 Que par li que par ceulz de toute la contrée,  
 Que riche abaïe ot sus le lieu fondée :  
 Des vertus qu'il i firent fut en grant renommée.

Les .iiij. cors sains fist-on en .iiij. fietres lever,  
 Toutes d'or et d'argent richement atourner.  
 De toutes maladies, qui les veult réclamer,  
 Puet-on as .iiij. sains cors sa garison trouver.

Tous ceulz et toutes celes c'ont de santé mestier,  
 Se n'est mal de la mort, dont nus ne puet aidier,  
 Se devant les sains cors .ix. jours en leur moustier,  
 Au neuvisme s'en vont sain et fort et légier.

Chartriers, mués et sours, aveugles et contrais,  
 Chascun y est gari et de loins et de près.  
 D'amer ces .iiij. cors sainz doit chascun estre engrés  
 Et de touz les méhainz c'on puet nommer après.

Vous qui avez oy ce biau dit recorder,  
 En cest exemple-ci vous devez remirer  
 Aussi de vos péchiez, et de vous confesser :  
 Nus ne puet tant péchier com Diex puet pardonner.

Mais nus ne doit péchier en ycelle espérance :  
 Prions Dieu et sa Mère qui sus tous a puissance,  
 Que d'enfer nous deffende, où il n'a que grevance,  
 Par quoi en paradis soit nostre demorance.

*Amen.*

*Explicit le Dit des Cuirs de buef.*

LE DIT

De la Rébellion d'Angleterre et de Flandres<sup>1</sup>.

Ms. 198. N.-D.



Par la grant fraude et barat qu'il firent,  
Si qu'ilz la grant Bretaigne pourpirent,  
Dont encor ont entention;  
Mais nului fait bien mention  
Que de Bruch encore vendra<sup>2</sup>;  
Qui la grant Bretaigne tendra.  
Et c'est bien droit avec raison,  
Car barat en toute saison  
Tous jors doit cunchier son mestre;  
Car d'eulz veult qu'ons nez ou à nestre  
Ne tiegne regne ou croce ou mitre,

<sup>1</sup> Cette pièce est relative aux guerres de l'Angleterre et de la Flandre contre la France, qui, commencées vers 1292, sous Philippe-le-Bel, ne se terminèrent que bien plus tard. L'auteur y donne à Philippe de Valois, car c'est, je crois, de lui qu'il s'agit, des conseils d'autant plus curieux qu'ils montrent qu'à cette époque la pensée de réunir notre pays en une grande unité nationale faisait plus que germer dans les esprits, et qu'elle éclatait parfois dans l'œuvre des poètes.

<sup>2</sup> Est-ce ici une allusion à Brut (*Brutus*), chef des Troyens qui, après la ruine de sa patrie, vint, selon les anciennes traditions, conquérir la Grande-Bretagne, ou à Robert Bruce, héros contemporain de notre trouvère, qui, après s'être fait couronner roi d'Écosse, battit Édouard II à Bannockburn, et mourut en 1329 après avoir contracté avec Édouard III un traité qui reconnaissait l'indépendance de l'Écosse? L'orthographe adoptée par l'auteur de *La Rébellion d'Angleterre et de Flandres* (Bruch) laisse ce point incédis.

Puisqu'il ne le tient à bon titre  
 Et contre son seignor rebelle.  
 Or oez chose non nouvele :  
 Moult ont Englois pensé d'ouvrer  
 Comment poissent recouvrer  
 Normandie, Anjo et Gascoigne.  
 Maint fil y ont mis en quenoille,  
 Mais il ne l' porent desvuidier,  
 Car decéu sont por cuidier  
 En la fallace d'accident  
 Qui toute en eulz est évident.  
 Moult remaint de ce que fol pense,  
 Car d'eux tout fait et tout despense.  
 Por ce n'ont péu gaaignier,  
 Car .i. pense .i. autre à nier.  
 Richart , Henri et Edouart <sup>1</sup> ,  
 Qui mie ne furent coart  
 Ne de parece ainsques lente,  
 Mistrent moult à ce lor entente,  
 N'à fin ne porent avenir.  
 Bien devroit de ce souvenir  
 Au roy Englois ore en vie.  
 Sages d'autrui fait se chastie :  
 Se sages dont est, si s'avise  
 Qu'il n'entrepregne fole emprise  
 De soy folement desrengier,  
 Car tel se cuide revengier,  
 Il croit son damage et sa honte.

<sup>1</sup> Probablement Richard Cœur-de-Lion, qui combattit contre Philippe-Auguste, Henri III, qui en voulant recouvrer la Normandie se fit battre par saint Louis à Taillebourg, enfin Édouard Plantagenet, premier de cette race, ou son fils Édouard II.



Gentilz roys et de Valois conte,  
 Ne croi pas tout ce qu'on te die.  
 Partout a fraude et tricherie,  
 De biaux parlers plusieurs eçoit ;  
 Souvent preudon en son cuer reçoit  
 Tel qu'il le traïst et souplante :  
 La seraine doucement chante.

Li Anglois portent simple face  
 Et promettent, mais quier qui face.  
 Tiens-toy dont, Roy, en ta saisine,  
 Ne por biau parler ne t'enclinne  
 A gent qui de cuer est doublière.  
 Pense des fais çà en arrière,  
 Et que le monde pas n'amende.  
 Se li rois englois te demande  
 Ce que tiens aquis en Gascoigne,  
 Fais ton profit, fai ta vergoigne,  
 Et ne veilles apeticier  
 Ton droit, ne à toi alicier,  
 Qui ne veille ton bien accroistre.  
 Tu pues bien savoir et congnoistre  
 Que Englois onc François n'ama ;  
 Male dragié entr'eulz y a :  
 Hui sont en pais, demain en guerre.  
 De tel matire est Engleterre,  
 Por ce est-il que la gent née  
 Ne puet avoir ferme pensée.  
 En .i. estat point ne séjourne  
 Et tousjours à funge retourne  
 Contre François méismement ;  
 Riens n'i vault, foy ne serement,

Mais bien tenir ne les vaudroit.  
Trestous ainsi le vous feront :  
Des pais, y aras-tu souvent  
Qui ne tendront foy ne couvent,  
Car mal tailliées sont et cousues ;  
Tele pais ne sont pas tenues  
Des Anglois, où il n'a fiance.  
Or sachiez dont, Roys, sans doutance,  
Que tant comme Englois te sauront  
Prez d'eulz, que pais à toy n'auront,  
Ne ne te donront convenant.  
Por coy penses durement  
Aquerir, ne jà ne le lesse ;  
De cause et raison as expresse,  
Qu'Englois ne facent leur devoir.  
Fai leur tantost apercevoir  
Que Gascoingne est de toy tenue.  
Soit, ce n'est pas descovenue,  
Et te fais seigneur droit clamer  
De tout ce qui est deçà mer.  
Soit la mer borne et dessevrance  
De l'Engleterre et de la France ;  
Car nul qui atent que soit fait,  
Tu n'auras bonne pais de fait ;  
Ne doit avoir succession ;  
Au lis n'avez li portion,  
Liépart, por ce qu'en avoutire  
Il prent sa sustance et matire.  
Non fait aussi que le lyon  
Qui ne garde discrétion  
En son sexe corporelment  
En parlant esperitelment.

Tel ne sont mie possesseur,  
 N'estre ne doivent successeur  
 En chose de la fleur de lis.  
 Estre puet que tu qui ce lis  
 Pour roy demander ne porroies,  
 Et je te prie que sus ce m'oies.

Quant le liépart à lyon cure,  
 En lieux a par deçà demeure,  
 Ou fait de génération.  
 Là prent le lyépart nacion ,  
 Dont fault de ceulz que lyépart nesse,  
 Que le lyon ou lyonesse  
 Se mesface en parc ou en parde,  
 Et par tel mesfait les resgarde,  
 Que le lyépart ainsi compost  
 Faire bien ne puet ne ne post ,  
 Ne ne porra quant sa nature  
 Vient d'aventreuse maisfaicture.  
 Engleterre les lyépars porte ;  
 Le lyon à Flandres raporte ;  
 Ces .ij. en leurs seigneurs mespristrent,  
 Quant les assaillirent et pristrent,  
 Leurs seigneurs sires des natures,  
 Comme traîtres et parjures,  
 Et les téinrent en prison.  
 En ce appert lor mesprison  
 Et leur avoutire malvaise,  
 Dont il ne fait pas qu'on se taise.  
 Ainsi d'Engleterre et de Flandres  
 Avons-nous véu les esclandres  
 Contre leur seigneur primerain ,

Et puis contre le souverain  
 Le roy de France le greigneur,  
 Des règnes temporel seigneur,  
 Et que vers li ont si mesfait,  
 Ne doit estre acort jamais fait,  
 Que par leur grant iniquité,  
 Il ne soient déshérité  
 De ce qui est du lis tenu.  
 Se ce mot, Roys, as détenu  
 Que je r'ai dit en po de glose,  
 Et par ce, raison as et chose,  
 Angleterre de là se vengne,  
 Que tel lyon et tel lyépart  
 Plus ne traie de cele part :  
 Deçà seignorier ne viengne,  
 Flandres, ausint deçà soit vostre,  
 Que riens n'y aient li avoltre ;  
 Car qui autrement le fera  
 Puis que durera n'i sera,  
 Mais passera chascun son temps  
 En celes noises et contans.

*Explicit.*

## **Le Dit de la Bourgeoise de Romme.**

**Ms. 198 N.-D.**



A la douce loenge de la Vierge Marie  
Veil dire .i. biau dit qui est sanz vilenie,  
Por prendre bone essemple en ceste mortel vie  
De confesser touz ceus qui ce n'ont en envie.

Un moult bel essemplaire vous vodrai recorder  
Comment la douce Dame sait ses amis sauver  
Encontre l'anemi qui nous veust craventer  
Et nos desvoie touz que n'aillons confesser.

Jadis fu une borgoise demourant à Romme;  
Moult estoit bele dame et son mari jonne home;  
Il s'entr'amoient moult; d'avoir orent grant somme;  
As povres genz donnoient assez de biens par Romme.

De leur biensfez estoit partot le renon grant.  
Il orent de .ij. ans .i. moult très bel enfant;  
Il estoit valeton, si l'amèrent forment.  
Li preudon n'en ot plus en trestot son vivant.

Une nuit jut malades en son lit li borgois :  
C'est le lit de la mort dont nullui n'a defois.

A sa fame ala, si li dist maintes fois  
Plusiex mos qui sunt molt à Jhesucrist cortois.

« Dame, dit li borgois, por Dex je vous requier,  
Donez aus povres genz qui en ont grant mestier.  
Vous avez bien de quoi; Diex devez mercier.  
De vostre enfant pensez, et si le tenez chier. »

— « Sire, dist la borjoise, tout à vostre talant  
Aus povres genz donrai assez et largement;  
De vostre enfant aussi penserai voirement;  
Jà pis n'aura de moi, sachiez certainement. »

Cil l'en a mercié; puis manda son curé,  
Qui ses droiz li donast quant l'ot bien confessé.  
Lors a-il le morsel de la mort enduré  
Qui n'espargne nullui fort, foible, n'aduré.

Grant duel fist la borjoise, sachiez, de son mari,  
Car moult pert en cest siècle qui pert un bon ami.  
A tant me voudrai taire, plus n'en parlerai ci;  
De son fil vous vueil dire comment il fu nourri.

La dame l'ama moult, mentir ne vous en quier;  
Tant l'ama que le fist avesques lui couchier,  
Il crut, et en barmi grant fu fort et legier.  
De li ne vost sa mère tant ne quant esloignier.

Li valez devint granz, si fu en bon aage  
De soi apercevoir; si dit en son courage :  
« De gesir o sa mère certes c'est grant folage. »  
De ce qu'elle le seufre ne la tint pas à sage.

Il s'en vint à sa mère et si l'aressonna :

« Mère, dit li valez, entendez à moi ça .

Faites-moi faire .i. lit ailleurs, où coucherai ;

Ne gerrai plus o vous, par Dieu qui tout forma !

« Je vous dirai por quoi. Ce seroit grant folie ;

Nature me semont, de ce ne doutez mie,

A péchié de luxure par aucune foïe :

Si veil ailleurs gésir sanz faire grant détrie. »

Sa mère le regarde, si l'en pesa forment,

Car ele l'ama moult, sachiez certainement ;

A nul mal n'i pensoit ; si li dit erraument :

« Ailleurs n'iras gésir, par mon commandement .

« Bien sai à quoi tu penses, de ce n'estuet douter :

Tu veus aus folles fames aler et abiter

Por destruire ton cors et du tout affoler.

Je te couroucerai se plus t'en oi parler. »

Li fil dît à sa mère que plus n'en parlera ;

L'anemi les escoute, qui moult grant joie en a :

A péchié de luxure trestoz .ij. les metra,

Dont la borjoise à mort, se il puet, traitera .

La nuit, que il durent au lit aler gésir,

L'anemi fu moult prest, qui les voudra traïr :

Le fil fist à sa mère engendrer sanz mentir,

Quant ot fait son malice en li n'ot qu'esjoïr.

Encor leur fera pis, si com orrez conter .

La borjoise engroïssa ; l'onc tens prist à penser .

Et la tint l'anemi; ne s'osa confesser :  
Honteuse fu forment et dolente en penser.

La borjoise de robe vesti à son vouloir :  
Nului de sa grossece ne se pot parsevoir.  
Si la tint l'anemi et la sot decevoir  
Que d'ele confesser n'avoit point de pouvoir.

Mès se devant et fait aumosnes largement,  
Plus en fist-ele après, sachiez certainement;  
Et son péchié plouroit sovent moult coïement;  
La mère Dieu prioit au moutier doucement.

Elle fist tant de biens, si com dit li escriz,  
Li renon en fu grant par trestot le païs ;  
Grant hioneur li portoient li granz et li petis.  
De son péchié ne s'est nul âme garde pris.

Li anemi en fu corrocié et dolant.  
Le terme aprocha que dut avoir enfant :  
Le jor vint sanz demeure, le mal li prist errant;  
Oez com l'anemi la deçut plus forment.

En .i. vergier entra quant son mal engoissa :  
Loing fu de tote gent, toute seule i ala,  
Et la tige d'un arbre par destrece embrâça.  
D'un biau fiz en la place tentost se délivra.

Moult fort se démenta quant elle tint l'enfant;  
L'anemi fu delez : forment la va tentant.  
« Lasse! dit la borjoise, que ferai maintenant?  
Je l'estrangleré jà; n'ira plus en avant. »



L'anemi fu moult près qui forment la hasta :  
L'anfant prist en ses mains, tentost le dévora ;  
Et quant elle ot ce fet à terre le bouta.  
L'anemi ot grant joie, et celle s'en torna.

La dame fu cessie des las au maufé vis ;  
Se devant ot fest mal, encor fist-elle pis ;  
Et de ces .ij. péchiez, si com dit li escriis,  
Ne s'osa confessier, par foi le vous plevis.

Mès des aumosnes fist assez plus que devant ;  
De son péchié ne sot le monde tant ne quant.  
A trestoz et à toutes fist dehors biau semblant,  
Mès son cuer va souvent por son péchié plourant.

La borjoise lone temps en cel point demoura :  
L'anemi voit moult bien que enginée l'a,  
Ne que de ses péchiez nus hons riens n'en saura  
Se n'est par lui ; oez coment l'encusera.

En semblance se mist d'un home crestien,  
Et va disant par Romme qu'il est fuisicien,  
Et mires autresi, si bon qui n'i faut rien ;  
Tantost ot entor lui maint enfers crestien.

Il garisoit moult bien ce qu'il entreprenoit.  
Tant fist que grant renon partout de lui aloit.  
L'emperière le sot : grant joie en auroit  
Se il en sa court demourer i voloit.

Tant fist li emperière que cil en sa court vint  
Demourer avec lui ; moult joiant en devint.

Moult garisoit malades, à grant honor le tint;  
Tant fist que delez lui chevaucher li convint.

L'emperère le tint à tout le plus privé.  
Qu'il eüst en sa cort. Tant li a sens montré  
Que trestot li empire estoit par lui mené;  
Presqu'autant com li sires fu cremu et douté.

Ert tant c'unne journée s'aloient déduiant,  
Delez lui ce grant mestre que il aloit prisant.  
D'unnes choses et d'autres vont ensemble parlant;  
Lors ne se pot plus taire l'anemi souduiant :

« Sire, dit l'anemi, plect vos à escouter  
Une moult grant merveille que je vous voeil conter.  
Terre devroit issir et partir et crever  
Par péchié qui fet murtrir et avouter.

« Il a telle bourjoise meignant en la cité  
Où l'en cuit qu'il ait moult grant humilité;  
Mès s'en savoit de li la pure vérité,  
L'en diroit qu'en li a moult grant iniquité.

« Sire, je vous diré, elle a fait avotire.  
De son fil proprement, dont n'en ne doit pas rire.  
Celle le vouloit nier, de prouverai matire;  
Encor plus grant mesfet orrez-vous de li dire.

« Son enfant engendra en li certainement,  
Mès de l'engendréure avint trop malement.  
Quant elle fu délivre, je vous di vraiment  
Que elle à ses .ij. mains l'estrangla erraument. »

— « Sainte Marie Dame! ce dit li emperère,  
Qui sauroit qui elle est, male justice amère  
Seroit fete de li, par le baron saint Père;  
Nus ne l'en garderoit, se n'est Dieu ou sa mère. »

— « Je la vous nomerai, que mentir ne vous quier :  
C'est celle qui le monde fait ainsi folloier  
Des aumosnes qu'a fait, mès sachiez sanz cuidier  
Qu'elle a bien déservi que en l'arde en brasier. »

L'emperère l'esgarde, qui forment se merveille :  
« Mestre, ne dites ce, je vous lo et conseil ;  
N'a dame ne borjoise entre ci et Marseille,  
Je crois, qui envers lui de bonté s'apareille. »

— « Sire, dit l'anemi, droit vous covient jugier.  
Faites faire .i. grant feu devant toz voz prisier :  
Se seullement le nie, faites m'i balencier,  
Et s'elle le connoist si l'i faites fichier. »

— « Par foi! dit l'emperère, contre ce jugement  
Ne pui-je pas aler ne bien ne loiaument. »  
Tant haste l'anemi le feu fist erraument :  
La borjoise ont mandée tost et délivrement.

En son ostel entrèrent maintenant li message :  
El n'i fu pas, ains fu au moutier com sage,  
Et ses péchiez plouroit devant la douce ymage  
O celle qui le jor la délivra de rage.

Les messages i vindrent sanz nulle demourée ;  
Il ont prise la dame, si l'en ont amenée.

La mère Dieu dessant, si est au pape alée;  
Toute celle besoigne li a dit et contée :

« Vas tost, dist Nostre Dame, si li sauves la vie :  
Les aumosnes qu'a fait ne veil que perde mie.  
Confesses-la tentost ; je li ferai aïe. »  
L'apostoille s'en torne ; la nuit plus n'i détrie.

L'anemi et la dame furent jà en estant.  
Li anemi s'escrie : « Ceste vois encusant  
D'avotire, et de murtre qu'a fait de son enfant ;  
S'elle vouloit nier, je l'iroie prouvant. »

Là fist moult biau miracle Nostre-Dame Marie.  
L'apostoille estoit là, mès on ne le vit mie :  
« As-tu fait ce mesfet ? confesses-toi, amie. »  
La borjoise li dit belement en l'oïe.

Quant elle vit le pape, si s'ala confessant.  
Nus qui fust en la place ne le vit tant ne quant ;  
L'anemi qui l'encuse ne s'en va percevant :  
L'apotoire l'asost, puis s'en ala à tant.

Quant elle fu confesse devant toz se dreça ;  
Une parole dit qui à toz agréa,  
Fors que à l'anemi : « Or se traie en ça  
Qui m'encuse de rien ; vien me desfendre jà. »

L'anemi la regarde, si fu tot aveuglé,  
Et si a dit devant, que bien fu escouté :  
« Certes, ce n'est pas celle que j'avoie acusé. »  
— « Si est voir, dit chascun ; vous seroiz mis ou ré. »

Dolant fu l'anemi quant ainsi la perdi;  
Mès quant en le dut prendre, tentost s'en est fouï.  
Se il fust hons charniex, il féust jà broï.  
Ceus qui iluec estoient en furent esbahi.

Lors fu plus que devant la borjoise honorée.  
Mès elle prist en li moult très bone pensée:  
Tantost lessa le siècle, nonnain devint voillée;  
Là servi tot son tens celle qui l'ot sauvée.

Hé, Diex! tant est benoist qui la sert et hioneure  
Et qui à confessier bien toz ses péchiez pleure,  
Certes cil n'est pas sage qui en péchié demeure..  
Car nous n'avons respit semaine, jor ni heure..

Or prions touz la Dame qui le cors Dieu porta,  
Qui des mains l'anemi la borjoise osta,  
Les euvres nous doint fère par quoi nous soions là  
Où Jhesu-Crist sanz fin et règne et régnera..

*Explicit la Borjoise de Romme..*

CI COMMENCE

## **Le Dit de Flourence de Romme.**

Ms. 198 N.-D.



Pour ce que de bien faire ne puet nul mal venir,  
Veil d'un fait merueilleus ma parole tenir.  
La Vierge, qui de grâce set les siens raemplir,  
Gart trestouz ceulz et celles qui nous voudront oir.

Douce gent, és croniques de Saint-Denis en France  
Voit-on moult de merveilles; mais sachiez sans doutance  
Celles de Romme sont de trop plus grant sustance :  
S'en orrez, s'il vous plaist, belle senéfiance.

Une noble pucelle plainne de grant biauté  
Fille fu l'emperère de Romme la cité,  
Qui souffri en cest siècle tant de grant cruauté ;  
N'est nulz, si l'oit retraire, qui n'en ait grant pitié.

Celle gentil pucelle fu nommée Flourence,  
Qui moult ot à souffrir de cruel pestilence.

En Dieu servir avoit bien mise s'espérance ;  
Dès que n'ot que .x. ans ot bonne conscience,

Et voua à Jhésu-Crist que jamais en sa vie      † l.  
N'auroit à homme nul charnelle compaignie.  
Puis fu-ele parjure; s'en ot tant de hachie  
Que l'escripture dit, de ce ne doutez mie,

C'onques n'en ot tant femme. Elle fu esléue  
A la plus bele chose qui adont fu véue :  
Comment qu'elle feust d'or et de soie vestue,  
S'avoit-elle la haire tout enprès sa char nue.

Avecques la bonté et la vraie pensée  
Li ot Nostre Seignour si grant biauté donnée  
Par toutes terres fu de li la renommée.  
I. roy la vout avoir à moullier espousée.

La pucelle, qui n'ot soing de nul charnel désirs,  
Et qui ot son cuer mis ou très douz Jhésu-Crist,  
Ne le vout espouser. Li roys ot tel despis,  
Par moult fier mautalent jura touz ses amis,

Dont puis convint maint homme à grant dolour fenir.  
La pucelle méismes en ot tant à souffrir  
C'onques n'en ot plus femme, ce croi-je, sanz morir,  
Ainssi com vous orrez se me voulez oïr ;

Car le roy que je di tout son estors manda,  
En l'empire de Romme fièrement se bouta,  
Par force la pucelle moult bien avoir cuida ;  
Mais son père con preuz encontre li ala.

A l'assambler d'eulz ot moult merveilleuz estour.  
 Le père la pucelle y fu navré ce jour  
 D'un carrel en son chief; pasmez fu de doulour.  
 Ses hommes l'enmenèrent à Romme la majour.

Les barons de la terre firent grant desconfort  
 Pour ce que l'empérère estoit navrez à mort.  
 Sa fille la pucelle demenoit duel trop fort;  
 Son père li dist : « Fille, par foi, vous avez tort

« Quant plourez devant moi, car vous me faites pis  
 Que le mal que je sent. Le Roy de paradis  
 Vous veille conforter, douce fille gentis,  
 Qu'aujour d'ui perdez .i. de vos meilleurs amis.

« La mort me tient au cuer. Je muir à trop grant rage  
 Que ceulz qui m'ont occis tenront mon héritage;  
 Ils honniront la terre et metront en servage. »  
 Sa fille li dist : « Père, ci a griés mariage. »

Quant son père senti qu'il le convient morir  
 Il a dit à ses homme : « Je vous lo sanz mentir  
 Volentiers m'acordaisse c'on la féist plevir  
 A homme qui péust l'empire garantir.

« Car plus aise morroie s'elle estoit assenée. »  
 Adonques est Flourence hautement escriée :  
 « Chier père, j'ai à Dieu ma chaasté vouée :  
 Se je me marioie je seroie dampnée.

« Puisque pour moi morez, Diex, qui tous les bienslivre,  
 Ne veille qu'après vous .i. trestout seul jour vive! »



Adonques fu mandé .i. prestre à tout son livre :  
Le filz du roy li firent fiancier à délivre.

On ne savoit el monde chevalier plus isnel  
Ne plus loial de li ; il fu courtois et bel ;  
Mais il avoit .i. frère qui n'estoit pas autel  
( Pis valoit que Caïn qui mist à mort Abel ),

Qui à la damoisele fist puis tant de torment ,  
Onques tant n'en souffri femme de son vivant ;  
Mais puis en ot li glous dolereus paiement ,  
Ainssi com vous orrez recorder bien briefment .

Le roy fu enterré dedenz une chapelle .  
Grant duel mena sa fille ; à la Virge pucelle  
Se complaingnoit souvent la noble damoisele .  
Cil qui l'ot espousée la prist par la main belle ,

Et li dist : « Douce suer , ne soiez en friçon :  
De la mort vostre père grant vengeance prendron ;  
Ainçois que vous espouse , ceulz del'ost destruiron . »  
Adont s'ala armer et maint autre baron .

Hors de la vile issirent moult noblement armez :  
Cil par qui leur seigneur avoit esté tuez  
Assaillirent si fort que , tout maugré leur nez ,  
Jusqu'à .i. port de mer les ont fuiant menez .

Le roy qui par sa force vouloit avoir amie  
Entra en une nef pour garantir sa vie ;  
Mais le franc damoiseil qui la belle ot plevie  
Après li se feri par moult grant aramie ;

Car grant désir avoit que par lui fust occis,  
Que demourer li peust Flourence o le cler vis.  
Par son hiaume l'a pris : là l'eüst à mort mis  
Quant il s'agenoulla et li cria mercis.

Tant li promist à faire que il le respita;  
Mais tant comme il parloient leur nef se dériva,  
Par la force du vent vers Gresce s'en ala;  
Ceulz de Romme le virent, chascun grant duel mena.

Ens ne porent saillir pour celui ramener  
A qui li emperère vout sa fille donner,  
Quant son frère leur dist : « Seignours, lessiez ester. »  
Oiez de quel malice il s'ala pourpenser.

A ceuz de Romme dist : « Savez que nous feron ?  
Certes mon frère est mort, jamais ne le verron ;  
Mais, se vous voulez faire mon talent et mon bon,  
Je vous donrai à touz or et argent foison,

« Pour tant que tesmoingniés quant à Romme vendrés  
Que mon frères est mort et à sa fin alez,  
Et qui me list jurer quant à mort fu navrez  
Que Flourencé prendroie ; vous le tesmoignerez,

« Et me soustendrez tant que j'aie la baillie  
De Flourence la belle, que mon frère ot plevie ;  
Et je ne vous faudrai jamais jour de ma vie. »  
Adonques s'acordèrent de Rommains grant partie.

Mais il y en ot .ij. qui distrent à cler ton :  
« Fole gent desloial, créez-vous cel glouton

Qui a traï son frère? Jà tant que nous vivon  
Il n'aura la pucelle. » Lors dist le faus larron

A ceulz qui à la fraude s'estoient acordez :  
« Seignours, dit-il, pour Dieu! la vengeance prenez  
De ceuz qui me mesdient! » Lors est outre passez ;  
L'un des .ij. preudes hommes a maintenant tuez.

A terre chay mort ; quant li autres le vit,  
Par doutance de mort au faus parjure dist  
Qu'il feroit son talent. Lors mistrent sanz respit  
Le cors en une bière : à la voie se mist

Le plus mauvais devant et les autres derrière.  
Dist miles, leur seigneur : « Dites qu'en ceste bière  
Gist Esmère mon frère, et faites mate chièr. »  
Lors entrèrent à Romme en si faite manière.

Et disoient aus gens que mort en la mellée  
Fu le franc chevalier plain de grant renommée  
A qui li emperères ot sa fille donnée.  
La pucelle l'oy : forment fu effraée.

Vers la bière s'en vint la pucelle au cler vis ;  
Du duel s'escria haut : « Très douz loiaus amis,  
Bien maudire devoie l'eure que je tant vis,  
Las! se tant nobles hommes sont pour mon cors ocis!

« Lasse! bien me devoit la terre trengloutir!  
L'autre jour vi pour moi mon chier père mourir;  
A .i. franc chevalier m'avoit faite plevir :  
Or est-il pour moi mort ; je me doi bien hair! »

Flourence dist : « Vrai Diex, comme dure plevine !  
Je sui bien de touz poins demourée orfeline.  
Or, vou-ge de bon cuer à la haute Royne  
Que jamais de mon cors n'aura homs seignourie,

« Puisque celui est mort à cui me lessa  
Mon père par amours. » Adont Milles parla  
Et dist : « Belle, tielz mos, pour Dieu ! ne dites jà,  
Car à son trespasser mon frère commanda

« Devant les haus barons que je vous espousasse,  
Et pour lui que l'empire de Romme gouvernaisse. »  
Flourence respondi à sa voiz, qu'elle ot basse :  
« Mile, foi que doi Dieu, miex ameroie estre arse.

« Vous n'estes pas preudome, je le sai vraiment,  
Quant véez vostre frère mort devant em présent  
Et de vous marier parlez si hastieument.  
Parfoi ! ne vous prendroie pour cent mil mars d'argent. »

Adonques respondi Miles le losengier :

« Par foi ! vous estes moie, poi pris vostre dangier. »  
A ceulz de son acort a dit : « Franc chevalier,  
Prenez-la; veille ou non, menez-la au moustier :

« Quant le cors iert en terre, tantost l'espouserai. »  
Le chevalier l'oy qui s'estoit acordé  
Maugré sien à la fraude; s'en est tantost alé  
Au pape, se li a trestout la voir conté.

En haut li dist : « Saint père, de ce soiez certain;  
Le cors qui gist en bière c'est mon frère germain.

Mile m'eüst ocis quant li créanté à plain  
Que jà ne le diroie à franc ne à vilain.

« Je m'acordé par doute à leur grant tricherie.  
Esmère le courtois, qui Flourence a plevie,  
Je croi bien est tout saia et plain de bonne vie;  
Mais son frère li veult tolir sa seignourie. »

Adonques vint le pappe à la bière garder,  
Bien vit n'iert pas leur sire; coiemment fist mander  
Les bourgeois de la vile et puis les fist armer;  
Le traïtour fist prendre et em prison geter.

Le frère Esmère fu mis en une tour:  
Miex venist c'on l'eüst fait destruire celui jour,  
Car puis fist à Flourence souffrir tant de dolour  
Que nus ne l'ot retraire qui n'en ait grant tendrour.

Douce gent, vous avez oy souvent conter  
Qu'à paine se puet-on de fause gent garder.  
D'Esmère le courtoiz veul désormais parler,  
Qui o le roy de Grèce fu en la haute mer.

De retourner à Romme avoit moult grant talent  
Pour l'amour de Flourence qui avoit le cors gent,  
Aussiques la pucelle le désirroit forment;  
Mais tant ala la nef par la force du vent

Qu'à .i. des ports de Gresse arriva le vaissel.  
Quant le roy de la terre le vit, moult li fu bel:  
Li jannes emperères se douta de sa pel,  
Mais le roy fu preudons; si li a dit isnel:

« Sire, n'aiés doutance s'estes en cest pays :  
Je sui vostre homme lige, car vous m'avez conquis.  
Vous n'i arez jà mal, par Dieu de paradis! »  
Li jonnes emperères li dist : « Vostre mercis ;

« Vous ne povez riens perdre à loiauté mener ;  
Mais vous savez qu'à Romme me convient retourner :  
La fille l'emperère doi briément espouser. »  
Quant le vieïx roy l'oy si prist à souspirer,

Puis dist : « Franc damoiseil, je l'ai lonc tans amée ;  
Mais miex sera en vous que en moi employée :  
Aus noces voudrai etsre, sire, s'il vous agréé. »  
Adont fu la navie maintenant aprestée.

Les nés furent garnies de moult riches trésors.  
Les maistres mariniers firent tant par efforts  
Qu'à .vij. lieues de Romme arivèrent aus pors.  
Quant Flourence lo sot moult ot grant joie lors ;

Mais sa joie tourna assez tost en tristesse.  
Flourence, qui le cuer ot plain de gentillesce,  
Son serouge, qui ot pensée félonnesse,  
Fist issir de prison, dont elle ot puis destresce ;

Mais Flourence le fist pour l'amour son ami.  
Trestouz les Romains furent moult forment esjoy ;  
Contre le nouvel roy alèrent sanz détry ;  
Flourence vint après, son serourge avec li.

Ainssi comme il passoient une forest pleniére,  
Par la force du vent leva si grant poudrière.

C'on ne pooit véoir ne avant ne arrière.  
Lors Miles, qui estoit plain de male manière,

Prist le frain à la mule sur quoi la dame sist;  
Par une fausse sente qu'il savoit bien la mist :  
Bien .iij. lieues plenières el bois entrer la fist,  
Ainçois que la pucelle point garde s'em préist,

Qu'elle cuidoit avoir près de li sa maisnie.  
Quant el se vit si seule, forment fu esbahie,  
Qu'elle devint plus blanche que n'est la noif négie.  
Lors dist à soi-méismes : « Lasse! je suis traïe! »

Arrester se cuida quant li fauz deputaire  
Li a dit : « Douce amie, près de moi vous faut traire.  
Moult ai pour vostre amour enduré de contraire. »  
Adont la vout baisier, mais il n'en ot que faire.

Flourence, qui n'avoit de son afaire cure,  
Li dist en soupirant : « Très fausse créature,  
Femme sui de ton frère, et me requiers laidure! »  
Celui, qui estoit chaut et ardant de luxure,

Errant hors de la mule le sacha par grant ire.  
Flourence s'escria : « Diex, aidiez-moi, sire! »  
Or commencent les paines et le cruel martyre  
Que la belle souffri, si com vous orrez dire.

Son serourge l'avoit en la forest menée,  
En .i. moult désert lieu : bien savoit la contrée.  
Corrompre la cuida; lors s'est haut escriée :  
« Car me veilliez aidier, mère Dieu réclamée!

« Si voir que n'ai fiance fors en vostre secours,  
 Escharboucle luisant qui cuers plains de dolours,  
 Enluminés de grâce, fort chastel, ferme tours  
 Où touz desconfortez doivent aler recours,

« En vostre sainte grâce commant mon cors et m'âme;  
 Et si promet à Dieu et à vous, haute Dame,  
 Que de ci à .vij. anz à homme ne à femme  
 Ne me ferai connoistre pour meschief, haute jemme;

« N'à Romme n'autre part ne tendrai seignourie,  
 Mès en estrange terre querrai pour Dieu ma vie  
 Se je ne truis service en aucune abaïe  
 Où puisse demourer. » Lors l'a li glous sachie.

A terre l'abati moult felonnessement;  
 Mais Flourence la belle se deffendoit forment.  
 Le glout n'osa yluec demourer longuement:  
 Sus son cheval monta, par l'un des bras le prent.

Sus la mule la sist, puis prist fort à chacier.  
 Cel jour passa maint tertre et maint desruble fier;  
 Vij. lieues el bois furent quant souleil dut couchier.  
 A ceulz de Romme veul .i. petit repairier,

Qui contre leur seignour moult noblement aloient.  
 Trompes, harpes, naquaires et vieles sonnoient;  
 Nus ne porroit conter la feste qu'il faisoient;  
 A pièce ne pensassent au duel qu'il atendoient.

Esmère le vaillant assez tost encontrèrent.  
 Nus ne vous porroit dire la joie qu'il menèrent :



Pour Flourence la gente derrière eus regardèrent,  
Mais quant il ne le virent moult forment s'esmaïèrent.

Adonques la cercièrent par la forest ramée,  
Mais son serourge l'ot autre chemin menée;  
Car trop souffri de maus ainz que fust retournée,  
Ainssi com vous orrez briément, s'il vous agréé.

On la quist en maint lieu, mais ne valoit noient.  
Lors firent ceulz de Romme grant duel communaument;  
Esmère dessus touz ot le cuer moult dolent.  
Adont li dist li pappes bel et courtoisement

Comment son frère vult la roïne espouser  
Et com le fist par force en la tour enfermer;  
Mais au matin le fist Flourence délivrer.  
Or juge qui l'a faite par barat destourner.

Lors jura Esmère sus Dieu le droiturier,  
S'il puet son larron frère jamais nul jour baillier,  
Que jà fraternité ne li aura mestier  
Que ne le face ardoir ou tout vif escorchier.

Esmère et sa gent à Romme s'en entrèrent;  
Paremens et courtines tout à terre getèrent.  
Nulz ne vous porroit dire le grant duel qu'il menèrent:  
En mains lieuz, loins et prez, les messages alèrent

Pour quérir la pucelle qui à tort fu traïe.  
Par forés, par desers l'a li glous tant traitie  
Que souz .i. grant rochier vindrent à l'anuitier:  
Là li fist moult de luite le glouton plain d'envie.

Quant Flourence la belle Jhésu-Crist reclamoit,  
Son desloial serourge granz bufés li donnoit ,  
Puis son coutel à pointe sus son pis apointoit ;  
Mais la douce pucelle miex à morir vouloit

Qu'elle fût corrompue de li si faitement.  
Celui, qui l'anemi avoit soupris forment,  
Du manche du coutel la feroit bien sauvent  
Et la poignoit ès cuisses ; mais ne li valu nient.

Quant il fu mienuit desouz le rochier vinrent.  
Onques il n'i dormirent ou mangièrent ne burent ;  
Mais les bestes sauvages par le désert s'esmurent ,  
Et firent moult grant noise qui bien faire le durent.

Miles les oy bien, mès gaires ne les prise ;  
A corrompre Flourence ot si s'entente mise  
Qu'il ne doutoit riens née : de rechief l'a reprise.  
Tant li fist de destresce qu'el fu si fort aqoise

Qu'à paine pooit-ele ne pié ne main sachier.  
Il l'éût corrompue quant Dieu le droiturier  
Fist .i. serpent cresté descendre du rochier ;  
Lors convint au glouton la pucelle laisser.

Quant il vit le serpent la main mist à l'espée.  
Sifflant s'en vint vers lui com beste forsenée,  
Mais il s'en deffendi com personne membrée.  
Quant Flourence perçut d'entre eulz .ij. la mellée

Tout au miex qu'elle pot se leva de la place :  
En la forest se mist ; mès tant y ot grant mace

De ronces et d'espines, que dras, cors et visage  
Li desrompoient si, c'on véoit bien la trace

Du sanc et de la robe que la belle ot vestue;  
Mais il ne li chaloit qu'elle fust devenue,  
Pour tant que s'en alast sanz estre corrompue  
Des mains à son serourge, qui tint l'espée nue.

Tant li aida déable que le serpent tua;  
Puis revint en la place où Flourence laissa;  
Mais quant il ne la vit moult grant duel demena:  
Jhésu-Crist et sa mère trop forment maugréa.

Par despit se vouloit bouter el cors l'espée.  
Quant il ot une pièce de sa robe trouvée  
Pendant à une espine; lors sot bien que passée  
Fu par iluec Flourence, qui s'estoit descirée.

Tant ala qu'il trouva la trace de son sanc:  
Le cors, qu'elle avoit tendre, net et poli et blanc,  
Fu forment desciré en costé et en flanc.  
Miles ataint Flourence près d'un petit estanc.

Où plus avoit sansues et laisardes et dars.  
Singes, serpens et ours et lyons et lyepars,  
Escorpions et tingres, souvent de toutes pars  
I venoient pour boire; moult fu lais li essars.

En trop horrible lieu se fu Flourence mise:  
Miles, li faus traîtres, si l'a par la main prise,  
Puis li dist: « Douce suer, trop vous estes mal mise;  
Mais vous n'eschaperez de moi en nule guise.

« S'arai de vostre cors fait trestout mon plaisir. »  
— « Fauz glous, cedist Flourence, miex voudroie morir. »  
Adont la reprist Miles par merveilleux air ;  
Mais ne plot pas à Dieu qu'il péust avenir.

Le fauz glouz, qui au deable s'estoit trestout donné,  
Li dist : « Fausse mauvaise, vous m'avez enchanté ;  
Mais, se Diex et ses sainz l'avoient tuit juré,  
Si ferai-je de vous tout à ma volenté. »

Lors l'a par les .ij. piez à un arbre liée :  
L'angoisse qu'il li fist ne pot estre contée.  
Ensi destroit la mist qu'il l'eüst vergondée,  
Quant uns ours merveilleuz entra en la contrée.

Lors vers les .ij. parsonnes moult fièrement s'en vint,  
Et lors se leva Miles qui la pucelle tint.  
L'espée trait du fuerre, fièrement se contint ;  
A l'ours se combati si bien comme il convint.

Tant fist que l'ours tua, mais quant il dut morir  
Il cria si forment qu'entour li fist venir  
Une ourse et .ij. oursiaus qui sanz point d'alentir  
Assaillirent le traître ; mais tant fu plain d'air

C'onques ne recula. Les oursiaus le navrèrent ;  
Du sanc et de la char des costez li ostèrent ;  
Mais si se deffendi qu'en la fin s'en alèrent  
Les .ij. ours et la mère, qui les cops redoutèrent ;

Car il n'i ot celui qui ne fust mehanniez.  
Adonques vers Flourence est Miles repairez ;

Mais n'ot soing de déduit, que trop fu travailliez :  
La belle deslia et puis ala sus piez.

Enmi une sentele entra au point du jour.  
Virent .i. hermitage en .i. petit destour  
Où .i. saint preudomme ot longuement fait séjour :  
A l'uis vint, si hurta le cuivert traïtour.

L'ermite leur ouvri l'uis sanz atargier.  
Miles li dist : « Bons hons, avez-vous que mengier ?  
Ij. jours a ne mengâmes moi ne ceste moullier. »  
L'ermite respondi : « Vous aurez sanz dangier.

« De tiex biens comme j'ai. » Lors ataint .i. pain d'orge;  
Mais onques la pucelle n'en pot passer la gorge.  
Le glouton en menga, qui poi prisa saint Gorge;  
Puis a sachié l'espée, qui fu de bonne forge.

L'ermite lia fort, puis a le feu bouté  
Dedenz son hermitage; trestout l'a embrasé.  
Flourence vit le fait, forment l'en a pesé :  
Le faus par .i. des braz la prist outre son gré.

Bien avant le mena en la forest ramue :  
Corrompre le cuida, mais Diex l'a deffendue.  
Quant il vit que ne pot par li estre vaincue,  
Par ses blons cheveux l'a à .i. arbre pendue.

Lors prist le faus larron .i. baston d'englentier :  
Tant en bati Flourence et devant et derrier,  
De touz costez véoit de li le sanc raier.  
Morte l'éust en l'eure quant Diex le droiturier

Fist parmi la forest venir .i. chastelain :  
Sa gent avoit perdue, .i. cor sonnoit à plain.  
Quant le faus larron Mile l'oy, tout pour certain  
Cuida ce fust son frère ; lors ot moult le cuer vain.

A la fuite se mist : forment se desconforte ;  
La royne lessa, qu'estoit demie morte.  
Es vous le chastelain, que Jhésu-Crist aporte  
Parmi une sentele qui estoit toute torte.

La pucelle vit pendre, si s'en vint celle part.  
Moult en ot grant merveille, mais forment li fu tart  
Qu'elle fust despendue. De son cheval liart  
Descendi ; lors Flourence li fist .i. douz regard,

Car ele avoit d'angoisse la parole perdue ;  
Lors l'a li chastelains miex qu'il pot descendue :  
Dessouz l'arbre l'assist ; moult la vit derompue,  
Puis li dist : « Suer, dont estes-vous venue ? »

Elle li dist : « Douz sire, de basse gent sui née,  
Mais nobles genz servioie qui m'ont toute alevée.  
Or m'ont mauvaise gent ci endroit amenée :  
Ne m'en demandez plus, pour la Vierge honnourée,

« Car au cuerai tel duel que bien mourir voudroie. »  
— « Ma suer, dist-il, chiez moi volentiers vous menroie ;  
Jecroi bien que ma femme aroit de vous grant joie. »  
Flourence li dist : « Sire, moult volentiers l'otroie,

« Par ytel convenant que mon cors garderez  
De toutes vilonnies le miex que vous porrez. »

Le chastelain dist : « Suer, jà mar en douterez. »  
Sus la mule la sist qui ot le frain dorés.

Le chastelain Thierry la royne a suie;  
Desiques au chastel ne s'atargèrent mie.  
Là dedenz fu Flourence moult noblement servie,  
Tant que de ses griez maus fu la dame alégie.

Forment la tenoit chièr la france chastelaine :  
Bien voit n'est pas estraitte de lignie vilainne;  
Et Flourence se mist de li servir en paine.  
Nous véons au jour d'ui, c'est bien chose certaine,

Qu'il a plus de service et de bonne duison  
En .i. enfant qui est de bonne nascion  
Qu'en .i. truant : Flourence ot laiens bon renom.  
Le chastelain Thierry, qui moult estoit preudon,

Avoit une fillete de .vij. anz et demi :  
Par grant chierté couchoit Flourence avecques li;  
Mais il avoit laiens .i. glouton anemi  
Qui .i. trop vilain plaît sanz raison li basti.

Le faus fu sénéchal au courtoiz chastelain ;  
Nommez estoit Maquaire : c'est .i. non trop vilain.  
Souvent requist Flourence et au soir et au main  
Que s'amour li donnast, mais il ouvroit en vain,

Car ele se laissast avant vive escorchier.  
I. jour le trouva seule le glouton pautonnier :  
Par force le cuida acoler et baisier,  
Mais Flourence li fist le sanc vermeil raier

A grant ru de la bouche et .ij. denz li brisa.  
Li glous hors de la chambre erraument s'en ala;  
Moult manace Flourence, et dist qu'il bracara  
Tel plait, s'il onques puet, de quoi arse sera.

Sitost con fu couchie, le desloial glouton.  
Dessouz le lit se mist coiement à larron  
Où Flourence gisoit avecques l'enfançon ;  
Mais pas ne se gardoit de telle traison;

Car quant le murdrier vit qu'elle fu endormie;  
A la fille son maistre a la corge trenchie;  
Dedenz la main Flourence, qui fu blanche et polie,  
Mist le coutel trenchant, et dormant l'a laissie.

Maquaires fist matin le chastelain lever.  
Par la chambre Flourence le convenoit passer  
Quant vouloit de la seue ens en la sale entrer :  
Le sanc du lit sa fille vit aval devaler.

Il vit que la gorge ot trenchie et le tuel,  
Et en la main Flourence a véu le coutel.  
Ne pot parler de duel; let li fu, non pas bel.  
Maquaires, qui a fait le dolereus chaudel,

Li dist : « Franc chastelain, c'a fait ceste murtherière!  
Lessiez le duel, et faites ardoir la losengière. »  
Adont leva le cri, et devant et derrière  
La chambre empli de gent qui firent mate chièr.

Flourence s'esveilla : à merveilles li vint  
Des gens qui là estoient et du coutel que tint,



Et quant l'enfant vit mort plus vermeille devint  
Que rose de rosier; lors pasmer la convint.

Moult fu grant la dolour en la chambre menée :  
La chastelaine y vint trestoute eschevelée.  
Errant eüst Flourence à ses mains estranglée  
Quant on li a par force hors de ses mains ostée.

Adont fist l'en Flourence si fort les poins loier  
Qu'aval parmi les ongles convint le sanc raier.  
En une chartre obscure la fist-on estaier;  
A ardoir fu jugie tantost sans atargier.

Mais avant qu'elle fust au jugement menée  
Li vint dire une vois : « Ma suer, pas ne t'esfrée;  
Car tu seras encore à Romme couronnée;  
Mais avant soufferras mainte male journée.

« Aies en Jhésu-Crist très parfaite créance,  
Que saches que de ceulz qui te feront grevance  
Auras en .i. seul jour merveilleuse vengeance.  
On te merra ardoir, mais n'aies jà doutance,

« Car Diex te gardera. Or le sers d'amour fine. »  
Lors vint le bourel querre Flourence la royne;  
Droit au feu le mena, qui estoit fait d'espine.  
Le chastelain, qui ot conscience entérine,

Li dist : « Femme, comment fus-tu si esragie  
Qu'à mort méis ma fille? je te rendi la vie  
Quant pendoies au bois. » Lors Flourence s'escrie :  
« Sire, pour Dieu merci! tel fait ne créez mie,

C'onques fêisse mal à la gentil pucelle ;  
On m'a cest plait basti, ne sai par quel querelle..  
Diex set que j'ai bon droit, à garant l'en apele. »  
Adont le chastelain s'enclina en la sele.

Si com li chastelains sus son arçon pendoit,  
Avis li fu c'un angle de par Dieu li disoit  
Qu'aler lessast Flourence quel part qu'ele voudroit,,  
Et honnour et pourfit bien briément l'en vendroit..

Lors quant fu redreciez il dist à haute voiz:  
A sa gent c'on alast tost querre son harnois,  
En la vile, sur quoi il l'amena du bois :  
« Je ne veul qu'elle perde du sien vaillant .i. pois. »

Il li fist trestout rendre et quite délivrer ;  
Quant Flourence monta, forment prist à plourer,  
Car où aler ne sot. Le sire fist crier  
Que nul ne le suïst, pour les membres couper.

Maquare, pour le cri, point ne s'esléesça ;  
Errant l'éust suïe, mais aler n'i osa ;  
Flourence sur la mule forment se démenta :  
D'un péril est issue, mais en plus grant s'en va,

Aïnssi com vous orrez se me voulez entendre.  
Flourence, qui avoit de pitié le cuer tendre,  
Trouva en son chemin .i. larron c'on vout pendre :  
Adont tourna sa mule celle part sanz atendre.

Au prévost vint tantost, si le mit à raison  
Et li dist : « Gentis sire, pour Dieu requier .i. don :

Car me donnez cel homme, qui sera mon garson. »  
 Le prévost li dist : « Dame, pas ne vous refuson ;

Mais laissez-le-nous pendre : par ma foi, je me dout,  
 Se vous le délivrez, que briément ne vous coust :  
 Bien vous fais à savoir que de mal a fait moult. »  
 Le larron li dist : « Dame, mon cors je vous dois tout

« A vostre plaisir faire, se de ci me getez,  
 Que je vous servirai sanz nule fausetez. »  
 Adont fu le larron à Flourence livre :  
 Miex li vausist qu'il fust penduz et traînez,

Ainssi com vous orrez assez briément retraire.  
 Flourence li dist : « Frère, or penses de bien faire ;  
 Se tu me portes foy tu auras bon salaire. »  
 Le larron li dist : « Dame, quel part voulez-vous traire ? »

Flourence li dist : « Frère, moult volentiers iroie  
 Outre mer au sépulcre, sè passer y povoie. »  
 — « Dame, dist le larron, g'i sai moult bien la voie. »  
 Puis dist entre ses denz : « Demain, ainz que jour voie,

« Vous ferai de la gorge, se je puis, ij. souflois :  
 La mule sera moie et tout l'autre harnois. »  
 Droit à .i. port de mer s'en vindrent à eslois  
 Où le larron avoit .i. hoste trop mauvois ;

Il ot mainte personne en son hostel murdrie.  
 Flourence s'est la nuit en l'ostel herbergie ;  
 Le larron fist à l'oste son marchié c'on l'ocie.  
 L'ostesse, qui l'oy, ne s'i acorda mie,

Et dist : « Jà çaiens n'iert fait si mortel péchiez. »  
 Le larron dist : « Ostesse, pas ne vous courouciez :  
 Nous le dison ainssi, savoir que vous diriez. »  
 Qui en larron se fie, il est bien engigniez.

. . . . .

Quant Flourence la belle fu com nonnain vestue,  
 De bon cuer servi Dieu et la Vierge absolue;  
 La haire jour et nuit avoit à sa char nue.  
 Hui mais orrez comment elle fu connéue.

Diex li donna tel grâce qu'il n'ot en la contrée  
 Personne tant malade, s'en dévoute pensée  
 Venist à li parler, ne fust reconfortée;  
 En plusieurs lieus aloit de li la renommée.

Bien aparut forment que à Dieu fu amie,  
 Car de ses anemis fu en .i. jour vengie,  
 Et si ot puis de Romme toute la seignourie,  
 Dont son serourge l'ot à grant tort départie.

Esmère, son seignour, souvent pour li plouroit;  
 Messes du Saint-Esprit pour li chanter faisoit,  
 Que Diex la li rendist; par desconfort juroit  
 Que jamais n'auroit femme s'elle ne revenoit.

Ne remest en l'empire ne cité ne chastel  
 Où ne la féist querre, et tant que d'un quarrel

• Il y a ici, dans le Ms. 198 N.-D., une lacune considérable, par suite de la destruction du feuillet 223.

Fu navré l'emperère en .i. estour mortel  
El front moult malement; n'ot mire qui fust tel

Qui l'en pust garir; en doute de mort fu,  
Tant qu'il oy nouveles, si com plot à Jhésu,  
Que pour une nonnain faisoit mainte vertu  
Le Père de lassus. Lors est le roy méu

Pour venir à la dame qui moult estoit s'amie;  
Tout droit en Biau Repaire, où ot bonne abaïe,  
Esmère chevauchoit à petite maisnie.  
Hui mais est bien raison que de Mile vous die,

Qui ot fait à Flourence souffrir tant d'enconbrier.  
Il ala demourer avec .i. chevalier  
Qui le tint en soudées, mais Diex le droiturier,  
Qui du bien et du mal rent à chascun loier,

Fist le faus desloial si mesel devenir  
C'on n'osoit entour lui ne aler ne venir;  
Gros fu comme .i. tounel, ne se pot soustenir;  
I. jour fist à son mestre prier et requérir

Qu'il le feïst mener tout droit à Biau Repaire,  
Où Diex pour la nonnain vout tant de vertuz faire.  
Le sire l'otroia. Jà orrez de Maquaire  
Qui mist à mort l'enfant pour Flourence deffaïre :

Si mal fu atourné que de pié ne de main  
Ne se pooit aidier; mais le franc chastelain  
Le mena pour garir à la france nonnain.  
Moult amoit le traître; ne sot pas le certain,

Comment avoit murdrîe sa fille en traïson:  
Errant l'eüst fait pendre plus haut que .i. larron.  
Oez com fu servis Archembaut le glouton,  
Et son desloial hoste, qui n'estoit pas preudon.

Du feu d'enfer estoient par le cors alumez :  
Cadot li mariniers estoit si atournez  
C'à potences aloit, les piez ot touz enflez :  
Touz .v. à Biau Repaire sont .i. jour arivez.

Douce gent, ès croniques de Romme sont trouvées  
Les paroles qui sont ci de par moi contées ;  
Mais .i. rommans en est où en a ajoustées  
Granz bourdes qui n'i doivent pas estre recordées.

Les glous qui à Flourence orent tant fait dolour  
Vindrent où ele estoit trestouz à .i. seul jour ;  
Aussi fist l'emperère qui estoit son seignour.  
La dame s'estoit jà couchie en son dortour.

Quant l'abéesse sot que pour les granz vertuz  
Estoit li emperères de Romme là venuz,  
Au lit Flourence vint et li rendi salus ;  
Les nouveles li dist, la dame sailli sus.

Onques puis ne dormist, en oroïsons se mist ;  
Doucement reclama le très douz Jhésu-Crist,  
Que bon conseil li doint ; une voiz li tramist  
Le Père de lassus, moult doucement li dist :

« Flourence, belle suer, ta penance est fenie.  
Vij. anz a que venis en yceste abbaïe :

Diex veult que tu t'en voises à Romme la garnie  
Avecques ton seignour. De vous istra lignie

« Dont Jhésu-Crist veult estre honnoure et servis;  
Esmerez est malades, mès demain iert garis.  
En ceste ville sont trestouz tes anemis :  
Diex ne veult consentir que plus demeurent vis.

« Il ont éu espasse moult grant d'eulz amender.  
Demain vendront à toi pour santé recouvrer ;  
Il ne te connoistront : haut leur feras conter  
Les paines qu'il t'ont faites souffrir et endurer. »

Flourence dist : « Vrai Dieu, je ne vousisse mie  
Qu'il morussent pour moi ne souffrissent hachie.  
De bon cuer leur pardoins toute la félonnie  
Qu'il m'ont fait. » La voiz dist : « Tu ne fais pas folie. »

La dame bien matin lendemain se leva :  
Les traîtres connut ; mès point ne l'avisa  
Esmère son seigneur, mès bel la salua :  
Elle le connut bien, mais il pas ne cuida

Que ce fust la royne que Miles ot emblée,  
Que de quevrechiez fu bien et bel atournée.  
Adonques s'est Flourence hautement escriée  
Que touz ceulz qui voudroient garir celle journée

Faut que touz leur péchiez dient oiant la gent.  
A son serourge Mile a di premièrement :  
« Vouz qui en la brouete gisiez enflez forment,  
Commencez tout premier. » Le glout dist bassement :

« Dame, plus volentiers en secré le diroie. »  
Flourence dist : « Amis, il faut que chascun l'oie. »  
— « Par foi! dist le traître, pourquoi le celeroie?  
Je ne fis onques bien en chemin ni en voie.

« Combien que mesiaus soie, de certain je sui frère  
A Esmère, qui est des Rommains emperère;  
Sa femme li emblai, et li fis tant de hère  
C'onques tant n'en souffri, je crois, fille de mère;

« Mais onques ne poi faire que fusse bien de li;  
Au derrain par les tresches en .i. bois la pendi. »  
Quant son frère l'oy, à poi du sens issi;  
Adonques se leva le chastelain Thierry,

Et dist à haute voiz : « Par la Vierge absolue,  
Je trouvai une dame à .i. arbre pendue :  
De mort la garanti; trop estoit derömpue;  
Mais la bonté m'en fu trop malement rendue.

« A grant honnour l'avoie tenue en mon hostel,  
Mais à .i. main trouvai en sa main .i. coutel,  
Dont elle ocist ma fille; mais onques ne fu tel  
Que la féisse ardoir, tant avoit le cors bel.

« Par foi! je ne vi onques plus belle créature.  
Sa mule li rendi et toute sa vesture  
Qu'avoit quant le trouva. Diex et la Vierge pure,  
Se elle est vive, la veille deffendre de laidure! »

— « Chastelain, dist Flourence, autrement a esté. »  
Au sénéchal fist dire si com il ot ouvré;



Maquaire, qui cuidoit moult bien avoir santé,  
Cria : « Je ne fis onques ne bien ne loiauté. »

Puis dist : « Franc chastelain, pour Dieu mercedemant :  
Voir, j'ocis vostre fille d'un grant coutel trenchant ;  
En la main à la dame le mis en son dormant.  
Ardoir la cuidai faire, mais Diex li fu garânt,

« Pour ce que s'amistié ne me vouloit donner. »  
— « Glout, dist le chastelain, Diex te puist mal donner !  
Jamais ne mengerai si t'arai fait finer. »  
Le larron qui estoit espris du feu d'enfer

Se dreça sus ses piez et parla à haut ton,  
Et dist : « Je ne fis onques aussi jour se mal non ;  
Mais sachiez cele dame dont il font mencion  
Me fist moult grant bonté : s'en ot mal guerredon ;

« Car on me vouloit pendre quant par sa grant franchise  
Mequist au prevost et m'osta de justice :  
Moi et mon oste aussi l'éussons à mort mise  
Se ne fust nostre ostesse ; mais puis, par convoitise,

« L'alasmes sus la mer vendre tous .ij. as mariniers.  
Bien avoir en cuidasmes .i. plain sac de deniers,  
Mais en chetis meriaus fu nostre argent changiez. »  
Lors parla le marchant qui ot enflez les piez,

Et dist : « Je l'achetai et changeai vostre argent ;  
Mais, quant je li cuidai tout faire mon talent,  
1. orage leva par la mer et tel vent  
Que trestout mon avoir y perdi et ma gent.

« Fendre convint la nef et en pièces froer.  
A chevauchons me mis pour ma vie sauver  
Sus .i. fust; moult de paines me falut endurer.  
Sus .i. sac de ferine vi la dame floter;

« Pas n'eschapa, je croi, dont ce fu grant damage. »  
— « Si fist, dist l'abéesse; là jus en ce rivage,  
La nous envioia Diex. » Flourence, qui fu sage,  
Ne se vout plus celer; tout bas en son langage

Lors dist à l'abéesse : « Souffrez-vous un petit. »  
Puis vint à son ami, qui ot si grant despit  
Que parler ne povoit : sa main sus son chief mist;  
Jhésu-Crist pour Flourence beles vertus y fist,

Car la pointe du fer du dolereuz quarrel  
Que l'emperère ot fichie près du cervel  
Sailli hors sanz main metre. Le miracle fu bel;  
Flourence fu moult lié. Lors jeta jus ynel

Le cuevrechief de quoi elle estoit atournée;  
L'emperère le vit, errant l'a avisée :  
Entre ses bras la prist, estroit l'a acolée,  
Puis dist à haute voiz : « J'ai Flourence trouvée

« Pour qui j'ai tant souffert de dolour nuit et jour :  
Mon frère le m'embla, le murdrier traïtour;  
Mais je me vengerai, par Dieu le créatour!  
Devant touz le ferai morir à deshonnour :

« Miex a déservi mort que nul autre murdrier. »  
Flourence li requist, pour Dieu le droiturier,

Que il li pardonnast, qu'assez ot d'encombrier;  
Mais onques l'emperère ne le voutl otroier,

Ainz fist .i. grant feu faire en une prairie:  
Son frère et les .iiij. autres furent ars à hachie.  
Le chastelain Thierry retint de sa partie,  
Et puis donna biau don à ceulz del'abaie.

Puis n'orent povreté à nul temps les nonnains;  
L'emperère de Romme et le franc chastelains  
Enmenèrent Flourence. Estre povez certains  
Quepour s'amour menèrent grantjoie les Rommains.

La feste c'on li fist dire ne porroit hon;  
Puis ot .ij. enfans marles en petit de saison.  
Flourence souffri moult de paine sanz raison,  
Mais ceulz qui mal li firent en orrent guerredon.

Jusqu'à la fin mena Flourence sainte vie.  
Moult de bonnes genz sueffrent à grant tort vilonnie,  
Mais Diex les venge puis, combien que il destrie.  
Prions Dieu qu'il nous veille touz traire à sa partie.

*Explicit de Florence de Romme.*

CY APREZ S'ENSUIT

## Le Dit du Chevalier et de l'Escuier.

Ms. 198 N.-D.

---

Moult est bone acointance d'estoire, bone gent<sup>1</sup> ;  
Bien m'en puis percevoir et en maint lieu souvent  
Que quant je dis .i. dit à tous généraument,  
Car il nous convient vivre des bons premièrement.

Jadis .i. chevalier fu moult nobles et biaux ;  
Riches hons fu de villes et de nobles chastiaus,  
Et ot en sa jonece assez de cens aniaus ;  
Il ne li eschapoit ne tournois ne cembiaus.

Quant il n'ot que despendre on n'avoit de li cure,  
On le tenoit por vil, con garçon qui escure.  
En folement despendre avoit mise sa cure :  
Sa joie li torna à grant dolor obscure.

Du leu l'estuet partir, qu'il n'i pot plus remaindre ;  
Sa char li commença à pâlir et à taindre.  
Lors se prist en son cuer durement à complaindre ;  
N'ot vile ne maison où il péüst remaindre :

<sup>1</sup> C'est-à-dire de raconter des histoires à des auditeurs généreux.

« Hélas! dolans, dist-il, com dure destinée  
Quant m'en convient fouir en estrange contrée!  
Et si ne metrai hors ne lance ne espée:  
Vous me vieilliez aidier, sainte Virge honorée! »

Toute jor chevaucha; bien li dat ennuer.  
Dedens .i. bois entra grant et lonc et plenier;  
El mileu de ce bois r'ataint .i. escuier  
Triste et dolant de cuer, n'i ot que corroucier.

Le chevalier l'apelle, et si l'araisonna :  
« Amis, celi te gart qui le monde forma! »  
Respond li escuiers : « Il ne m'aidera jà;  
Bien me sui percéu que onques ne m'ama.

« J'ai le mien despendu et gasté par folie;  
Si ne m'en est remez vaillant une aillie.  
Or m'en convient fouir tous seulz sans compaignie,  
Et si ne sai mestier dont me chevisse mie.

« Larron et murtrier me convient devenir :  
Je ne me puis mie de fain lessier morir.  
Bien sai que par ce tour me convendra venir :  
Se je truis compaignon, bien me cuide chevir. »

Respont le chevalier : « Compains avez trouvé.  
Aussi ai-je le mien despendu et gasté;  
Or m'en convient fouir tous seulz par povreté :  
Nous serons compaignons quant je t'ai retrouvé. »

— « Sire, dist l'escuier, vous soiez bien venus!  
Vos compains voudrai estre, vos amis et vos drus. »

Toute jor chevauchièrent tant que jor ert faillus :  
Sous .i. arbre herbergent, ne chevauchièrent plus.

Ne li uns ne li autres cele nuit ne menja.  
Prez sont de despérer ; chascuns se dementa.  
L'ennemi les escoute, qui prendre les voudra ;  
S'il les puet acrochier, moult joians en sera.

Devant eulz s'apparus, si les a à raison mis :  
« Seignor, comment vous est ? ce dit li ennemis.  
Vous avez tout perdu, et avoir et amis,  
Mendier vous convient. . . . .

« C'est grant meschief à faire quant apri ne l'avez.  
Se vous me volez croire, je vous donrai assez,  
Que vous prendrez avoir partout où vous voudrez  
Ne jamais en prison retenus ne serez :

« De tous les leus du monde je vous déliverrai. »  
Si dit le chevalier : « Et je vous servirai,  
Et de cuer et de corps homage vous ferai. »  
Et l'ennemi respont : « Et assez te donrai ;

« Mais que Dieu et sa mère te convient renoier ;  
Tous sains et toutes saintes, il ne t'aront mestier. »  
— « Sire, dit l'escuier, de gré et volentiers  
Je les renoierai tous, qu'il ne m'ont mestier. »

Moult fu fol l'escuier et de mauvais corage ;  
Quar l'ennemi a pris, ce fu par son outrage.  
Au chevalier a dit : « Vien, si me fais homage  
Et je te rendrai tout tantost ton héritage. »

Respond le chevalier : « Volentiers liement. »

— « Renoie Dieu, fait-il, trestout premièrement,  
Tous sains et toutes saintes tost et isnelement ;  
Fais-le, se tu m'en crois, et tantost erramment,  
Et je te renderai trestout ton tenement <sup>1</sup>. »

— « Je les renoie tous, je sui de ta mesnie. »

Respond li ennemis : « Tu ne fais pas folie ;  
Je te donrai honour et grande seignorie  
Se tu as renoié aussi sainte Marie. »

Respond le chevalier : « Ce ne ferai-je jà,  
Que je renoie cele qui le cors Dieu porta,  
Qui la perte du monde par son corps restora  
Et la pais et l'amour de son Fil nous donna.

« Il te doit bien souffire quant j'ai Dieu renoié,  
Tous sains et toutes saintes; je sui jà en péchié,  
Et de cuer et de bouche je le t'ai otroié:  
Lesse ester Nostre-Dame; trop m'auras engingnié. »

Respond li ennemis : « Tu seras mendians ;  
Se tu ne la renoies, seras povres truhans :  
Et s'as Dieu renoié qui te sera grevans. »

— « Sire, dit l'escuier, faites-li ses convans. »

Respond le chevalier : « Par ma foy ! non ferai ;  
Jà jor de ma vie ne le renierai ;  
La Royne des ciex, jà tant ne mefferai.  
Se j'ai Dieu renoié, à cele me tenrai :

<sup>1</sup> Cette strophe a cinq vers au Ms. comme ici.

C'est cele qui puet tous à son Fil r'acorder. »  
 Li ennemis voit bien qu'il ne le puet mener  
 A ce qu'il la renoie; ne le puet engignier.  
 De mal talent s'en torne, si le lessa ester.

Dolant fu l'ennemi quant ainsi le perdi :  
 Si emmena celui qui à li se rendi.  
 Le chevalier demeure, qui cuer ot esbahi;  
 Tout droit à l'adjoiner, hors du bois s'en issy.

Quant il fu hors du bois devant lui esgarda  
 Et vit .i. biau chastel : une chapelle y a.  
 Au plus tost que il pot cele part s'en torna;  
 Por saluer la Virge ileques s'arresta.

Quant il y fu venu, si issi de la celle,  
 Son palefroy atache au rai d'une saucele,  
 Tost et isnelement entra en la chapelle,  
 Et a véu l'ymage de la Virge pucele.

Devant li s'agenoille, et merci li cria,  
 Et de cuer et de bouche forment le reclama.  
 Li sires du chastel par matin se leva,  
 Et lui et sa mesniée en la chapelle entra.

Quant il vit le cheval si se va merveillant;  
 Le chevalier entent mult tendrement plorant.

.....  
 I. po se trest arrières por véoir son samblant.

Le chevalier esgarde qui requeroit merci.  
 « Douce Dame, fait-il, aiez merci de mi !



J'ai vo Fil renoié, l'ennemi m'a traï;  
Tous sains et toutes saintes ay renoié aussi :

« Ne sai où retourner se je n'ai vostre aieüë ;  
Que j'ai Dieu renoié, si ai m'âme perdue. »  
A yceste parole a sa corpe batue;  
L'yaue du cuer li est parmi les yex courue.

L'ymage de son lieu maintenant dévala ,  
Et de son cuevrechief le vis lui essuia ;  
Maintes lermes reçut qui du chief li coula.  
Le sire du chastel le vit et esgarda.

Il a véu l'ymage devant lui en présant  
Qui le reconforta bel et cortoisement :  
« Amis, dist Nostre-Dame, ne t'esmaie noient ;  
Je te r'acorderai à mon Fil vraiment,

Et si auras par tans honour et richeté. »  
Puis remonte en son leu quant l'ot reconforté.  
Li sires du chastel a tout ce regardé :  
Bien pense que en li a aucune bonté.

Un po se trest arrière, et tousi et parla :  
Le chevalier l'entent, sus ses piez se leva :  
Li sires l'araisonne et si l'en apela,  
Et cil li respont bel, qui très bien apris l'a.

Li sires l'en apelle, si l'a mis à raison :  
« Amis, dont estes-vous ? N'i faites restoisson. »  
Et cil li respondi belement à bas son :  
« Sire, .i. chevalier sui de moult povre renon ;

« Je sui .i. chevalier du tout deshéritez. »

— « Amis, ce dit li sires, gardez ne me celez.  
Féustes-vous onques à fame mariez ? »

— « Nennil, sire, dist-il ; onques n'i fu donez. »

— « Et si ayez dès jà vostre terre perdue ?  
Est passée l'anée que elle fu perdue ? »

— « Nennil, sire, dist-il ; bien seroit secorue  
Se j'éusse deniers dont féust secorue. »

— « Amis, ce dist li sires, je vous en bailleré,  
Et avoir et deniers à plenté vous donrai ;  
S'ay une belle fille qu'à fame vous donrai,  
Et de toute ma terre chevetain vous ferai. »

— « Sire, pour Dieu merci, fait-il, ne me moquiez :  
Je sui tristes de cuer, dolans et courrouciez. »

— « Amis, ce dit li sires, or ne vous esmaiez :  
Vous estes, se Dieu plest, à bon port arrivez.

« Soiez certains et fis envis vous moqueroie.  
Laissiez ester le duel, et si demenez joie  
En l'onnor Nostre-Dame, qui si bien vous avoie,  
Et de cuer et de bouche le don vous en otroie. »

Cil si l'en mercie, qui la raison agréée :  
A iceste parole a sa fille mandée ;  
Si li donna à fame et il l'a espousée,  
Et l'onnor de sa terre li a toute donnée ;

Et avoiers et deniers à plenté li bailla ;  
Dont sa terre reçut et si le rachata,

Et fu hoir de sa terre. Li sires trespassa :  
La Roïne des ciex ces biens li pourchaça.

Pour ce qu'il la servi ot-il bon guerredon ;  
Cil qui la renoia fist trop grant mesproïson,  
Com vous orrez conter à petit d'achoisson,  
Comment li ennemis li fist la traïson.

Long temps ala par terre, des maulz ot-il assez,  
Et tant que il fu pris à .i. fait atrapez,  
Et fu estroit liez, et fu emprisonnez.  
Et fu jugiez à pendre, que il fu pris prouvez.

Quant il fu en prison durement se doubta  
Que il ne fust pendus, l'ennemi appella,  
Et le mauvais y vint tantost qu'il le hucha :  
« Maïstres, car aidiez-moi ou l'en me pendra jà. »

Respont li ennemis : « Je te déliverrai.  
Vez cy le hanap d'or que je te bailleraï,  
Et .iiij. besans d'or aveques te donrai.  
Tien, met tout en ton sain, fai ce que te dirai.

« Quant le bailli t'aura devant li en présent  
Et il te voudra prendre por faire jugement,  
Donne-li cest avoir pour ton délivrement;  
Et il est convoiteus et d'or fin et d'argent,

« Il te déliverra, saches par vérité. »  
Cil a pris le hanap, en son sain l'a bouté,  
Et les .iiij. fermaus forment l'ont agréé.  
A iceste parole l'a li baillis mandé.

« Amis, dist li baillis, il te convient morir ;  
Il n'est hons, fors que Diex, qui t'en puist garantir :  
Dis-moi tost tes meffais, tu les dois bien géhir. »  
Au borriau le bailla qui le doit mainburnir.

« Sire, dist l'escuier, ains m'en lairez aler ;  
I. jouel ay moult riche que je vous veil donner :  
Il vault .lx. livres, ne vous estuet doubter.  
Je le vous bailleraï, faites-moi délivrer. »

— « Or tost, dist le baillis, fait errant, monstre ça. »  
Cil mist main à son sain et trouver le cuida,  
Et il trueve .i. chevestre ; de son sain le sacha ;  
Quant li baillis le voit il s'en rit et gaba.

« Hélas ! dist l'escuier, l'ennemi m'a trahi. »  
— « Par foy ! dist li baillis, et tu m'as bien servis ! »  
En son col le laça, au bourriau le tendi  
Qui le mena aus forches et puis si le pendi.

L'ennemi se tint prez, ne le vault esloignier ;  
Quant l'âme issi du corps, il ne la volt lessier :  
Il la porte en enfer là-dedens herbergier.  
Ainsinquesouldroit-il tout le monde esloignier.

Or fu de son service à duel et à doulour.  
Ainsi est-il servis qui sert mauvais seignor ;  
Mais qui sert Nostre-Dame, cele dame d'onour,  
Il ne puet en ce siècle certes servir meillour.

JEHAN DE SAINT-QUENTIN dit qu'elle en doit servir ;  
On puet de son service à grant honor venir :

C'est le trésor de grâce por tous ceulz garantir  
Qui la veille de cuer et amer et chiérir.

Or prions doucement à la Virge Marie,  
Par qui le monde fu et mis de mort à vie,  
De l'enging l'ennemi, qui le monde tarie,  
Nous gart, et nous otroit la perdurable vie.

*Amen.*

*Explicit du Chevalier et de l'Escuier.*

CI COMMENCE

## **Le Dit de Merlin Mellot.**

Ms. 198 N.-D.



Pour ceulz qui se desroient trop outrageusement  
Quant li Sires des ciex, qui ne faut ne ne ment,  
Des avoirs terriens leur preste largement,  
Vous dirai un exemple à tous généraument.

Mais il sont moult ceulz qui n'i veulent entendre,  
Ains veulent en cest siècle si grant orgueil emprendre  
Que par leur avoir veulent tous leurs amis souprendre  
Et ne leur samble pas jamais puissent descendre,

Jusqu'à tant que Fortune de sa roe l'abat,  
Ou Diex par maladie de sa verge le bat.  
Lors vaut pou son déduit, son avoir, son barat;  
Ainz est triste et dolent, humilieus et mat.

Fortune tu es ruste : maint orgueilleus asommes;  
Se nous sommes hui sain, demain pas neles sommes.  
De cest proverbe-ci descendrai sur .ij. hommes  
Qui aloient au bois bûche quérir leur sommes.

Ces hommes que je di estoient artiier,  
Et s'estoient voisin au temps çà en arrier.

Chascun avoit .i. asne qui leur out grant mestier :  
Leur somme ne poyoient vendre que .vj. denier.

Li uns de ces âniers femme et enfans avoit ,  
Par quoi plus grant despens faire li convenoit.  
Il se levoit matin et moult tart se couchoit ;  
Du soir pour le matin riens ne li demouroit.

Cil qui n'ot nulz enfanz si forment se hasta  
Qu'il ot avant sa somme, dont son asne chargea.  
Tost et isnelement à la ville s'en va ;  
L'autre remest el bois, qui fort se dementa.

L'autre remaint el bois, triste, pensis et mas ;  
Moult souvent se complaint et claime vilain las ;  
« Diex ! que porrai-je faire, sire saint Nicholas ?  
Ma femme et mes enfans auront povre soulas.

« Je méisme et ma beste si morrons hui de fain,  
Et si ne puis tenir ma sarpe de ma main.  
Laz ! et si n'ai denier de quoi nous aions pain !  
Certes, c'est grant douleur au jour que naist vilain !

« Certes, vilain sui-je gatéis comme un ours.  
De touz les temps du monde sui-je nez en décours :  
Ma femme et mes enfans aront povre secours ;  
Quant m'en yraisanz bûche duel auront et courous. »

Ainsi con li vilains par lui se démentoit,  
Une voiz l'apella qui pitié en avoit,  
Et li a demandé pourquoi se complaignoit ;  
Le vilain li raconte son estat orendroit.

La voiz li respondi, qui en ot grant pité:

« Se je t'avoie jà de povreté geté,  
Serviroies-tu de cuer la sainte Trinité  
Et ameras les povres en fine charité? »

— « Oïl, dist le vilain, sachiez certainement. »

— « Or va à ton hostel tost et apertement :  
Au bout de ton courtil souz .i. séu vraiment  
Trouveras grant trésor; voirs est, pas ne te ment. »

Quant l'entent le vilain, si li a fait enclin :

« Sire, quel non avez? » — « On m'apelle Merlin. »

— « A! mon seigneur Merlin, je me met au chemin:  
Je vous commant à Dieu, qui de l'yaust fist vin. »

— « Va-t'en; or y parra comment te maintendras

Et comment Jhésu-Crist à servir entendras.

D'ui cest jour en .i. an yci à moi venras;

De toi, de ton estat le conte me rendras. »

— « Monseignour, granz mercis! Je vendrai volontiers. »

Lors s'en parti du bois sanz bûche li âniers.

Quant sa femme le voit, contre li va luitiers;

Le vilain li a ris, qui n'en fu pas rentiers.

Quant elle le vit rire, à poi que n'est dervée;

Elle li dist: « Vilain, as-tu bourse trouvée?

Que mengerons-nous hui tout en ceste journée?

Quant tu t'en viens sanz bûche, ci a fort destinée. »

— « Ma suer, vous me blasmez; ne faites pas savoir:

Par temps arons richesce, se Dieu plaist, et avoir;



Les sommes à porter porront bien remanoir. »

— « Et où sera ce pris ? di-le, je veul savoir. »

— « Au bout de cest courtil, droit dessouz .i. séur;

C'est .i. arbre qui est en septembre méur. »

— « Devant que le verrai ne serai asséur. »

Lors pristrent pic et houe pour quérir leur éur.

Tant fouirent en terre que le trésor trouvèrent.

Quant il orent trouvé, grant joie demenèrent :

Cel an tout coiemment belement s'eslevèrent ;

Mais onques pour ce Dieu ne povre plus n'amèrent.

L'ânier, par couverture, le mois au bois ala.

Une foiz quant fu riche chascun forment l'ama ;

Tel ne li apartint qui cousin le clama.

Au chief de l'an après à la vois retourna.

Ainsi est-il du monde à la journée d'ui ;

Car le povre homs n'est connéu de nului,

Mais quant il devient riche, maint s'en viennent à lui

Que li dient : « Cousin, de vo lignage sui. »

Li âniers va au bois, souz le buisson se boute ;

S il oïst la vois moult oreille et escoute :

— « Ha ! monseigneur Merlin, où m'espérance est toute,

Venez parler à moi ; moult vous aime et redoute. »

— « Vez meci, biax amis. Que veulz-tu ? comment t'est ? »

— « Bien, monseigneur Merlin : moult m'avez biau conquest

Donné, dont ma maisnie moult bien nourri et vest ;

Mon avoir, ma richesce, trestouz les jourz me crest. »

— « Ce veul-je, biaux amis. Que veus-tu ? di-le tost. »

— « A ! monseigneur Merlin, que je fusse prévost  
De la ville où demeure. » — « Tu le seras tantost,  
Dedenz .xl. jourz. Soiez douz et dévost. »

— « Monseigneur, grant mercis ! ci a noble secours. »  
Le vilain à la vile s'en est venuz le cours :  
Eslut fu à prévost dedenz .xl. jours,  
Mais envers povre gent fu despitez et lours.

Les riches honnoura, si estoit son cousin.  
Le povre ânier foula, qui estoit son cousin ;  
Par despit l'apella souvent vilain mastin,  
Que jamais ne cuidast qu'il venist à déclin.

A la seconde année se remist au chemin ;  
Et quant il vint au bois, si dist : « Sire Merlin,  
Venez parler à moi ; je vous aim de cuer fin.  
Où estes-vous alez, je vous pri de cuer fin ? »

— « Vez me ci ; que veulz-tu ? » — « Je vous veul déplier  
Que mon filz, qui est clerc, que j'aim moult et tieng chier,  
De Blanqueberque évesque fust ; je le te requier,  
Que l'évesque en fu mis en terre devant ier ;

« Si m'aras à touz jourz délivré de grant paine. »  
— « Va-t'en ; il le sera dedenz la quarantaine. »  
Le vilain s'en retorne qui grant joie demaine ;  
Mais il ne pot laisser sa coustume vilainne,

Qu'il ne fust vers les povres enfrun, rudes et lours :  
Son filz si fu évesques dedens .xl. jours.

Lors sembla au vilain , quant il ot tel secours,  
Que jamais n'aueroit ne paine ne doulours.

. . . . .<sup>1</sup>

La voiz vint au vilain briément sanz demourée,  
Et li a dit : « Preudons, que te plaist et agréé ? »  
— « Je vous pri que ma fille puist estre mariée  
Au filz du grant prévost que l'en dit d'Aquilée,

« Qu'elle est belle et plaisant et gracieuse et sage,  
Courtoise à toute gent, en li n'a point d'outrage. »  
— « Dedenz .xl. jours iert fait ce mariage,  
Dist la voiz au vilain ; sert Dieu de bon courage. »

Tout ainssi li avint comme la vois li dist :  
Dedenz .xl. jours à femme la requist.  
Volentiers li donna, point ne li contredist ;  
En celui mariage grant lignage conquist.

Ce quant le vilain vit que il fu si montez ,  
Onques n'en rendi Dieu ne grâce ne bontez ;  
Ainçoiz dist à sa femme : « Or sui-ge surmontez ,  
Car mon filz est évesque, sus touz sui honorez. »

Le vilain meschéant fel fu et plain de rage ;  
Si a dit à sa femme : « Plus n'irai au boscage  
Pour parler à la vois : j'ai assez héritage,  
Si sui riche d'amis, d'avoir et de lignage. »

<sup>1</sup> Je crois qu'il manque ici une strophe : c'est celle dans laquelle le vilain appelait son protecteur *Merlin* tout court.

134      LE DIT DE MERLIN MELLOTT.

— « Si ferez, dist sa femme; vous en yrez au bois  
Quant l'an sera passé pour parler à la voiz.  
Bel et courtoisement à li congié penrois,  
Et li dites moult bien à li plus ne venrois. »

Le vilain, qui nul bien ne nule honour ne sot,  
Quant l'an si fu passez, au plus tost que il pot  
Monte sur .i. cheval, .ij. serjanz o li ot :  
Au bois s'en est venuz, si apella Mellot.

Par grant outrecuidance Mellot l'a appellé;  
La voiz saut sur .i. arbre, si à lui a parlé.  
Le vilain li a dist : « Pourquoi es haut monté? »  
— « Pour ce que ton cheval m'eüst tost defoulé. »

Le vilain li a dit par sa male aventure,  
Com cil qui estoit plains de mauvaïse nature :  
« Mellot, je pren congié; je n'ai plus de toi cure,  
Car je sui riches homs d'avoir à desmesure. »

La voiz li respondi : « Vilain fus, vilain soies.  
Il ne t'anuiot pas quant tu au bois venoies,  
Ton asne devant toi, et tes sommes vendoies  
Chascune .vj. deniers, plus avoir n'en pooies.

« A la première année venis moi faire enclin;  
Doucement m'apellaz : *Ha ! mon seignour Merlin*;  
Mais la seconde année fu ton cuer si mastin  
Que tu me déis *sire* por moi metre à déclin.

« Ton fel cuer orgueilleus plus celer ne se pot :  
Puis m'apellas *Merlin*, or m'apelles *Mellot*.

Je te di de certain, briément à .i. seul mot,  
C'onques en toi bonté ne courtoisie n'ot.

« Or samble que tu soies roy d'une royauté.  
Vers Dieu et vers les povres as fait desloiauté;  
Tu as esté vilain plain de grant cruauté :  
Briément te ferai povre. Ce sera loiauté. »

Le vilain s'en retourne, à qui il n'en chalut;  
De ce que la voiz dist, certes riens il ne crut;  
Mais sa fille et son filz en poi de temps morut;  
De la mortalité durement se dolut.

Onques son grant orgueil pour cela n'oublia,  
Car en sa grant richesce durement se fia.  
Son seignour terrien .i. autre guerroia :  
Son meuble y despendi, dont moult li anuia.

Quant sa guerre ot finée, si li failli deniers;  
Ses celiers trouva vuis et trestous ses greniers.  
Lors si fu endité que son prevost Reniers  
Si en avoit assez, mès n'estoit pas maniers.

De faire courtoisie à nului ne bonté.  
Le sire respondi : « Du mien est haut monté.  
Il n'a pas de mes rentes s'anée à moi conté;  
Mais je l'aurai tantost s'il me plaist desmonté. »

Le sire le manda ; m. livres li requist.  
Le vilain respondi voiant touz , et li dist  
Qu'il n'avoit nus deniers, que ailleurs en quérist.  
Le sire fu dolant quant il le contredist ;

Car il li toli tout, muebles et héritages.  
 Quant ce voit le vilain à poi que il n'esrage ;  
 Car il li toli tout , et rentes et mainnages :  
 Lors se plaint tout à droit de son vilain damage :

« Hélaç , dit le vilain, j'ai perdu mon avoir !  
 Et mes enfanz aussi, dont fusse en grant pooir.  
 N'ai pas créu la voiz , si n'ai pas fait savoir :  
 Je m'en puis orendroit trop tart apercevoir.

« Je voudroie morir quant de moi me souvient :  
 Car l'un meschief sus l'autre soudainement me vient.  
 Pour faire mon labour .i. asne me convient :  
 Maudite soit la vie qui sus terre me tient ! »

Le vilain meschéant fist tant qu'il ot deniers  
 Dont .i. asne acheta ; s'ala au bois arriers,  
 Car tel avoit esté son usage premiers ;  
 En celle povreté se morut li âniers.

Je puis bien tele gent au chien comparagier :  
 Quant le chien a charoigne plus qu'il n'en puet mengier  
 I. autre ne lairoit par-devant li rungier,  
 Ainz l'abaie et rechine com déust esragier.

En cest exemple-ci doit bien chascun entendre  
 Ceuz qui grant orgueil veulent en cest monde entreprendre ;  
 Car Diex les fait tantost du haut au baz descendre :  
 Qui bien sages seroit, il devroit à entendre.

Et por ce se doit-on mener si sagement ,  
 Quant Diex des biens nous donne assez et largement,

**LE DIT DE MERLIN MELLOTT. 137**

**Que nous ouvrons au monde et vers Dieu sagement:  
Jhésu-Crist ait nos âmes au jor du jugement !**

*Explicit Merlin Mellot.*

## Le Dit du Povre Chevalier.

Ms. 198 N.-D.

---

Tous ceulz qui volentiers oient de Dieu parler,  
Et de sa douce Mère, qui tant a le cuer ber,  
A ceulz qui le reclaimment fet paier loier Dieu,  
Qui ne se puéent plaindre au départir du lieu;

Por ce que Nostre-Dame scet paier largement,  
Virge, metez-m'en tête à monstrier plainement  
Les miracles qu'il fait à tous communément  
Qui la veulent servir de cuer parfaitement.

Un chevalier fu jà qui ot grant héritage:  
Tout l'avoit despendu, gasté et mis en gage;  
En folement despendre mestoit tout son usage;  
Mais sa fame espousée estoit tout d'autre usage.

Sage fu et cortoise et de bele manière;  
De servir Nostre-Dame n'estoit onques lanière:  
Povre gens saluoit et faisoit bele chière;  
De faire des aumosnes estoit bien coustumière.

Le chevalier faisoit du tout cestui contraire.  
Tant haoit sainte Yglise qu'il ne s'i vouloit traire;



Ains alast au bordel une folie faire,  
Ne féist une chose qui à Dieu péüst plaire.

Quant ot tout despendu, povres fu et chétis;  
Il fu de ses amis à merveilles hays.  
De son pays se part dolans et esbahis:  
A l'encontre de li revint li ennemis

En guise d'un bel homme et moult très bien vestu.  
Le chevalier apèle: « Biaux amis, que quiers-tu?  
Bien pert à ton samblant que tu es irascu.  
Je croi que tu es povres; le tien as despendu. »

— « Certes, vous dites voir. Je ne sai que je face :  
Je n'ai si bon ami qui forment ne me chasse  
A noier ou à pendre; chascuns d'eulz me menace.  
Tant sui povres et las ne puis lever la face. »

Respont li ennemis : « S'afier me voloies  
De ce jor en avant que tu m'ameneroies  
Ta fame espousse issi en ces .ij. voies: (*sic.*)  
Plus que n'as despendu en petit temps aroies. »

Respont le chevalier : « Et je le vous créant,  
Car je l'i amenrai trestout certainement. »  
— « Or vas à ton hostel; ne t'esmaie noient :  
Assez y trouveras et rouge et blanc argent. »

Le chevalier s'en torne, qui plus n'i demora;  
De venir à l'ostel durement se hasta.  
Deniers, chevaus et robes à grant plenté trouva :  
Quant l'avoir aperçoit forment li agréa.

140      LE DIT DU POVRE CHEVALIER.

Des despens qu'il mena fu grant la renommée;  
Chascuns s'en merveilla par toute la contrée.  
L'autr'ier estoit si povres, c'est vérité provée,  
Ne li créust de pain .i. boulengier denrée.

Une nuit fu alez le chevalier couchier;  
Du terme li souvint, qu'il véoit aprochier.  
Lors se prist en son cuer formement à esmaier :  
« Hélas! dolant, dist-il, com porrai exploitier? »

La dame l'entendi qui ne se dormoit mie.  
Son seignor apella qui menoit male vie:  
« Sire, por quoi plorez toute nuit anuitie?  
Avez-vous se bien non? ne le me celez mie. »

— « Demain aura .i. an, bien vous en puet membrer;  
Si com je m'en cuidoie de cest país aler,  
A l'encontre de moy se mist .i. bacheler:  
Cest avoir me donna, ne le vous quier celer.

« Par yceste manière li ai ma foy plevie  
Que je vous y menrai sans plus de compaignie.  
Ce fu li ennemis, ne le mescrééz mie,  
Qui vous cuide destruire et traire à sa partie. »

— « Or ne vous estuet plus de cest fait esmaier,  
Car g'irai avec vous por vo foy aquitier.  
Je pri la mère Dieu qu'ele nous veille aidier  
Encontre l'ennemi qui nous cuide engingnier. »

Le chevalier se liève lendemain par matin;  
Entre lui et sa fame se metent au chemin.

Cilz Sires le conduie qui de l'yaue fist vin,  
Car se'l ne les deffent, trouvé ont mal voisin.

Si comme il chevauchoient ambedeus seulement,  
La dame regarda devant li .i. pendant,  
Et vit une chapelle cortoise et avenant  
Où le prestre chantoit la messe hautement.

Quant la dame l'oy, forment li agréa ;  
Le resne du cheval cele part trestourna.  
Son seignor li demande : « Dame, où alez-vous là ? »  
— « Je vais au sacrement, assez tost fait sera.

« Or venez avec moy, si vous deffendrez miex  
Encontre l'ennemi, qui tant est enviex. »  
Respont le chevalier : « Le convenent fu tiex  
N'enterroie en moustier, ne baiseroie autiex.

« Dame, alez-y tost et ne demorez mie :  
Priez la mère Dieu qu'el nous soit en aye.  
S'ele ne nous deffent, la chose est si baillie  
De nous .ij. défaudra en ce jor compaignie. »

A ce mot, descendi la dame de la cele ;  
Tost et isnelement entra en la chapelle.  
Dieu pria de bon cuer et la Virge pucelle  
Que contre l'ennemi li garde sa querelle.

Si com la bone dame estoit en oroison,  
Nostre-Dame descent, tout dans cele façon  
Comme la dame estoit ; ne la connut nulz hon.  
Au chevalier a dit : « Faites tost, si monton. »

**142      LE DIT DU POVRE CHEVALIER.**

— « Dame, moult volentiers; mais j'ai moult grant doutance  
Que de nous .ij. ne soit par temps la dessevrance. »

— « Vous n'estes pas bien sage, s'avez fole créance;  
Diex nous y aidera, g'y ai moult grant fiance. »

Le chevalier chevauche, devant li Nostre-Dame;  
Il ne la connut mie, cuidast que fust sa fame.  
Grant pièce chevauchièrent, n'encontrèrent nule âme  
En trestout leur chemin c'un homme et une fame.

Tant chevauchent ensamble qu'il vindrent assez prez  
Du lieu et de la place où estoit li mauvès,  
Qui de grever la dame estoit forment engrez;  
Mais il ne l'aura mie : courroucié ert de prez;

Car Nostre-Dame vient, mais il ne le scet mie;  
Non fait le chevalier qui li tient compaignie.  
En la place descendent où la foy fu baillie :  
Quant li mauvais les voit, à haute vois s'escrie;

Au chevalier a dit à moult grant alenée:  
« Hostes-moi ceste fame que tu m'as amenée,  
Car ce n'est pas la dame que tu as espousée.  
Seur toute riens la hé : tu m'as ta foy faussée;

« Mais soies tous certains tu t'en repentiras,  
Et bien prochainement, si que tu le verras. »  
De la place s'en tourne, que n'i demora pas;  
Par son manoir s'en torne, si le gete en .i. tas.

Le chevalier s'en torne, durement s'esbahi :  
« Dame, qui estes-vous ? de mort m'avez guéri.

N'estes-vous pas la dame qu'espousai et plevi ? »

— « Nennil, faus chevalier ; por s'amor vins issy. »

— « Où est donques la dame ? pour Dieu, rendez-le-moy ;

Je vous jur et créant jamais mal ne feroy

Dont me puisse garder tant comme je vivrai. »

Et respont Nostre-Dame. « Et je la te rendrai. »

De la place s'en torne, n'i fait plus demorée ;

En la chapelle vindrent, où la dame ont trouvée,

Qui pardevant l'ymage estoit agenoillée ;

De l'yaue de son cuer ot sa face moillée.

Nostre-Dame les lesse, ès ciex s'en remonta.

La Dame se retorne, son seignor regarda.

Quant lès lui l'aperçut tantost li demanda :

« Sire, demeuré-je por vous aquiter là ? »

— « Certes, dame, nennil ; moult bien m'a aquité

La douce mère Dieu por la vostre amisté ;

El-méesme son corps a avec moi esté,

Dont le malvais m'a dit que j'ai fait fausseté.

« Si me veille-el aidier ! Je ne l' savoie mie

Qu'ele fust avec moy ne en ma compaignie ;

Mais puis qu'ele m'a fait si très grant cortoisie,

Je la voudrai servir tous les jors de ma vie. »

— « Sire, vous avez droit et si est bien raison,

Car qui la sert de cuer il a bon guerredon ;

Mais qui sert l'ennemi, qui ne fait se mal non,

Il en a en la fin le honni du baston. »

**144      LE DIT DU POVRE CHEVALIER.**

— « Certes, vous dites voir; bien m'en sui aperceu;  
Car por la vostre amor m'a grant mestier héu  
Encontre l'ennemi qui m'avoit decéu,  
Se ne fust le service qu'el' a de vous héu. »

Ainsi fu garanti le povre chevalier  
Qui de folie faire estoit bien coustumier,  
Que l'ennemi cuida decevoir par deniers;  
Mais la Dame n'ot cure, tout li rendi arriers.

Or prions de bon cuer à la Virge Marie,  
Qui au chevalier fist bonté et cortoisie,  
Que chascuns et chascune l'ait si à gré servie  
Que nous aions des ciex la sainte compaignie.

*Amen.*

*Explicit le Povre Chevalier.*

## **Le Dit des .ij. Chevaliers.**

Ms. 498 N.-D.



A toutes bonnes gens ne devoit pas despleire  
Oyr de Nostre-Dame bon exemple retraire,  
Car on y puet des corps les âmes sauves faire;  
A ceulz à qui desplest doit torner à contraire.

Par bon exemple oïr se puet l'en amender;  
Et vous en voudra dire, se l' volez escouter,  
Comment la douce Dame sot ses amis garder  
Du mauvais, qui les veult tous prendre et engignier.

Quant plus est home et fame vers Dieu humilieus  
Et vers sa douce mère de grâce gracieus,  
Plus est li ennemis d'engignier curieus;  
Ne si n'en sera jà jour ne nuit oublieus.

Il nous est tesmoigné en la sainte Escripiture  
.ij. chevaliers estoient : li uns, plains de luxure,  
En amer Dieu ne saint ne mist onques sa cure,  
Ne à la mère Dieu, qui est et nete et pure.

Certes mal l'en avint, ainsi com vous orrez  
Se je en sui de vous créu ne escoutez.

146      LE DIT DES .II. CHEVALIERS.

De l'autre chevalier avant parler orrez,  
Qui moult estoit preudoms de Nostre-Dame amez.

Il estoit moult vaillant et plain de bone vie;  
Si avoit Nostre-Dame honorée et servie.  
En son vivant li fu sa grant bonté aïe  
Encore miex assez que s'âme en fu guérie.

Ces .ij. chevaliers furent andeulz de grant renon:  
Il s'entr'amèrent moult, si furent compaignon;  
Mais li preudoms à l'autre mouvoit souvent tençon,  
S'il le vousist croire, de sa salvation.

Entre les .ij. maisons près d'une lieue avoit  
De bois grant et foillu qui à eulz .ij. estoit;  
Mais li preudoms souvent par grant amour venoit  
À l'autre : de bien faire souvent l'admonestoit.

Un jor furent ensamble andeus li compaignon.  
Li preudoms dist à l'autre par bone entencion :  
« Sire compains, por Dieu qui souffri passion,  
Muez vostre corage à bien comme preudom. »

Et l'autre respondi une folie grant :  
« Sire compains, dist-il, qui m'alez préechant,  
Tant com serai jones m'irai-je déduiant,  
Et quant je serai viel m'irai convertissant. »

Li preudoms respondi : « Or est-ce trop mal dit;  
Nous n'avons de nos vies .i. seul jor de respit,  
Se la mort nous queure sus, de nos biens fais petit  
De monstrer devant Dieu. » Lors ot cil grant despit.



Moult corrouciez li dist : « Trop sarmonez de fable;  
Taisiez-vous, de par Dieu ou de par le déable!  
Vostre sermon hui mès ne tendrai à estable. »  
— « Cepoise-moi, dist l'autre, par Dieu l'espèritable! »

Le preudon chevalier à son hostel ala;  
A Dieu son compaignon doucement commanda;  
De ce qu'il li ot dit point ne s'en corrouça,  
Ainçois prie por li, car moult forment l'ama.

Le preudom chevalier s'en ala maintenant;  
Son compaignon lessa qui ot cuer de tirant.  
Toudis en sa jonece cuidoit estre vivant;  
Mais el li dura po, si comme orrez avant.

De sa mauvaïse vie forment li meschéi.  
Il acoucha malades : point ne se repenti,  
N'il à prestre nis .i. ses péchiez ne jéhi,  
Ne à Dieu n'à sa mère ne cria-il merci.

Quant son compaignon ot dire qu'il fu au lit,  
A li s'en vint tout droit, qu'il n'i a pris respit :  
— « Sire compains, por Dieu! li preudons li a dit,  
Confessez-vous, biau sire, recevez Jhésu-Crist. »

Une vois au malade si a dit erramment :  
« Ne te confesse pas, tu vivras longuement. »  
Le preudom chevalier ne l'entendi noient;  
Car c'estoit li malvais, qui de bien n'a talent.

Lors a dit le malade au chevalier preudon :  
« C'est merveille de vous! lessiez vostre sermon.

148      LE DIT DES .II. CHEVALIERS.

Quant je serai guéris, miex saurai ma raison  
Dire à vostre curé et ma confession.

« Lessiez-moi reposer, si ferez que cortois. »  
— « Volentiers, ce dit l'autre, car orendroit m'en vois :  
Jhésu-Cris, qui fu mort por nous tous en la crois,  
Vous doinst tel repentance que n'en aiez ennois ! »

Li preudoms chevaliers s'en torna tout errant ;  
A son hostel s'en vint, l'autre lessa gisant,  
Qui sousglout à la mort, et le va si hastant  
Que jamais à provoivre ne s'ira confessant.

Tant le hurta la mort qu'il trespassa de vie ;  
Chascun de ses parens le pleure et brait et crie.  
L'ennemi fu moult prez, qui l'âme en a saisie ;  
Moult liez fu et joians quant en ot la mestrie.

Li parent ont le cors tantost enseveli ;  
Si fort a l'en sonné li bois en retentit.  
Le preudom chevalier de son hostel l'oy :  
Lors se porpensa bien que c'estoit pour celi

Que il avoit lessié dedens son lit gisant.  
Lors dist en son corage, doucement souspirant :  
« Mère Dieu, je vous pri, faites por moy itant  
Que de l'âme de li sache le convenant. »

Lors s'apparut à lui la Virge Dieu Marie,  
Qui des anges avoit moult bele compaignie  
Clers luisans comme flambe, et la Virge Marie  
Comme soleil sus lune par dessus eulz flambie.

Quant li preudoms les voit, si s'esbahi forment,  
Et la Virge pucele l'apele doucement :

« Amis, tu t'esbahis, mais monte isnelement  
Dessus ton palefroy, si t'en va erramment ;

« Parmi ce bois, amis, tout droit chevaucheras :  
L'âme ton compaignon de certain trouveras.  
De chose que tu trueves tu ne t'esbahiras ;  
A tous jors bon exemple prendre tu y porras. »

— « Dame, dist li preudons, benoite soies-tu !  
A toi m'âme et mon cors commans et à Jhésu. »  
Lors monte isnelement, ne s'i est arrestu ;  
Parmi le bois chevauche, qui fu grant et foillu..

Li preudons si n'ot pas demie-lieu alé  
Qu'il a enmi le bois le malvais encontré  
En guise d'un noir moine, sachiez de vérité :  
Quant li preudons le voit, si l'a hault salué

De cele sainte Dame qui le cors Dieu porta :  
« Tès-toi, dist li mauvès, ou il te-mescherra :  
Ne veil point ton salu. » Li preudons se saigna.  
« Or n'ai pooir vers toi, » l'ennemi dit li a.

Li preudons li demande : « Et quele créature  
Es-tu, qui du salut Nostre-Dame n'as cure ? »  
Dist li mauvais : « Je sui de la maison obscure  
Qui a à non Enfer, où tant a de laidure. »

— « Comment ! dit li preudons ; j'ai souvent oy dire  
Que qui entre en enfer, il n'a mestier de mire

150      LE DIT DES .II. CHEVALIERS.

Qui l'en puisse geter; et il a tant martyre  
Cuer ne l' porroit penser ne main de clerc escrire.

« Comment es-tu issus de l'infernal maison ? »  
— « Par foy ! dist li mauvès, jà ne t'en mentiron :  
Enfer portons o nous partout où nous alons,  
Aussi cruel et plus que se nous y fussion ;

« Et que tu miex me croies, vois-tu or mon chapel,  
Qu'a .iij. piez et plus du bas dusqu'au coupel ?  
Plus est pesant d'assez que la tour de Babel. »  
— « Par foy ! dist li preudons, sy a pesant fessel ! »

— « Tu dis voir, chevalier ; le faissel est pesant :  
Sueur me fait suer chaude com plons boulant. »  
— « Hé Diex ! dist li preudons, cy a merveille grant,  
Car le plons quant il bout si est trestout ardent. »

Li mauvais li a dit : « Or met ta main de ça. »  
Li preudons li tendi, une goutte en vola ,  
Par le fons de la paume tout oultre li passa.  
« Cy a povre sueur, » le preudons dit li a.

« Encor, dist li mauvais, ne scés-tu le torment  
Qui est dessous ma chape, que je sueffre griément. »  
Lors a levé le pan de la chape erramment :  
Feu et flambe en sailli si très crueusement

Que la moitié du bois devant lui embrasa ;  
Fueille, branche ne tige onques n'i demoura.  
C'estoit le bois au mors que déables emporta,  
L'autre fu au preudomme, onques feu n'i toucha ;

Le malvais a le pan de sa chape avalé,  
Et li preudons li a maintenant demandé  
Porquoi il a le bois son compaignon gasté.  
« Par foi! dit li mauvès, et je le te diré.

« Onques ton compaignon ne fist bien en sa vie;  
L'âme de li si est à la moie baillie:  
Pour ce ai-je sa part du bois toute grégie;  
La toie t'ai laissié, n'i claing point d'avorie;

« Et si te dis-je bien, volentiers te nuiroie  
En toutes les manières que je onques porroie,  
Por ce que ton compains voloies metre en voie  
De sa vie amender : nul gré ne t'en saroie;

« Mais la Dame des ciex moult bien le me deffent:  
Que grever ne te puisse, car tu fais son talent.  
En li as bon escu, je te di vraiment,  
Et tous ceulz qui la servent de cuer entièrement. »

Li preudons li respont : « Donc doi bien aourer  
Ycele sainte Dame qui si me veult garder. »  
— « Voire, dist li mauvès; mais or te veïl monstrier  
L'âme ton compaignon que soloies amer. »

Lors li a monstrier l'âme qui fu son compaignon :  
L'une partie en fu noire com mort charbon,  
Et l'autre plus rouge que n'est li vermeillon.  
Li preudons s'esbahi quant voit tele façon;

A l'âme a demandé de la noire partie,  
Porquoi elle est si noire, ne qu'ele sénéfie,

152      LE DIT DES .II. CHEVALIERS.

De la rougeur ausi que maintenant li die.  
L'âme li respondi : « Ne t'en mentirai mie ;

« De la voir, ce dit-elle, te dirai , chevalier :  
Je sui en ténébreux, à celer ne t'en quier.  
Avec la ténébreux mon martyre est si fier  
Cuers ne le puet penser ne bouche devisier.

« De la rougeur ausi, scés-tu que sénéfie ?  
Le feu d'enfer m'art tout devers destre partie.  
Tant comme Diex sera j'aurai ceste haschie ;  
Aumosne ne m'i vault ne prière c'on die.

« Se mon cors t'éust creu n'usse pas ce torment ,  
Que tous jors soufferrai enfer crueusement ;  
Issi pués-tu bien prendre moult bon chastiment.  
Il n'est nulz qui me puist racheter sauvement.

« Se ceulz qui sont au monde, grans et petis, estoient  
Prestres messes chantans, et chascun jor chantoient  
Por moi .xxv. messes, et faire le pooient,  
De ceste grant douleur ne me rachateroient.

« A mes parens diras, je t'en pri , chevalier,  
Que ne facent pour moy messe dire en moustier :  
Aumosnes ne prières ne m'auroient mestier.  
Or t'en vas ; je m'en vois recevoir mon loier. »

Le mauvais comme foudre maintenant s'en torna ;  
Le preudons chevalier aus parens s'en ala,  
Toute l'aventure dure leur raconta,  
Puis vint à son hostel, que il plus ne tarda.

Le preudons chevalier y prist grant examplaire  
De sa vie amender : ausi doit chascuns faire;  
Puis honora-il tant la Dame débonnaire  
Qu'il deservi la joie qui à tous bons esclaire.

Or prions cele Dame qui est et fille et mère  
De la prison nous gare qui tant par est amère,  
Que nous veille emporter à son Fil par prière,  
Et nous aions la joie qui tant est bele et clère.  
Ainsi soit-il, *amen*; si ferons grant misère.  
Que Diex nous doinst venir ès ciex avec no père!  
*Amen.*

*Explicit le Dit des .ij. Chevaliers.*

## La Chace dou Cerf<sup>1</sup>.

Ms. 7615.



Il sont aucun qui s'entremettent  
De rimer et grant paine i mettent :  
Li un le font pour miex valoir,  
Et li autre pour miex avoir.  
A amors se mellent li auquant<sup>2</sup>,  
Maint revont au tornoïement  
Chevaliers pour aus avancier :  
L'uns vuet trêre, l'autre lancier.  
En plusors choses se déduit  
Loiaus cuers; sa foiz le conduit.  
Tex i a qui aiment faucons,  
Espriviers et esmérillons;  
Mès tex les porte sor son poig  
Qui au cuer en a pou de soig.  
Cil qui de déduit s'entremet,  
Se il n'aime ce que il i met,  
Puet pou profiter et valoir.  
S'il estoit qu'il vousist savoir  
D'un déduit qui les autres passe :  
Qu'il bien aprent, petit se lasse.

<sup>1</sup> A la fin du tome II de la copie du Ms. 7615 (bibliothèque de l'Arsenal) on trouve une traduction en prose de ce dit.

<sup>2</sup> Quelques-uns ; en espagnol *algun*.



Je vous vuel bien faire à entendre,  
 N'uns n'enpire de bien a prendre :  
 Li déduiz est si souverains  
 Qui n'est roi ne cuens ne gaavains <sup>1</sup>,  
 S'il estoit vis et bien l'amoit,  
 Qui plus honorez n'en ceroit  
 De touz ciaux qui s'i entendoient.  
 — Biau sire, se tuit le savoient,  
 Vaudroit-il mains qu'il ne fet ore ?  
 — Certes, ains vaudroit miex encore,  
 Biaux dous amis, bien le sachiez.  
 — Dont vous pri-je que vous voilliez  
 Dire devant touz quex il est.  
 — Certes, biaux douz amis, ce est  
 Déduiz c'on a de chiens courans.  
 — Sire, mult seroie joians  
 S'il vous plesoit à deviser  
 Coument il en convient ouvrer ;  
 Mult volentiers l'escouteroie.  
 Se vous voliez aasantir <sup>2</sup>  
 A moi dire à coi il courront,  
 Et comment il cognoisteront  
 Quel beste je vourai chascier,  
 Je vous an auroie plus chier  
 Et vous an voudroie servir.  
 — Et je n'en quier jà mentir,  
 Car j'en sai bien la vérité :  
 Quant il auront l'iver esté

<sup>1</sup> *Gaavains*, *Gauvain*, héros célèbre dans les romans, et dont le nom est pris ici comme un titre de dignité.

<sup>2</sup> Consentir.

Au sangler, si les anretrai  
Devant karesme, et si les fai  
Bien séjourner et aasier ;  
Et se tu trueves biau chacier,  
Enz el karesme et sec et dur,  
Au lièvre par aucun éur,  
Si gart que n'i soit refusez ;  
Car il en auront millors nez  
Et l'alaine en amendront.  
Et quant li arbre floriront ,  
Que li prinstens aprochera,  
Lors prens tes chiens et si t'en va  
Là où tu cuideras trouver  
Miex le serf, pour aus encharner <sup>1</sup> ;  
Et lor aie à ton pooir  
Du serf à prendre et à avoir ;  
Et la cuiriée lor en fai  
Mengier. Ancor le te dirai  
Comment il te convient ouvrer :  
Il te convient querre et trouver  
I. lieu à corre bien séant ,  
Sanz change, et mettre i peine grant.  
Que tu i puisses assener ;  
Et puis faites chéaus mener  
Là où tu cuides par avis  
Que li serf doie estre honniz ;  
Et puis trai de ton liemier,  
Et faites millors chiens chacier  
A force, car il est resons ;  
Et sés-tu que nous te disons

<sup>1</sup> Mettre en curée.

Que, se tu pués, que tuit ti chien  
Soient au prendre : à ce te tien.  
Se tu vués aprendre et savoir  
Dou serf à conoistre et véoir,  
Si enten bien que les fumées <sup>1</sup>  
Ne seront ancor pas formées,  
Par le pié bien cognoistras  
A quel serf corre tu devras.  
Grosse esponde <sup>2</sup> et large talon,  
Ce ne doit refuser n'uns hom.  
S'il a gros et larges les os,  
Se tu t'en pars tu seras fos;  
Mais je te vuel faire savoir,  
S'adonc pués jone serf avoir,  
Que tu le chasces, je l' te di;  
Car de l'iver sont afoibli  
Li jone plus que vielle assez.  
Et sitost com pris averez  
liij. serfs contre la seson <sup>3</sup>,  
C'ert assez pour afaitoison <sup>4</sup>;  
Et puis à ton seignour si mande  
Que sa volenté te commande,  
Et le leu te fasce savoir  
Où il voudra déduit avoir  
Des chiens que tu as afaitiez <sup>5</sup>.  
S'ensi fetes, bien le sachiez,  
Por bon venéour vous tendra.

<sup>1</sup> Crottes du cerf; terme de chasse.

<sup>2</sup> Partie du pied du cerf, qu'on appelle *éponge* en parlant d'un cheval.

<sup>3</sup> Hors du temps de la cervoison.

<sup>4</sup> Action de dresser les chiens, de les mettre en chasse.

<sup>5</sup> Dressés.

— Biau sire, quant il avendra  
 Que mes sires m'aura mandé  
 Et aurai fait ce qu'il commandé? (*sic.*)  
 — Menez à pare se rendra,  
 Et lors primes commencera  
 Li tans c'on claimme cervoisons.  
 — Apris m'avez d'afaitoisons :  
 Or vous pri-je, se vous volés  
 Et il vous plect, que m'aprenés  
 Com faitement ovrer gie doi  
 En la saison, de ce vous proi ,  
 Car grant talant ai de l'oïr,  
 Don ne puet-il mie faillir  
 Que vous n'en sachiez par reson.  
 — Quant te venra en la seson  
 Que vo sires voura chacier,  
 De tant vous vuel bien chastier <sup>1</sup>  
 Que ne soiez pas pereceus,  
 Mès de main <sup>2</sup> lever soigneuz ;  
 Et si prenez .i. liemier,  
 Car il vous aura bien mestier,  
 Et entor le fort <sup>3</sup> le traiés ;  
 Car li sers, séurs en soiés,  
 Se relieve et va ramboschier <sup>4</sup> :  
 Por ce devez querre et cacier  
 Entor le fort pour ancontrer,  
 Et si vous devez bien garder  
 De quele beste ce cera

<sup>1</sup> Avertir, apprendre.

<sup>2</sup> Matin, *mane*.

<sup>3</sup> On dit le *fort* d'un cerf, le *fort* d'un sanglier.

<sup>4</sup> Se rembuscher.

Que vos chiens renconterra,  
Car bien s'i convient aviser.  
— Sire, je i porroie muser  
Longuement ainz que je l' sésusse  
Ne que cognoistre m'i péusse,  
Se vous ne me dites comment.  
— Frère, je t'ai appris avant  
Dou pié, et par ce le sauras;  
Et saches que il ne doit pas  
Longuement aler c'on ne l' truit,  
Des fumées, qui point n'i nuit  
A conoistre, ansois i vaut mult,  
Car par ce si cognoissent tuit  
Cil qui s'entendent à déduit;  
Mes tex en demainne grant bruit,  
Sachiez, qui petit s'i conoist.  
— Or vous pri-je, se ne vous poist,  
Que me dites que je ferai  
Quant les fumées trouverai,  
Car je ne sai pas tot ancor.  
— Tu les metras dedans ton cor,  
Et de l'erbe l'estouperas,  
Et puis jusques au fort sieuras,  
Car là ne se puet-il celer,  
Et il convient le bos porter  
As cornes qui ont grant refrait<sup>1</sup>;  
Et quant tu auras tout ce fait,  
Et tu auras le bos trouvé  
Qu'il aura brisié et porté

<sup>1</sup> Frottement.

L'un sur l'autre, si t'en retrai,  
Et sagement tes fretes <sup>1</sup> fai ,  
Si que tu puisses rassener <sup>2</sup> ;  
Et puis si t'en dois retorer  
A ton seignour. Tu dois savoir  
Où tu li auras dit le soir  
Qu'il viegne et que li chien seront ;  
Et si te convendraadont  
Fère brisiés au raler,  
Si que tu puisses racener  
Et mener ton seignor tot droit ;  
Car tot issi faire le doit  
Li venerres, bien l'entendez ;  
Et quant à lui venus serez  
Si li monterrez les fumées  
Que vous aurez aportées ;  
Et c'il avient qu'il vous demant  
Que vous li faites jugement ,  
Et dites li quex valent miex,  
Bien devez estre si soutiex  
Que par vous li soient louéez  
Grosses et fermes et serrées ;  
Et celes en torches pesans,  
Ne refusent nul ce cognoissant.  
Et se le jone serf avez,  
Bien est reson que vous monstrez  
Les fumées, qui vaines <sup>3</sup> sont ;  
Et puis si vous dira adont

<sup>1</sup> Remarques, dispositions.

<sup>2</sup> Renseigner, retrouver, reconnaître.

<sup>3</sup> Molles, liquides.

Vostre sire sa volenté;  
 Mais je vous di par vérité  
 Que li viex vaut miex en cel tens,  
 Por ce qu'il est gras et pesans,  
 A chacier, c'est or tot cler.  
 Se tu vois ton seignor monter  
 Sor son cheval, si monte errant <sup>1</sup>  
 Sanz faire nul délaïement <sup>2</sup>;  
 Et puis si pren ton liemier,  
 Car tu ne le dois pas laissier,  
 Et t'en reva par tes brisies  
 Aus frètes <sup>3</sup> que tu as lessies;  
 Et quant tu ceras aprouchiez  
 De l' leu où li cers est enbochiez <sup>4</sup>,  
 Fai tenir ton chien et descent,  
 Et puis si sui tot belement;  
 Et se tes sires vuet aler  
 Avec toi pour véoir trouver,  
 Si met paine que il en ait  
 Véu ausi com tu as fait;  
 Car li déduis l'en plera miex;  
 Et si ne soiez mie eschiex <sup>5</sup>  
 De lui monstrier ce que tu vois;  
 Mès soffle en terre et quier as dois  
 Là où tu vois que marchié a,  
 Por descouvrir; miex en parra

<sup>1</sup> Aussitôt.

<sup>2</sup> Délai.

<sup>3</sup> Chose différente des brisées. Elle se dit de la marque que le cerf laisse aux arbres où il a frotté son bois.

<sup>4</sup> Embusqué.

<sup>5</sup> Chiche, avare; *eschars*.

Et li esponde et li talons ;  
Et li os, pour ce le jugons,  
Et des fumées autresi  
Dois-tu trouver, ce te di.  
Et puis juppe ou corne .i. lonc mot :  
Chaucuns en a joie qui l'ot,  
Nès li chien joie en auront,  
Et li vallet les amenront  
Plus près, pour ce qu'aurras juppé.  
Et lors doivent estre escrié  
Pour ce que il ne fascent mal  
Et qu'il se tignent en estal  
De faire noise au mains c'on puet,  
Car tot issi faire l'estuet ;  
Et quant tu aparcevras  
Au liemier que tu manras,  
Qu'il ert de plus grant volanté  
De sieure que il n'a esté,  
Et par les fuies que il vont  
Assez la terre plus parfont  
Et le pié verrez, se sachiez ,  
Et par le lit vous cognoissiez ,  
Ausi c'est ce que mult i vaut ;  
Mès de mon parler ne me chaut.  
Passe le lit tant que drecié  
L'aiez, et puis fai qu'atachié  
Aiez ton chien à .i. rainsel ,  
Et puis si corneras apel  
Iij. lons mos pour tes chiens avoir ;  
Et lors vendront à lor pooir.  
Puis met la main au descoupler,  
Et lesse les millors aler



Avant, et tant que miex creras;  
 Et puis tantost si monterras.  
 Biau parole au chiens, ce te di,  
 Tant qu'il l'aient bien acoilli <sup>1</sup>;  
 Et puis pence de bien chacier  
 Du cor, car il y a mestier;  
 Et tes .iij. menées <sup>2</sup> feras  
 Trestout au mieus que tu porras.  
 Parole à aus, et si met paine  
 Haut et clère à longue alaine;  
 Et sui tot et inellement  
 Tes chiens et viguereusement.  
 Ne redoute ne mont ne val,  
 Ni fort bois qui te fasce mal,  
 Que ou cheval soiez cornans,  
 Et sieu la menez touz tens,  
 Et chasse et corne cler et haut,  
 Que retantisse li bos haut  
 Et les valées en bondissent;  
 Car li chien mult c'en esbaudissent,  
 Et des rainsiaux brise en courant,  
 Quant la menée vas gitant,  
 Et aus voies passer ausi,  
 Qui refuit volontiers sur li <sup>3</sup>.  
 S'arière retorner te dois  
 Toute la menée, c'est drois.  
 A la requeste .ij. menées  
 Doivent estre par toi cornées.

<sup>1</sup> Atteint, attaqué.

<sup>2</sup> La droite route du cerf qui fuit.

<sup>3</sup> Revient volontiers sur ses pas pour donner le change.

A l'estortoire <sup>1</sup> dois monstrier  
 As chiens que ven à passer  
 Le cerf; plus joli <sup>2</sup> en ceront;  
 Et fiert ta huese, et bat et ront.  
 Se tu os c'uns chiens se destorne  
 De ceus à qui tes cuers s'atorne,  
 Et que tu crois, si hue sus  
 Les autres chiens tant com pués plus;  
 Et les fai chacier et si chasce  
 De cor, de bouche; et se il passe  
 El leu où de toi soit véuz,  
 Iij. lons mos, et chasse sus,  
 Doiz corner; et cil qui l'oironr  
 Tréront à toi et amenront  
 Les chiens à trestot lor pooir,  
 Et joie auront, saches de voir;  
 Et puis quant il seront passé,  
 Si corne si comme j'ai devisé,  
 Et sieu tout adès la menée;  
 Et gaite bien que obliée  
 N'i soit ne brisiée ne fraite.  
 Et c'il r'a autre ruse faite,  
 Si fai si com de la première.  
 Tele en doit estre la menière  
 Com j'ai devant ensaignie.  
 Se tu chasses desouz l'oignie <sup>3</sup>,  
 Onques pour ce ne t'esbaubis,  
 Ne à tes chiens ne fai japis,

<sup>1</sup> Destortoire ou destournoire, verge servant à détourner les branches en courant dans le bois.

<sup>2</sup> Gai, joyeux.

<sup>3</sup> Le bois, la feuillée.

Ne ne coite plus; mès soigneus  
 Soies de biau parler à eus.  
 Il fera chaut et sec et dur,  
 Et li sers n'i ert mie asséur.  
 S'il sieut le descouvert <sup>1</sup>, si dois  
 Trère au couvert, car il est drois;  
 Li chien miex en asentiront.  
 S'il fuit à l'iaue, trei au mont  
 Et aval; il ne puet faillir  
 Qu'il ne truissent à asentir.  
 Si tret ta flèche ou animer <sup>2</sup>  
 Ou à marchais ne dois lessier  
 A trère ancor à ce retorne,  
 Se tu oz c'uns chiens le destorne,  
 A çaus qui ne l'auront oï,  
 Dois parler, se saches de fi,  
 Et lor dois dire assez, non po :  
 Râ, ra, ra, ra, taho, taho <sup>3</sup>!  
 Et sitost que sui aura  
 Tant que plus suivre ne porra,  
 Et qu'il se fera abaier  
 Quatre lens mos, et sus chacier,  
 Dois corner, ce saches de voir,  
 Pour chiens et pour vallés avoir;  
 Car c'il le truevent en estant <sup>4</sup>,  
 Il an ceront tuit plus joians,  
 Et li cheal l'abaieront,

<sup>1</sup> La plaine.

<sup>2</sup> Instruments propres à ranimer les chiens lorsqu'on les leur montrait, comme la baguette ou estortoire.

<sup>3</sup> Cris de chasse; d'où *Tayout*.

<sup>4</sup> Debout, immobile, rendu.

Et par droit en amederont <sup>1</sup>.  
 Lors li dois les jarrés couper :  
 Ainsi en vaudroie-je ouvrer  
 Se je m'en melloie, sachiés.  
 Le serf jus par les chiens sachiez,  
 Et quant abatu le verriez,  
 D'un coutelet l'es mouelez  
 Entre les cornes et le col ;  
 Et de tout t'apren et escol <sup>2</sup>,  
 Qu'alors dois-tu por ice corner,  
 Et puis dois mener abuvrer  
 Les chiens, qui en auront mestier,  
 Et ce te vueil bien acointier,  
 Qu'à vallés fasces retorner  
 Ton serf, puis le fai encorner ;  
 Et lors doiz sachiez ton coutel,  
 Les coulles liève bien et bel,  
 Puis va à la teste ; or entent,  
 Et de lonc en lonc le porfent ;  
 Et puis si le dois escorchier.  
 Les neus n'i dois mie lansier <sup>3</sup> ;  
 Et c'il avenoit que aucuns  
 Passast deseure test commans,  
 Que il doit la buffe avoir  
 Sanz pardon, se sachiez por voir ;  
 Et les espaules autresi  
 Dois lever après, ce te di.  
 La souz-gorge après enlevez ;

<sup>1</sup> Profiteront.

<sup>2</sup> J'enseigne.

<sup>3</sup> Jeler.

L'erbière et le josier coupez,  
Et l'erbière devez nouer,  
Ce vous vuel aprendre et loer;  
Puis liève la hampe <sup>1</sup> en suivant  
Le soie <sup>2</sup> de la pance prent.  
Se l' baille à tel qui n'oblist mie,  
Qu'il n'i fasce la folie,  
Et puis en sache fors la pance,  
Et commande sanz délaïrance  
Aus vallez que la mule <sup>3</sup> en ostent,  
Et avec les damtiez <sup>4</sup> l'enportent.  
Met la bouele sus la teste,  
Car li chien en feront grant feste,  
Et puis en oste la froissure;  
Mais garde por nule avanture  
Que le jardel <sup>5</sup> n'i obliez :  
Es damtiez mettre le devez.  
Puis l'en doit le nomblé <sup>6</sup> lever;  
Les cuisses n'i dois oublier;  
De l'eschine .ij. neus i ait;  
La queue plus bele s'en fait.  
Et puis en liève les costés;  
L'eschine mie n'i obliés.  
La queue dois à ton pooir  
Bele lever, se dois savoir.  
N'oublie pas à enciser

<sup>1</sup> La poitrine du cerf.

<sup>2</sup> Foie.

<sup>3</sup> C'est ce que dans un mouton on nomme la caillette.

<sup>4</sup> Testicules.

<sup>5</sup> Pour *jargel*, gosier, *gésier*.

<sup>6</sup> Nombril.

Les jointes devant et derrier.  
 L'escorbin <sup>1</sup> mie n'obliez :  
 Haut sur .i. aubre le metez,  
 Et le cuer donnez aus mesiaus <sup>2</sup> ;  
 Car ce doit estre lor joiaus.  
 L'os du cuer <sup>3</sup> n'obliez-vous pas ?  
 A dame ençainte le donras.  
 Lors dois ta venoison troussez <sup>4</sup> ,  
 La teste et le col acopler  
 Ensamble, pour voir le te di,  
 Et les .ij. espauls ausi  
 Ensamble et puis les .ij. costez.  
 Sus .i. autre cheval troussiez,  
 La hampe et la queue sera.  
 Ensamble bien i avenra,  
 Et les .ij. hausses d'autre part.  
 Lor dois haster, ce il est tart,  
 De faire errament la cuirie ;  
 Puis le cuevre tant que chergie  
 Soit la venoison et trossée,  
 Puis soit la bouele ostée,  
 En sus, car il en est mestier,  
 Et deslie les lévriers.  
 Fai chascun une verge prendre,  
 Por les chiens de hustin <sup>5</sup> deffendre,  
 Et les fais touz mangier emsamble.  
 Et ausi tost que il te samble

<sup>1</sup> Partie du corps d'un cerf.

<sup>2</sup> Ladres.

<sup>3</sup> La pierre du cœur du cerf.

<sup>4</sup> Charger.

<sup>5</sup> Combat.

Que il aurent mangié assez,  
Si soies mult bien avisez :  
A celi qui tient la bouele,  
Dois-tu crier : « Apele, apele <sup>1</sup> ! »  
Le cuir trouse derrière toi.  
N'est pas mervuille se t'as soi.  
Se li vins s'i est enbatus,  
Bien est resons qu'il soit béus ;  
Et si tost que béu aurez  
Desus les chevax monterez,  
Et lors devez prise corner <sup>2</sup>.  
Ce n'i doit-on mie oblier ;  
Et quant de l'ostel seroiz près  
Si soiez de corner engrès  
Ij. menées ; cil qui t'orront  
Et lié et joiant en seront.  
Mès je te vuel faire asavoir  
Quex drois tu doiz dou serf avoir :  
Li cuirs est tiens, et li nombres <sup>3</sup>,  
Et les espauls. Li vallet  
En ont le col, c'est lor droiture ;  
Mais tu dois savoir par nature  
Que cil droit te furent lessié  
Por ce qu'il fussent employé  
Cortoisement et départi ;  
Et garde n'avigne par ti  
Que n'uns hom t'en puist a blâmer  
Par la défaute d'en donner.

<sup>1</sup> Terme de chasse.

<sup>2</sup> Sonner la prise.

<sup>3</sup> Ce vers n'en a pas dans le manuscrit qui lui correspond pour la rime ;  
c'est probablement une lacune.

Or t'ai appris et ensaignié :  
 Se le retienz , à emploié  
 Dig bien le travail que j'ai fait.  
 — Sire, vous m'avez tant retrait  
 De biens que toz jors en cerai  
 Vostre, et servir vous vourai  
 A mon pooir, bien le sachiés;  
 Mais je vous pri que me disiés  
 Se je doi tot adès ouvrer  
 Ensi pour dou cerf rencontrer  
 Que deviser oï vous ai.

— Biaux douz amis, je vous dirai  
 Sitost com vous aurez trouvées  
 Les menières dont les fumées  
 Seront changiez, c'est tot voirz,  
 Lors iront les serfs as fréoirz;  
 Et si ert près de la Magdelaine,  
 Sachiez que c'est chose certaine,  
 Por le pié et au bois porter,  
 T'i dois-tu touz tans raviser;  
 Et au froier cognoisteras  
 Dou serf quant tu le trouveras,  
 Car au plus gros froir se froie,  
 Et avient plus haut, c'est la vraie.  
 Lors dois restortoire<sup>1</sup> peler,  
 Et plus matin t'estuet lever,  
 Et t'en dois aler à clarriaus,  
 Et as landes soies iniaus.  
 Véir muser i devras,

<sup>1</sup> Le *restortoire* était différent de l'*estortoire* : c'était une baguette qui se portait verte et avec l'écorce en été, blanche et sans écorce dans l'hiver.



Et as faus en conoisteras,  
Et as solas, car sa manière  
Est de burnir à charbonnière <sup>1</sup>.  
Dou liemier drecier le dois ;  
Saches que c'est resons et droiz.  
Qu'ainsi com j'ai dit devant,  
Il affiert et c'est avenant,  
Et dont venront chien et vallet,  
Au descoupler grant peine met,  
Et les cuevre inellement  
Et tost et viguerusement,  
Et chasce en autel manière  
Com je t'ai dit por ça derrière.  
Quant li sers as bises <sup>2</sup> aront  
Alé, bien t'en apercevront..  
Li millor chien et li plus haut  
Chacier ne vauront, ce ne faut;  
Ainz compisseront <sup>3</sup> la menée,  
Sachiez que c'est chose prouvée,  
Jusqu'à tant que achaiffé cera,  
Et lors chaucuns le chacera;  
Mès les jones le chaceront,  
Et plus volantiers i courront.  
Se tu prens les chiens, or entent :  
Une menée sensément  
Doit chacier en toute saisons,  
C'est veritez, nous te disons.  
Fai tes vallés des ars porter,

<sup>1</sup> Se tapir dans les fours à charbon.

<sup>2</sup> Biches.

<sup>3</sup> Urineront sur.

Car n'uns ne doit le cerf tuer  
 D'espée puisqu'il est froiez :  
 De loig vous lo que le traiez.  
 Tot adès quant vous chacerez ;  
 Fraites et brisiées l'arez.  
 Ausi com je vous ai apris,  
 Assez tost ert li tanz faillis  
 Que on ne devra plus chacier  
 Le serf. Se te vuel acointier,  
 Or retien bien ce que dit t'ai,  
 Et saches bien que eslit ai  
 Les paroles à mon pooir  
 Qui au déduit doivent valoir ;  
 Mès jà pour ce non laisseras  
 A demander quant tu verras  
 Home qui te puist ensaignier :  
 De li te lo à acointier ',  
 Pour ce que l'en oies parler.  
 Touz gentiz homes vuel loer,  
 Et pris qu'il i vuellent entendre,  
 Car l'en i puet mult de bien prendre ;  
 N'uns ne les aime qui ne soit  
 Mieudres, se il fait ce qu'il doit.

• Je te conseille de lier conversation avec lui.

*Explicit la Chasce dou Ser.*

CI COMMANCE

**Un Dit que on clamme Respon.**

Ms. 198 N.-D.



En la douce louange de la Vierge pucelle,  
Roïne glorieuse, Marie, Dieu ancelle,  
Qui le dous Jhésu-Crist nourri de sa mamelle,  
Vueil recorder un dit dont la matière est belle.

A mon commencement depri la trésorière  
De grâce, qui porta la très haute lumière,  
Que vers son dous enfant veille faire proière  
Que tous ceus qui m'orront aient joie plenière.

De la Vierge loiaus, qui est la souveraine  
Qui tous les desvoiez à leur droit port ramaine,  
Vous dirai comment vould garentir .i. chanoïne:  
Cil qui sert Nostre-Dame, il ne pert pas sa paine.

Le chanoïne lessa à faire une folie  
En l'onneur de la Dame qui est nete et polie;  
Mès la Vierge pucelle si ne l'oublia mie,  
Car au tiers jour après elle li sauva la vie

Si comme ceus orront qui voudront escouter.  
I. petit du chanoïne vous leron à parler;

174 UN DIST QUE ON CLAMME RESPON.

Assés prochainement i voudron retorner :  
D'un chevalier gentil vous voudré recorder.

De Normendie estoit , ce est vérité fine;  
Il avoit une dame loialle et enterine.  
Il en ot une fille de si bonne doctrine  
Que de son cuer servoit la très haute Roïne.

Mès la Vierge Roïne l'en rendi bon louier  
De ce que fist son père, qui estoit chevalier.  
Tant sui les tournois par son grant encombrier,  
Qu'il ne li demoura palefroï ne destrier.

Tant fist par sa folie qu'il ot tout despendu;  
En toute Normendie n'ot vaillant .i. festu.  
Nul n'ot mès de li cure quant il ot tout perdu :  
Sachiez qui n'a argent il est trop vil tenu.

La dame à son seigneur s'en vint et li dist : « Sire,  
Vuidon ceste contrée : tout le cuer me font d'ire. »  
Le chevalier respont : « Foi que je doi saint Sire,  
Nul n'a cure de nous; plus ne vous sai que dire.

« Nous passeront la mer ; s'iron en Engleterre :  
Je serai soudoier. Il l'i ara grant guerre. »  
— « Faites tost, dist la dame. Trestout le cuer me serre. »  
Lors passèrent la mer, vindrent à seque terre.

A Rippon-le-Chastel le chevalier entra,  
Li, sa femme et sa fille, que de son cuer ama.  
El milieü de la ville le chanoine trouva:  
Doucelement le salue, et puis li demanda.

Moult belle compaignie ovecques lui avoit :  
Frère au conte Nicole li chanoinnès estoit.  
Le chevalier du sien por Dieu li demandoit  
Aucune courtoisie, quar mestier en avoit.

Quant le chanoinne entant qu'il li a demandé,  
Il li donna du sien, si en ot grant pitié.  
Sa fille regarda, qui ot tant de biauté :  
En son cuer la convoite, mès il n'a mot sonné.

Le chanoinne repaire arrière en sa meson ;  
Mès l'anemi li met el corps tentacion  
D'avoir la damoisselle. S'apella un garçon ;  
Le chevalier manda, si le mist à raison.

« Sire, dont estes-vous ? » — « Je sui de Normendie.  
J'é le mien tout perdu, et tout par ma folie. »  
— « Or, pès, dist le chanoinne ; ne vous esmaiez mie ;  
Se vous me voulez croire, vous en aurés partie. »

« Distes qui ert la dame que je vi avec vous,  
Et celle pucelete qui le viaire a dous ? »  
— « C'est ma fame et ma fille, par Dieu le créateur. Sic.  
— « Or entrés en ma chambre, je vueil parler à vous. »

Le chanoinne, qui fu moult très forment temptés,  
Au chevalier a dit qui vit en pouvretés :  
« Prenez de mon argent tout à vo volenté,  
Mès que j'aie vo fille à faire touz mes grés. »

Le chevalier respont, qui estoit mandiant :  
« Donnez-moi .ij. c. livres d'argent tout maintenant :

**176 UN DIST QUE ON CLAMME RESPON.**



Je la vous iré querre, s'en faites vo talent. »

— « Alés, dist le chanoïne, tost et apertement ;

« Les deniers sont tous près, mès que la m'amenés. »

Le chevalier retorne, à l'ostel est alés.

A sa fame dist : « Dame, envers moy entendés :

Certes nous serons riches se croire me voulés :

« Je vien d'un gentil homme qui a à moi parlé ;

Il veult avoir vo fille tout à sa voulenté ;

Il m'en a .ij.c. livres d'argent sec presanté :

Il faut que je li maine, car je l'ai créanté. »

Lors respondi la dame : « Es-ce par mariage ?

— « Nenil : c'est un chanoïne de moult riche linage. »

Quant la dame l'entant, si ot au cuer grant rage,

De l'iaue de son cuer arousa son visage.

Sa fille vint à li, et li dist : « Douce mère,

« Dame, pourquoi plourés ? Vous a ferue mon père ? »

— « Nenil voir, douce fille ; la chose est plus amère,

Car vous estes vendue, dont je fais mate chièr. »

— « Voir, dist la pucelle, j'é voué chaasté

Au très dous Jhésu-Crist, le Roy de maesté ;

Je pri sa douce mère, où tant a de bonté,

Car elle gart mon corps d'ordure et de vilté.

« Très douce mère Dieu, qui estes souveraine,

Qui vostre chaasté gardastes, c'est bien chose certaine,

Et si estes des vierges dame et souveraine,

De grâce et de vertus le puis et la fontaine,

« Dame, deffandés-moy de l'ordure mondaine,  
Par quoi m'âme ne soit en la prison parfonde,  
Et mon père et ma mère gardez de mort seconde. »  
Le chevalier li dist: « Or çà, Dieus vous confonde !

« Venez-en avec moy, et si ne lessiez mie. »  
— « Sire, dit la pucelle, je ne vous desdi mie. »  
Hautement s'escria : « Douce Vierge Marie,  
« Je vous requier merci, que ne m'oubliez mie. »

Le chevalier sa fille au chanoinne mena ;  
Ij. c. livres reçut, moult joiant retorna.  
Pleurant la demoiselle illecques demoura ;  
Le chanoinne tantost doucement l'apella.

« Belle, pourquoi pleurés ne par quelle raison ? »  
— « Sire, dist la pucelle, j'ai au cuer marisson  
D'estre ainsi violée. Or savez la raison. »  
— « Tessiez-vous, belle suer ; nous vous marieron. »

Il couchièrent ensemble ; lors soufflent la chandelle.  
A moult très fort pleurer se prist la damoisselle.  
« Dites-moi, fait-il, belle, comment on vousapelle. »  
— « Sire, j'ai non Marie, » se respont la pucelle.

Quant le chanoinne entant le dous non de Marie,  
Tanptacion se fu tantost de li partie  
Pour l'amour Nostre-Dame, qui est nete et polie.  
« Jà mon cors, se Dieu plect, ne fera vilonnie.

« En l'onneur Nostre-Dame, qui le cors Dieu porta,  
Mon cors vilainement à vous n'atouchera. »

**478 UN DIST QUE ON CLAMME RESPON.**

Il saut sus et se vest. Un sergant apella;  
Au chevalier sa fille doucement envoia.

La pucelle saut sus, doucement l'en mercie,  
Et s'en rendi grâces à la Vierge Marie.  
A torches l'en menèrent et si l'ont convoïe :  
Quant sa mère l'entant elle fu resjoïe.

Les sergens retournèrent. La pucelle comta  
A son père la cause pourquoi la respita  
De faire villonie : chascun Dieu mercia;  
Il dient : « Nostre-Dame moult très bien li rendra. »

Si fist-elle pour voir, quar, le tiers jour après,  
S'en aloit le chanoïne joer parmi les prés,  
Ses serganz avec lui sus bons chevaus montez,  
Dessus une rivière. Là se sont arestés.

Pour tant qu'auues sauvages i avoit à foison,  
Le chanoïne lessa voler un sien faucon.  
Un oïssel abati de si très grant randon,  
Touz .ij. chient en l'iaue sans point d'arestoison.

« Après ! » dist le chanoïne, qui brocha le cheval :  
L'iaue fu trop parfonde, si est alés aval.  
Les serjans regardèrent leur bon seigneur loial :  
Aidier ne li povoient, dont leur fist le cuer mal.

Quant vint desus l'iaue à haute vois s'escrie :  
« Très douce Vierge pure, car me sauvez la vie ! »  
Adont est reffondrés ; le diable l'espïe,  
Savoir s'il le pourroit atrère à sa partie.



Les escuiers en pleurent , et mainnent marrement,  
Et dient l'un à l'autre : « Seingneurs, alons-nous-en;  
Si prenons des deniers assez et largement :  
Nous ne poons ici demourer longuement ;

« Demandé nous sera, c'est bien chose séue. »  
Arrière retournèrent ; mais la douce Roine  
Mère de pitié fu là pour le chanoïne :  
Elle le vult garder cel jour de mort vilaine.

D'angres grant compaignie avecques lui avoit :  
Le chanoïne portèrent en sa chambre tout droit ;  
En son lit le couchèrent, où grant luor avoit  
De grâce et de vertus ; ne savoit où estoit.

Il s'endormi ; la Dame es sains ciex remonta.  
La bonté qu'à la pucelle fist moult bien rendu li a.  
L'un desserjans errant l'uis de la chambre defferma :  
Le chanoïne s'esveille , mès nul mot ne sonna.

Il pristrent les escriens de martiaus à fraper.  
« Qu'es-ce ! dist le chanoïne, me voulez-vous rober ? »  
A la fuite sont mis sans plus de l'arester ;  
Il cuident soient diables qui les vueille enporter,

Qui pour eus decevoir se soient laiens mis.  
Leur seingneur les apelle et leur a dit : « Amis,  
Seingneurs, je sui vos sire, par Dieu de paradis ! »  
Et quant il l'entendirent au retour se sont mis.

Quant il ont entendu qu'il a de Dieu parlé,  
Arrière retournèrent ; si li ont demandé :

180 UN DIST QUE ON CLAMME RESPON.

« Ha , sire ! quelle gent vous ont ci amené ? »

— « Seingneurs, dist le chanoinne, la mère au Roi de maesté

« Alés en celle ville, querés le chevalier  
Qui me vendi sa fille ; par amour vous requier. »  
Et il i sont alés sans point de délaier ;  
Le chanoinne li donne d'avoir un grant sommier,

De quoi lui et sa famme moult bien se gouverna ;  
Et puis le bon chanoinne la chose leur conta ,  
Comment la douce Vierge de mort le respita :  
Le chevalier sa vie par cel point amanda.

Il vesquirent au siècle trestous trois saintement.  
Cest essemble nous monstre à tous généraument  
Que qui sert Nostre-Dame, qui ne faut ne ne ment,  
Et en a en la fin .c. doubles paiement.

Si prions à la Vierge, qui est et fille et mère,  
Qu'elle prist son dous Filz, comme très digne mère,  
Que il nous gart d'enfer, celle prison amère,  
Et nous otroit la joie qui est et belle et clère.

*Explicit le Dit de Respon.*

## **Le Dit des Mais.**

**Ms. 198 N.-D.**

---

Royne du mont ch'ier ainsi est apelée,  
Saint Père i act sa clef, saint Paul i tient s'espée,  
Mais par enchantement est deçà translatée  
Où l'en ret et rooingne et robe à randonnée.

Le pape de Romme est souverain de l'église,  
A qui crestienté est subjete et soumise;  
Vicaires est de Dieu, mais en France à devise,  
Dismes de Guelphes, qu'il onc mais n'i fu prise.

D'une part il assault et d'autre escommenie,  
Por ce que de son droit il lye et si deslie,  
Et pape et emperère si veult qu'ele le die,  
De Loys de Bavière ne s'i acorde mie.

Du pape croit qu'il soit saint et juste personne,  
Car le pooir de lui par toute terre sone.  
Il fait tout bien et droit, ou s'il prent ou s'il donne,  
Mais qu'il ame Géus, à ce pas ne se donne.

Provendes done-il, dignitez, bénéfices  
Aus riches et à ceulz qui moult ont de délices,

Mais des clers souffisans met-on bien hors des lices,  
Quant des fox sages fait et des sages fait nices.

C'est tout droit quanque fet; ce seroit symonie,  
Car tout partout est sien, mais la povre clergie  
Des bénéfices dit que droit n'est pas partie. . .

. . . . .

Faire et défaire puet, por .i. petit d'escroe  
Avec ses cardinaus qui sont entor sa roe;  
Mais à aise n'est pas comme poisson qui noe,  
Car il n'ose saillir n'estre de sa cadoe.

Li frère cardinal ameron et le pape,  
Et le gardent de près, si qu'il ne leur eschape;  
Mais chascun d'eulz en prent ou tont ce qu'il atrape;  
Car qui ne puet humer, mestier li est qu'il lape.

Cardonaus si sont dit cardinaus com cardons,  
Car par eulz tolt et oevre li papes ses pardons;  
Mais chardons chardonnaus interpètrent chardons,  
Car il eschardent gens et prennent aus lardons.

Li prélat sont sacré, et por ce font le sacre.  
Doien et chancelier, chantre et archedyacre  
Dismes et rentes ont et de terre mainte acre;  
Mais de leurs bochis font souvent divers maçacre.

Pour leurs églises ont li prélat mainte painne:  
A tours et à palais l'en les mainne et promaine;  
Mais de leurs dimses ont. . .  
Et les seigneurs souvent sans entamer les sainne.

Li prélat jurent tuit garder entièrement  
Leurs drois de leurs églises en leur commencement;  
Mais prélas obéissent, trestout naturellement,  
Plus au Roy à garder à droit leur serement.

Li prélat sont pastour : por ce nous convient pestre  
Lor subgiez, et en ce faisant le font congnostre  
Leurs pastours, mais plusors font messonneurs estre;  
Veulent por leurs brebis mordre à destre à senestre.

Intre ces prélas prient primas et patriarches,  
Qui de l'autrui sont riches et mettent en leur arches;  
Mais au restituer se de rendre les charges,  
Il oent biens sans fait, quelque part que tu marches.

Li cler qui sont renté, li séculier chanoine,  
Li régulier aussi, blanc et gris et noir moine,  
D'aumosnes vivent-il et du Dieu patremoine,  
Mais dire leur souffist au moustier une antoine.

Les bénéfices ont, le gros avec la gresse,  
Et de leur droit avec nulz d'entr'eulz ne s'eunesse;  
Mais au moustier ne font ne grant chant, ne grant presse,  
Ne des povres aussint ne leur chault que les presse.

Curé parochial, puis qu'il a cure d'âme,  
Quant il est à son prosne, il ne toulz à nul âme;  
Mais mains aime le clerq qu'il ne fait le bigame:  
Plus des mors que de vis chante à la haute game.

Quant clerq est couronné, il prent de sa partie  
Dieu, et à lui se tient, homage li affie;

Mais cilz renonce à ce, qui aprez se marie ;  
Et à marchié se joint en délessant Marie.

A Paris viegnent clerc et lai por estudier ,  
Dont à leurs parens font les bourses deslier ;  
Mais pluseur leur loez miex aiment oublier  
Et bouclers ot motez, et les gens plaidier.

Sans livre vont souvent itel clerc à l'escole,  
Et ceulz qui prestre sont et qui portent estole,  
Mais pis leur concubine tiennent-il en geole  
Et les dez la taverne souvent qui mains afole.

Cil de religion qui terres ont et rentes .  
A Dieu servir leur corps mettent et leurs ententes ;  
Mais pluseurs marchiez font dont sans flos il ont vente,  
Mais de fames souvent estranges sont parentes.

En leurs maisons les voi des mains signifians  
Et dedens leur moustiers leurs chiez humelians ;  
Mais hors ypocrisie ont et envie ens,  
Dont mains groucent de cuers qui des dens sont rians.

Li povre mendiant quièrent leur pain sans faille  
Et si vont preèchant, mais non pas por la paille ;  
Car plus à aise sont sans denier et sans maille  
Que ceulz qui ont trésors et terres et aumaille.

Jadis de povre habit estre vestu soloient,  
Et, preèchant, à pié par le país aloient ;  
Mais sur les gras chevaus vont hui et se grassoient :  
Ce ne puéent nier, car toutes gens les voient.

Ainsi la poverté vont preêchant de bouche,  
Mais ce qu'il vont disant jusques au cuer leur touche.  
Il scevent bien véoir en l'autrui car la mouche,  
Et le leur mal céler plus que l'autrui reprouche.

Il preêchent partout à tous la foy divine,  
Mais plus des testamens scevent-il le couvine;  
Et herbergent le plus chiez roy et chiez royne,  
Où là où il verront plus fumer la cuisine.

Il servent à l'autel, et por ce droit commande  
Que de l'auté il aient leur vivre et leur amende;  
Mais il fault que bons vins en leur mengiers s'espande:  
C'est rigne général, tuit aimment ceste offrande.

Ces riches gens souvent font de disners grans festes,  
Où chars ont et poisson et leurs viandes prestes;  
Mais se bon vin n'i vient qui fait lever les testes,  
Jà chançons ne seront dites ne bones gestes.

Rendues et nonnains, Filles-Dieu et Béguines  
Font mains divers enclins en ploiant leurs eschines;  
Mais il prennent souvent privées disciplines  
Qui leur valent au corps miex qu'autres médecines.

Religieuses sont, se tu bien les regardes,  
Par dehors com coulons, mais par dedens renardes,  
Et sous leur simple habit gietent maintes rafardes:  
Se tu t'approches d'elles, gardes que tu ne t'ardes;

Car le feu Saint-Antoine et le feu Saint-Sauvain  
Embrase tous leurs cuers, qui ne sont pas povain.

Entre leurs cuisses est tel chaleur soir et main,  
Il faut que l'en y perde ou teste, ou pié, ou main.

Li roy, li duc, li conte et li prince de terre  
Doivent le leur garder et de grief et de guerre;  
Mais chascun si s'enclost orendroit et enserre  
Qu'en ne les puet trouver quant l'en les veult requerre.

Do pueple furent fait li roy premièrement  
Por eulz droit gouverner et mener bonement;  
Mais l'en voit orendroit faire tout autrement  
Et par disme, et par taille, et par estorchement.

Les princes ont conseulz des lais et du clergie,  
Et du gouvernement ont du tout le mestrie;  
Mais leur mauvais estas révéler n'osent mie,  
Car il veulent servir aus grans de flateries.

Il estrillent Fauviau<sup>1</sup>, mais encor le pien tiennent  
Aus princes, qu'il escorchent partout là où ils viennent:  
Ilsont partout prenant, lons bras ont, hault aviengnent,  
Et cil qui sont entour taisans leur bras soustiennent.

Es piteulz conseulz ont cudiés leur vices,  
Et por eulz font souvent vers Dieu leurs sacrifices;  
Mais de leurs maulz il n'osent monstrier ne leur malice  
Por ce qu'il ont paour de perdre leurs offices.

<sup>1</sup> Allusion au personnage de *Fauvel* (la mule), héros d'un roman satirique dans le genre de celui du *Renart*. — Voyez, pour plus de détails, page 364 du 1<sup>er</sup> de mes deux volumes des *Mystères inédits du 15<sup>e</sup> siècle* (Paris, Éd. Pannier, rue de Seine, 23).



Alixandres des rois ot plus de renommée,  
Que du monde conquist grant partie à l'espée ;  
Mais il ot .i. seuros, car il vout de testée  
Que personne envers li nule ne fust privéé.

Alixandres si crut le conseil Aristote,  
Le grant Charle Naymon<sup>1</sup> qui n'ot pensée sote ;  
Mais nos roys croient hui conseulz d'une autre note :  
Pour ce dit-on de ceulz des biens à la main morte.

Li roy chevauchant furent jadis par les contrées,  
Les pays conquérans à banières levées ;  
Mais contr'eulz hui le fait en armes chevauchées,  
Et en leurs chambres sont aussi comme acouchées.

Qui batus est l'amende, c'est le droit de la porte  
Baudoyer qu'orendroit coustume nous aporte<sup>2</sup> ;  
Batus et abatus sommes nostre gent morte ;  
Mais encor l'amendons, se mais nous desconforte.

Des roynes connoistre de nommer ne vous chaille,  
Qui prennent de l'autrui, mais tous metent en taille ;  
El sont de très hault sanc, de quelque part qu'en aille,  
Mais leur lignage pou leur fait joie qui vaille.

<sup>1</sup> Allusion au sage *Naymes* ou *Naymon*, conseiller de Charlemagne dans les romans carlovingiens. — Voyez, pour plus de détails, page 107 de mon 1<sup>er</sup> volume des *Œuvres complètes de Rutebeuf* (Paris, Éd. Pannier, rue de Seine, 23).

<sup>2</sup> *Cevers* renferme probablement une allusion à quelque usage populaire dont le souvenir ne s'est pas conservé.

Elles ont grans conseulz, chevaliers clers et lays,  
Partout où elles vont, en tours et en palais;  
Elles ne croient pas tous canons, toutes lays  
Que leur conseil leur dise, ains en font grans relais.

Religieuse gent ont en leur compaignie,  
Qui leur monstrent le bien par leur prêcherie;  
Mais de ce qu'en lor dit, de la greignor partie,  
Oreilles ont d'oyr, mais de fait n'ont-il mie.

Elles vont chascun jour au moustier oïr messe;  
Mais c'est près de midi, por ce qu'il n'aient presse,  
Car el se couchent tart; por ce fault qu'en les lesse  
Dormir grans matinées por norrir en leurs gresse.

Noblement se maintient hui la chevalerie,  
De ses fais ne veult pas que l'en la contralie;  
Mais d'aler oultre mer n'a pas cote hardie,  
Se ce n'est aprez boire, ou quant dite est complice.

Noble de noble atour por ce que l'en les voie,  
Et parlent hautement por ce que l'en les oie;  
Mais pluisieur d'entour eulz sont oisiaus muans proie,  
Et paient de biaux mos et non pas de monnoie.

Jadis por los aquerre, et pris et vasselage,  
Aloient par païs et par terre et parage,  
Mais hui vont en rivière et chascier en boscage,  
Les dames visitant partout en tapinage.

Hector fu li plus preus de la grant paiennie,  
Judas Machabéus de la juiverie,

Rollans des crestiens; mais, quel que l'en en die,  
Chascuns, que plus, que mains, ot convoitise amie.

Hospitalier sont gent de grant auctorité  
Et de grant herbergier sont duit d'antiquité;  
Mais orendroit il font po d'ospitalité,  
Et por ce hospitalier sont à tort renté.

Cil qui au parlement sont pardevers les contes  
Font droit au finement, mais à tant c'est li contes,  
Aus enquestes aussint fait-on moult de racontes;  
Aus requestes autel honneur, n'est-ce mais hontes?

La court du parlement fait droit, quel qu'il demeure :  
Mal est que contre ce qu'ele fait nul hons oevre;  
Mais le Roy, soy, sa court ensemble deshonneure  
Quant il deffait ce qu'est fait à si grant demeure.

Justicier cil qui ont justice à mains tenir,  
Le droit garder tous jors leur devoit souvenir;  
Mais l'en voit de plusieurs que, pour les dons tenir,  
Font causes esloignier et à tort défenir.

Baillif, prevost, viscomte, official, vicair,  
Ont moult à escouter, et à faindre, et à taire;  
Mais si s'en scevent bel et de légier retraire  
Quant il voient les dons saillir en leur aumaire.

Nostre justice laye et l'eclésiastique  
Nécessaire nous sont, chascune est autentique;  
Mais l'en y boute et fiert, et y point-on et pique  
Plus ne nominatif que l'en ne fait l'oblique.

Diverses causes sont en teulz cors esméues,  
 Dont sentences se font aucunes retoundues,  
 Droit s'i fait, mais clochant souvent por les morues,  
 Dont absolutions se sont plus chier vendues.

Ce touche les prevois et les officiaus;  
 Li notaire y resont, qui font mémoriaus;  
 Mais se servis ne sont de dons espéciaux,  
 Des fauviaus feront gris et des ferrans moriaus<sup>1</sup>.

Li advocas resont por ses causes deffendre,  
 Le droit doivent garder et au grant et au mendre;  
 Mais lor langues si chier veulent loer sans vendre  
 Que à paine à leur gré leur puet-on loier rendre.

Puis sont procureur, et cil qui lettres portent  
 Souvent sont de .ij. pars; mais les gens il enortent  
 Or à pais, or à plait; or vont droit, or se tordent,  
 Et pour plus traire argent, souvent s'entre-déportent.

Sergent de chastel et des cors jà nommées,  
 Il viennent et revont par pays, par contrées;  
 Mais il ne sont pas tous de bone renommée,  
 Car maint en sont houlhier vivans de rencontrées.

Vallés, huissiers de cors, pluseurs sont à la porte,  
 Mais à tart oevre l'uis s'on ne leur donne ou porte.

<sup>1</sup> Pour bien faire comprendre ce vers il est nécessaire d'expliquer que le mot *Fauvel* ne désigne pas seulement le principal héros du roman de ce nom, mais encore en général un cheval de couleur rousse tirant sur le jaune; de même le mot *ferrant* désigne un cheval gris tirant sur le blanc, et un cheval *morel* est un cheval noir ou du moins tirant sur le brun.

Geoliers de prison si resont de leur sorte :  
Si pluiseur vont clochant, et vont la voie torte.

Sires phisiciens garissent les malades,  
Aucuns, mais non pas tous; mais leurs pommes grenades  
Et leur buvrage trop vendent amers et fades,  
Dont or ont et argent et les viandes sades.

D'autre part revoit-on ces gens apoticaïres :  
Diverses médecines font et divers clistaires ;  
Mais se l'en muert ou vit, force n'i font-il guaires,  
Mais qu'il soient ançois paiez de leurs salaires.

Cuillir les herbes font, espices font molues ;  
Mais por bones souvent baillent les corumpues.  
Phisicienne gent en sont bien decéues,  
Dont les vies en sont plus tost que droit tolues.

Li marchéant qui font quelque marchandise  
Souvent le denier Dieu baillent où Diex n'est mie,  
Et par terre et par mer grant paine ont por lor vie;  
Mais leur purjoise font .x. fois valoir demie.

Cil qui oevres de pois, de nombre et de mesure  
Nécessaires nous sont ; mais chascuns pis mesure  
A son voisin qu'à soy; por ce, contre droiture,  
Usent de double pois de diverse aléure.

Bons sont cil de mestier et nécessaire au monde,  
Mais convoitise en tous et en chascun habonde.  
Entre mains général est-elle qu'il n'afonde,  
Mais par-dessus tout vait afin que tout confonde.

Il n'est si dou cheval, si bone draperie  
Où n'ait quelque seuros et traimme mal bastie,  
Si bons blez où il n'ait ou chardons ou ortie;  
Ce mait chascuns mestier enordis et conehie.

Li ménestrel i sont qui font ménestrandie:  
Li uns scet d'entrepriet, l'autre fait d'estampie;  
Mais quant li uns s'esbat sus l'autre il ont envie,  
Et voudroit qu'il féust ès plains de Lombardie.

Li corratier resont au monde nécessaire  
Par leurs marchiez qui font; mais plus de leur salaire  
Penssent que de ce qu'ont por marchéans à faire:  
Por ce lisent à cors, non pas à ordinaire.

Marcheandise est bone, justement maintenue,  
Et nécessaire à tous, c'est chose cognéue;  
Mais monnoie le fait souvent desconvenue  
Quant de son loial pas si souvent se remue.

Li tavernier s'en vont par mainte grant province  
Por acheter les vins dont li Roy et li prince  
Et tuit son abuvré; mais pas Dieu ne reynce;  
Chascun a sa mesure à droit, mais la repince.

Li vallet qui le vin traient, vont et reviennent,  
Et de mal faire entr'eulx souvent s'entre-conviennent:  
Du vin pour autre traient ou du pris il retiennent,  
Et mestraient, dont puis maintes noises esmuevent.

Laboureur sont gens assez benéurez  
Mesmement par cui terres sont labourées,

Mais il font bien souvent de malvaises journées,  
Et tart viennent à oeuvre, et tost truevent vesprées;

Et pour ce vont querrant partout leur soustenance,  
Mais envie ont entr'eulz d'avoir plus meschéance  
Por plus d'aumosne avoir, dont pour leur emouvance  
L'en leur lesse à bien faire et aumosne et pitance.

Mariage est de tous li premiers sacremens :  
En paradis fu fait de Dieu mesmement;  
Mais gardé n'est de tous ne bien ne droitement,  
Dont plait, honte, et damage en sourc communément.

Et puis qu'en tous estas treuve l'en à redire,  
Que fera dont GIEFFROY <sup>1</sup>, qui des mauvez est pire ?  
Ce monde pas n'amiende, ainçois vait en l'empire,  
Mais se mais plus nous vient de fourme que matire.

Es princes a orgueil, ès juges fraude hérite,  
Li prélat sont si maulz, li rendu ypocrite,  
De procurer ne sont li marcheant bien quite :  
Pou mesure ont ou pois qu'en n'i trueve redite.

Es cloistriers a envie, ès usuriers rapine,  
Ne est entre les gros, car l'un l'autre n'encline;  
Mais Convoitise à tous dame est, non pas meschine;  
Luxure, qui maint règne, à honte se décline.

Ainsi en tous estas il a ou pou ou mais,  
Carse l'endit du bien, l'autre dit : « C'est voir, mais. »

<sup>1</sup> Nom de l'auteur.

Ostons dont d'entour nous tex més et entremais  
Se deservir volons le ciel à tous jors mais.

*Explicit le Dit des Mais.*



## **Le Dit Moniot de Fortune.**

**Ms. 7218.**



Seignor, or escoutez li grant et li menor,  
Et li jone et li viel, li serjant, li seignor.  
Se de m'entencion entendez le tenour,  
Jà n'i porrez noter fors bien et grant honor.

Un ditelet vueil dire cortois et délitable :  
Cortois le dirai-gie et assez bien notable ;  
J'entent que je le die por estre pourfitable  
Au monde, et ne l' di mic por fablel ne por fable.

C'est ore de Fortune dont je vous vueil parler :  
Si ne le vi-je onques ne venir ne aler,  
Ne ne sai s'ele set ou chanter ou baler,  
Ou s'ele set pois cuire ou porée saler.

Encor ne soit Fortune corporel créature,  
Bien puet mortalité avoir en s'escripture.  
L'Escripture dit bien, Fortune est aventure  
A la foiz bone et bele, à la foiz laide et dure.

Or vous ert de Fortune à la véritez dite :  
Prenez garde entor li coument ele est escrete,

196      LE DIT MONIOT DE FORTUNE.

Formes d'omme a sus li, li uns en haut abite,  
L'uns monte, l'autre avale, l'autre gete en soubite.

Fortune et la feture de la roe ronde  
Notent les aventures de cest dolereus monde.  
Hui est uns hom granz sire et toz li biens abonde,  
Demain sera getez en la terre parfonde ;

Por ce di que Fortune puet estre bone et male.  
Hommes a entour li ; l'un monte, l'autre avale :  
Li uns pleure et souspire, li autres rit et bale ;  
Li uns est trop granz sires, l'autres n'a riens en male.

Il pert bien que Fortune puet fère honor et honte :  
Quant Fortune a fet homme per à roi ou à conte,  
Por .i. pou d'aventure, de mesdit, de mesconte,  
Fortune l'a monté, Fortune le desmonte.

J'oi l'autr'ier d'un homme moult forment reprochier  
Qu'il seut des esperons les granz chevaus brochier.  
Quant le senti Fortune de l'un des piez clochier,  
Si le fist trébuchier de plus haut c'un clochier<sup>1</sup>.

Ha! seignor, grant seignor, vous, venu des granz leus,  
Gardez que par Fortune ne soiez orgueilleus ;  
Quar li tour de Fortune sont trop plus péréilleus  
Que tonnoire et tempeste, serpens, lyons et leus.

<sup>1</sup> Cette strophe et celle qui précède font, je crois, allusion à la fin tragique de Pierre de la Broche ou de la Brosse, ancien barbier de saint Louis et ministre de Philippe-le-Hardi, qui fut pendu en 1276. — Voyez les pièces inédites que j'ai données sous le titre de *La complainte et le jeu de Pierre de la Broce* (Paris, 1836).

J'ai oï de Fortune reprochier maint reproche :  
 Or broche hom grant cheval des esperons à broche ;  
 Por .i. pou de reproche Fortune si raproche,  
 Si abat et brochie et brocheor qui broche.

Gardez vous de Fortune, seignor, je le vous loe :  
 Quant Fortune a fet homme haut chanter comme aloc  
 Et il cuide miex estre assis dessus la roe,  
 Dont retorne Fortune, si le gete en la boc.

Fols est qui por Fortune de mal fère s'esforce ;  
 Tele Fortune faut, n'i a ne foi ne force ;  
 Mès Fortune qui homme de bien fère renforce,  
 Celi ne puet deffère fers, ne fauchons, ne force.

J'oï parler d'un homme, bien le pot l'en véoir,  
 Qui Fortune avoit fet en haut estal séoir :  
 Quant il cuida miex estre, en son plus grant pooir,  
 Fortune de bien haut le fist bien bas chéoir.

Gardez-vous, biau seignor, cis vers ne vous eschape :  
 Quant Fortune a fet hommie prince, roi, duc ou pape,  
 Par .i. faus tour Fortune le retorne et ratrape,  
 Se li brise le col en colier ou en trape.

Encor sai de Fortune assez de véritéz :  
 Quant Fortune a mis homme en bien granz héritez  
 Et il cuide miex vivre en granz solempnitez,  
 Lendemain est trovez murtris et soubitez.

Je dirai de Fortune encore ainz m'en voise :  
 Quant Fortune a à homme donné d'avoir grant poise,

198      LE DIT MONIOT DE FORTUNE.

Se il s'en orguillist et maine fole noise,  
Bien tost porra sa goule savoir que son cul poise '.

Ainsi est de Fortune, seignor, je l' vous afe;  
Ne porquant n'a Fortune ne cors ne cuer ne fie.  
Je li donrai .i. non bien droit à ceste fie :  
Si le nommera l'en de par moi *Fols-s'i-fie*.

Tout revient par Fortune, bien le puet l'en savoir :  
Hui est uns hom granz sire, richece a et savoir;  
Hui a tant biens et joies, nus n'en puet plus avoir,  
Qui lendemain pert tout, cors, sens, vie et avoir.

Fortune est bele et bone aus bons, et débonaire;  
Mauvèse aus maus fesanz, et laide et deputaire;  
S'ele est et fière et fausse aus faus de mal afaire,  
Ou soit ou bone ou male, toz tens fet bon bien faire.

Userier marcheant, faus sanz vraie créance,  
Qui faus pois, fausses aunes avez, fausse balance,  
Fortune, qui vous a mis en pou de boubance,  
Cele vous appareille honte et grant meschérance.

Or veut ci MONNIOT son ditelet fenir;  
Et vous, bon crestien, pensez de l' retenir.  
Se ceste entencion volez bien maintenir,  
Bien porrez à honor et bone fin venir.

• Villon semble avoir pillé ce vers en disant :  
Et d'une corde d'une toise  
*Saura mon col que mon cul poise.*

*Explicit le Dit de Fortune Monniot.*

## D'Auberte la Vielle Maquerelle <sup>1</sup>.

Mss. 1830 fonds S.-G. et 7218.



Qui près de moi se vorroit traire  
I. beau conte m'orroit retraire  
Dont ge me sui mult entremis,  
Qu'autressi l'ai en rime mis,  
Qu'il avint trestot à ligne  
Dedenz la vile de Compigne.  
En la ville avoit .i. borjois  
Qui mult ert sages et cortois  
Et riches et de grant affaire.  
Ententis ert à honor faire  
Ausi au povre com au riche,  
Et cil qui n'ert avers ne chiche,  
Il avoit .i. vallet à fill <sup>2</sup>  
Qui maint deniers mist à essill  
Tant com il fu en sa joenece;  
De sa valor, de sa largesce  
Palloit l'en jusqu'en Beauvoisin.  
Cil avoit .i. povre voisin

<sup>1</sup> Legrand d'Aussy a donné dans sa collection de *Fabliaux* une imitation en prose de ce conte (voyez éd. Renouard, page 68 et suiv.), et M. Imbert l'a mis en vers. Le texte que j'en offre ici est tiré du Ms. 1830 fonds S.-G. Dans le Ms. 7218 il est intitulé *D'Auberée de Compiègne*.

<sup>2</sup> Ms. 7218. VAR. Et si avoit .i. moult biau fil.

Qui une fille avoit mult cointe ;  
Et li vallez de lui s'acointe.  
Si la proia mult longuement ;  
Cele li dist apertement  
Que mienz le venroit reposer  
S'il ne la voloit espouser;

Mais se lui plaisoit qu'il l'éust  
A feme si com il déust,  
Ele en auroit au cuer grant joie  
Et mult volentiers le vorroie.  
Fait li vallez : « Ice me plaist. »  
Ce li promist, à tant se test,  
Et cil revint à sa maison.  
Son père en a mis à raison :  
Si li a son affaire dit;  
Mais li pères li contredit,  
Et mult l'en blâme, et mult l'en chose.  
« Beaux filz, fait-il, de ceste chose  
Te déusses-tu mult bien taire;  
Cele n'est pas de ton affaire  
Ne digne de toi deschaucier.  
Ge te vorrai plus sos haucier,  
Que que il me doive couster,  
Que ge te vorrai ajoster  
As meillors genz de cest pais.  
De ta folie m'esbahis  
Qui tel garce vels espouser.  
Certes on te devroit tuer<sup>1</sup>  
Se jamais jor m'en aparoles. »

<sup>1</sup> Ms. 7218. VAR. Certes l'en te devroit touser.

Li vallez voit que cez paroles  
Li met li pères au noient,  
Si ne l' vait de riens otroiant ',  
Quar Amors, qui les siens justise,  
Le vallet esprent et atise;  
El cuer li met une estincele  
Qu'il ne pense qu'à la pucele.

Trois jors enprès issi avint  
Quant l'aiule morir covint  
La feme au riche borjois;  
Mais encor que passast .i. mois  
Puis que la dame ot esté morte,  
Li borgois, qui bien s'en déporte,  
Par le conseil à ses amis  
En a son père à raison mis  
De la pucele bele et gente  
Où cil avoit mise s'entente  
Que ge amentui en mon conte;  
Et li borgois dont ge vos conte  
A tant la besoigne avancie  
La pucelle a en sa baillie,  
A lendemain l'a espousée;  
Et au vallet nient n'agréé  
Qui pensoit et jor et nuit.  
Ne voit riens que ne li enuit;  
Mult het le solaz de la gent,  
Mult het son or et son argent  
Et la grant richece qu'il a,  
Et jure que mult s'avilla

1 Ms. 7218. VAR. Et li tolt son mariement.

De ce que onques crust son père.  
 Sa grant richece tost compère :  
 Longuement fu en tel penssée,  
 Qu'il ne savoit aillors pensser  
 De quoi il éust nul confort.  
 Il avoit robe d'estanfort <sup>1</sup>,  
 Taint en graine, de vert partie,  
 Si a fait chacune partie  
 A longues queues coertil ;  
 Li surcoz fu toz à porfil  
 Forrez de menuz escureax.  
 Mult soloit estre gens et beax  
 Qu'il ore a le vis taint et pâle.  
 I. jor de son ostel avale ;  
 Son chief afuble d'un mantel ,  
 Déduisant va lès le chastel  
 Tant qu'il vint devant la maison  
 S'amie, et fu en la saison  
 Qu'il fait chalt tens, com en aost.  
 Que que li griest, que que li cost ,  
 Enging li covient porpensser <sup>2</sup>  
 Qu'à s'amie puisse paller.  
 Mult s'i entent, mult s'i prent garde.  
 A tant une maison esgarde  
 A une vielle costurière ;  
 Maintenant passe la charrière,

<sup>1</sup> Legrand d'Aussy a mis en note de ce passage dans son essai de traduction : « Il est beaucoup parlé d'*estanfort* dans les écrivains de ce temps : c'était un drap de première qualité et fort cher. Aussi un concile de Cognac, en 1238, et un autre de Béziers, en 1246, le défendirent aux moines et aux chanoines réguliers. » (Hardouin, *Concil.*, tome VII.)

<sup>2</sup> Ms. 7218. V<sup>AR</sup>. Engin li estuet esgarder.



Si est assis sor la fenestre.  
Cele li enquist de son estre,  
Qui de maint barat mult savoit ;  
Si li demande qu'il avoit ,  
Qui si soloit estre envoisiez  
Et des autres li plus proisiez.  
La vielle avoit non Auberée.  
Jà si ne fust feme auserrée  
Qu'à sa corde ne la traisist.  
Et li vallez lez lui s'asist ;  
Si li conte tot mot à mot  
Comment cele borgoise amot  
Qui mult estoit près sa voisine ;  
S'ele l'en puet faire saisine  
L. livres en aura.  
Cele li dit : « Jà n'i faudra ;  
Jà ne la saura si garder  
Que ne vos face lui paller '   
Par tens entre l'uis et la terre :  
Alez-moi tost les deniers querre,  
Et ge pensserai de cest huevre. »  
Cil cort à une huche et oèvre,  
Où il avoit deniers assez  
Que ses pères ot amassez.  
Les deniers prent et si s'entorne,  
Chiés Auberée tentost torne.  
Si li monstre .l. livres ;  
Mais il n'est mie tost délivres,

' Ms. 7218. Var.

... Jà ne la saura  
Li vilains si très bien garder  
Que ne la puisses esgarder.

Encor i metra son escot.  
 « Or me donez vostre surcot,  
 Fait la vielle, délivrement. »  
 Et cil, qui son commandement  
 Volt faire, sanz nul contredit.  
 Fist ce que la vielle li dit,  
 Tant l'a Amors en son destroit;  
 Et ele ploie mult estroit  
 Le surcot, et met soz s'aissele,  
 Et puis se liève de sa sele  
 Et affuble .i. mantel cort.  
 Ainsi vers la maison s'en cort;  
 Et fu à .i. jor de marchié  
 Que la vielle ot bien agaitié  
 Que li sires n'ert pas laienz.  
 « Et Diex, fait-ele, soit çaiens!  
 Diex soit o vos, ma douce dame!  
 Ausi ait Diex merci de l'âme  
 De l'autre dame qui est morte,  
 Dont mult mes cuers me desconforte.

Maint jor m'a çaienz honorée ! »  
 — « Bien vignoiz-vos, dame Aubérée,  
 Fait la dame; venez séoir. »  
 — « Madame, ge vos vieng véoir,  
 Quar de vos acointier me vueill;  
 Ge ne passai ainc puis ce sueil  
 Que l'autre dame morte fu,

Ms. 7218. VAR.

Lors s'en vait droit à la maison  
 Au bourgeois dont dit vos avon.  
 La vielle avoit bien espié  
 Que li sire estoit el marchié.

Qui onques ne me fist refu  
De riens que ge li demandasse.  
Certes, se ge li commandasse  
A faire une chose mult grief,  
Ele en féist ençois meschief,  
Tant ert raemplie de biens. »  
— « Dame Auberée, faut-il vos riens ?  
Se riens vos faut, dites-le-nos. »  
— « Dame, fist-ele, ge vieng à vos,  
C'une goutte a ma fille el flanc :  
Si voloit de vostre vin blanc  
Et .i. seul de voz pains faitiz ;  
Mais que ce soit des plus petiz.  
Diex merci, ge sui si honteuse ;  
Mais ainsi m'engesse la teuse<sup>1</sup>  
Que le me covient demander.  
Ge ne soi onques truander,  
Ainc ne m'en soi aidier, par m'âme. »  
— « Et vos en aurez, dit la dame,  
Quant g'iere à privée maignie. »  
Cele, qui ert bien enseignie,  
Delez la borgoise s'assiet.  
« Certes, fait-ele, mult me siet  
Que j'oi de vos si grant bien dire.  
Comment se contient vostre sire ?  
Vos fait-il point de bele chiére ?  
Ha ! com il avoit l'autre chère !  
El avoit mult de son délit.  
Bien vorroie véoir vo lit,  
Lors saurai bien certainement

<sup>1</sup> Ms. 7218. Var. M'en angoisse la touse.

Se gisiez ausi richement  
 Com faisoit la première feme. »  
 Maintenant se liève la dame<sup>1</sup>  
 Et puis dame Auberée après,  
 Qu'en une chambre ilueques près  
 Enmedeus ensamble en entrerent ;  
 De plusors choses iluec èrent.

Assez i ot et vair et gris,  
 Et dras de soie et de samis.  
 Enprès li monstre une grant cosche ;  
 Puis dist la dame : « Ci se couche  
 Misires, et ge lez ses flans.  
 Li liz si est de fuerre blans ;  
 S'ot desoz une coute pointe<sup>2</sup>. »  
 La vielle ot une aguille pointe  
 En .i. déel en son sercot  
 Que ele desoz s'aissele ot :  
 Mult le tint près de son costé<sup>3</sup>.  
 Que que la dame de l'ostel  
 Li monstroït sa besoigne tote,  
 Et la vielle erraument boute  
 Le surcot par-desoz la coute.  
 « Certes, fait-el, dès Pentecoste

<sup>1</sup> Ms. 7218. VAR.

Si s'en est en sa chambre entrée,  
 Et la vielle sanz demorée  
 La suit après tout sermonant ;  
 Et la dame li vait disant :  
 « Dame Auberée, or esgardez  
 Vez ci biau lit et bien pæz, etc. »

<sup>2</sup> Ms. 7218. VAR.

Où il ot grant coute de plume,  
 Por ce que l'en ne s'i emplume  
 Ot dessus, etc.

<sup>3</sup> Ms. 7218. VAR. Assez parolent d'un et d'el.

Ne vi-ge mais si riche lit.  
 Plus as assez de ton délit  
 C'onques n'ot l'autre, ce me sanble.  
 A tant issirent de la chambre,  
 Et la vielle toz dis sarmone.  
 Maintenant la dame li done  
 Plain pot de vin et une miche,  
 Et une pièce d'une fliche,  
 Et de pois une grant potée.  
 Bien est la borgoise gabée  
 Par Auberéc, ne l' sait pas,  
 Ne sa guile, ne ses baraz.  
 Vers son ostel tost s'en revient.  
 Du bourgeois dire me covient,  
 Qui seul de la vile repaire,  
 Si s'en venoit de son affaire.  
 I. petit dormir se voloit :  
 Desoz la coute en cel endroit  
 Senti le surcot boçoier.  
 Lors se commence à sozpenser,  
 Quar ne set que c'est qui li griève.  
 Maintenant la coute sozliève;  
 Si en a tret le sorcot fors.  
 Qui li boutast dedenz le cors  
 I. coutel très parmi le flanc  
 N'en traisist-il goute de sanc,  
 Tant durement fu esbahis<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ms. 7218. VAR.

Por ce que le chief li doloit.  
 En sa chambre entre, si se couche;  
 Tantost comme il fu sor la couche, etc.

<sup>2</sup> Ms. 7218. VAR.

Tant fu plains de corouz et d'ire,

« Halas! fait-il, ge sui trahiz  
 Par cele qui ainz m'envinea! »  
 Lors cort à l'uis, si le ferma.  
 Maintenant a le sercot pris;  
 Quar jalousie l'a espris,  
 Que est pire de mal de denz.  
 Dehors le remire et dedenz,  
 Qu'il sanble qu'achater le vueille;  
 Mais il n'a membre ne li dueille,  
 Tant plains est de corroz et d'ire.  
 « Elas! fait-il, que porrai dire  
 De ce surcot? » Et dit par s'âme  
 Qu'il fu à l'ami sa feme,  
 Qui son solaz ainz consanti  
 Qu'ele son costé saisi.

Lors le prist et si l'estoia,  
 Et puis sor le lit s'apoia,  
 Et pense que il porra faire;  
 Mais com plus pensse à tel affaire  
 Et plus li double ses ennuiz.  
 Ainsi fu tant que il fu nuiz  
 Qu'il vit les huis clos de la rue.  
 Si prist sa feme et la rue  
 Par .i. huis fors de la maison.

« Halas, fet-il, que porrai dire  
 De cest sorcot. Bien sai par m'âme  
 Qu'il fu au léchéor ma fame,  
 Quar son soaz ainz consenti  
 Qu'eusse son costé senti.  
 Bien m'a honi et déçu,  
 Quant sus moi a fet novieu dru. »  
 Lors prent le sorcot et tornie,  
 Més com plus sovent le manie  
 Et plus li double ses anuis.

Cele, qui ne sait l'achaison,  
 A poi n'est de duel acorée.  
 A tant ez-vos dame Aubérée,  
 Qui de lui se donoit regart :  
 « Ma bele fille, Diex te gart!  
 Fait la vielle; que fais-tu ci ? »  
 — « Ha ! dame Aubérée, merci !  
 Messires est mellez à moi,  
 Mais ge ne sai dire por quoi ;  
 Ne sai que l'en li a conté.  
 Quar me faites tant de bonté  
 Qu'avuec moi venez chiés mon père. »  
 — « Avoi, fet-elle, par saint Père,  
 Je ne l' feroie por grant chose !  
 Vels-tu que tes pères te chose ?  
 Si cuideroit aucun mesfait  
 Qu'éusses à ton mari fait,  
 Ou vilénie de ton cors,  
 Ou qu'il t'éust gitée fors,  
 Ou qu'il t'éust prise prouvée  
 Et o ton léchéor trovée.

« Or est, espoir, li vilains yvres,  
 Il en sera demain délivres ;  
 Mais ge te lou en bone foi  
 Que tu t'en viegues avuec moi,  
 Quar de gens sont les rues vuides.  
 Mielz enploias que tu ne cuides  
 Le pain, le vin, la char, les pois :  
 Ge te vueil rendre tout à pois  
 Le guerredon et le servise,  
 Que tot ert fait à ta devise

Quanque tu sauras demander,  
 Et ne te faut que commander;  
 Que tu seras mult à celée  
 En une chambre destornée  
 Où jà âme ne te saura  
 Jusqu'à tant que tes sires aura  
 Trespassee tote l'ivresce.  
 Maintenant la dame s'adrece  
 Et la vielle à l'ostel l'enmaine.  
 « Bele, fait-ele, une semaine  
 Porras si séurement estre  
 Que jà nus ne saura ton estre.  
 Adonc s'asistrent au mengier;  
 Et la borgoise fist dangier,  
 Et dit que jà Diex ne pléust  
 Qu'elle menjast, dès que séust  
 Por quoi a ceste honte eue.  
 Dame Auberée s'est téue  
 A cest mot de lui preschier.  
 Lors l'a menée por couchier  
 En une chanbre, iluec de joste,  
 Sor blans dras et sor bone coste.  
 Mult l'a bien la vielle coverte;  
 Ne laisse pas la chanbre ouverte,  
 Ainz ferme bien l'uis à la clef.  
 De son ostel s'en ist soef,  
 Et s'en vait plus tost que le pas  
 Au vallet, qui ne dormoit pas;  
 Ainz torne et retorne en son lit:  
 Mult crient que la vielle n'oublit



Ce qu'ele li ot en couvent.  
 Au cuer soupire durement  
 Et s'assiet en son lit toz nus;  
 Puis est levez, et est venuz  
 A une fenestre apoier.  
 Et la viele, qui son loier  
 Volt de chief en chief deservir  
 Et le vallet à gré servir,  
 Ne guenchist destre ne senestre.  
 Le vallet trueve à sa fenestre,  
 Qui li demande quel noveles,  
 « G'en dirai ja bones et beles,  
 Quar j'ai si t'amie en mes laz  
 Qu'avoir en porras tes solaz  
 Jusqu'à demain enprès cest eure. »  
 Et li vallez plus n'i demeure  
 Que la vielle ot servi à gré.  
 Soef avale le degré  
 Et puis s'en vont andui ensamble.  
 N'avoit gaires, si com moi samble,  
 Que la borgoise ert endormie;  
 Et cil, qui désirre s'amie,  
 Se deschauce et se despoille.  
 « Dame, fait-il, et s'el s'orgueille,  
 Et s'el crie, que dirai-gié?  
 Ouvrer vueil par vostre congié,  
 Quar bien m'avez rendu mon droit. »  
 — « Ge te conseillerai à droit;  
 Fait la vielle: va, si te couche;  
 Et se el est vers toi reborse,

Qu'ele crie, et tu .ij. tanz  
Liève les dras, si te bout enz.  
Tantost com el te sentura,  
La borgoise autrement ira :  
Maintenant la verras taisir,  
S'en porras faire ton plaisir. »  
Li vallet est au lit alez,  
Si s'est lez la dame coulez,  
Et mult soef à lui adoise.  
A tant s'esveille la borgoise,  
Qui durement ert travaillie;  
Quant el le sent, si est saillie  
Fors du lit; et cil l'enbraça,  
Et dist : « Bele, traex-vos ça,  
Car je suis vostre doz amis  
Que vos avez en dolor mis.  
Mais tant ai fait, la Dieu merci,  
Que tote seule vos ai ci  
Dedenz ceste chanbre enserrée :  
Mult yos avoie desirrée. »  
— « Par foi ! fet-ele, riens ne valt,  
Que ge crierai jà si haut  
Que tost sera ci acorue  
Tote la gent de ceste rue. »  
— « Certes, fait-il, riens ne vos monte,  
Quar ne seroit fors vostre honte  
Quant la grant gent et la menue  
Vos verroit lez moi tote nue.  
Si est jà près de mienuit;  
N'en i a .i. seul qui ne cuit  
Que j'aie fait ma volenté  
De vostre cors et tot mon gré.

Mult vient or mielz que soit anblée  
A ceux defors nostre assablée,  
Que nus fors que nos trois le saiche.  
A tant devers lui la resaiche;  
Si l'enbraça parmi les flans',  
Qu'el' avoit déliez et blans;  
La bouche li baise et la face.  
La borgoise ne set qu'el face;  
Mielz li vient estre en repos,  
Qu'elle puet accueillir tel los  
Par les voisins et tel renom  
Qu'el' n'i auroit se honte non.  
Mult asoage, mult apaise,  
Et li vallez l'acole et baise.  
Or sont ensamble et si font  
Ce por quoi assablé i sont.  
Au matin, quant l'aube est crevée,  
S'est mult tost levée Auberée;  
Si atorne au mielz qu'ele pot  
Char de porc et chapons en rost.

A tant sont assis au mengier;  
N'i a nul qui face dangier,  
Ainz menguent assez et burent;  
Et anbedui en gré reçurent  
Le servise dame Auberée;  
Et quant ce vint à l'enserée  
Que li solax à son droit torne,  
Dame Auberée lor atorne  
Ce qu'ele sot que lor est bon,

\* Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7218:

Qui tot n'estoit mie du son.  
 Cele nuit ot assez soulas :  
 Ambedui jurent braz à braz.  
 Onques de veiller ne finèrent  
 Tant que les matines sonnèrent  
 A Saint-Cornil en l'abaie.  
 Tantost com ot la cloche oie  
 Dame Auberée, si s'esveille,  
 Puis si se vest et apareille,  
 Et vint au lit où cil se gisent,  
 Qui lor amor entre-devisent.  
 « Or sus, fait-ele, bele fille,  
 Si en irons à Saint-Cornille,  
 Entre moi et toi, au mostier :  
 Dès or auroiez-tu mestier  
 Que tes sire à toi s'acordast. »  
 Li vallez mult l'en destornast,  
 Mais il ne l'ose contredire,  
 Et la vielle li prent à dire :  
 « Lai-moi à mon talent ovrer :  
 Encor i porras recouvrer  
 A t'amie et à ton déduit. »  
 Auberée chandoiles vit,  
 Dont chascune ont plus d'une toise.  
 Entre Auberée et la borgeoise  
 Se sont issues de l'ostel.  
 Au mostier vont devant l'autel  
 Nostre-Dame, et devant l'ymage.  
 Auberée, qui mult fu sage,  
 Fait la dame couchier à terre,  
 Et li desfent que de sa guerre  
 Ne li soit à vaillant .iij. noiz.

La vielle ot faites .iiij. croiz  
En une lampe où feu ardoit.  
Les chandoiles que el avoit  
A alumé de chief en chief.  
L'une des croiz li met au chief,  
Et l'autre as piez, et l'autre à destre,  
Et la quarte mist à senestre;  
Puis vient à lui, si l'aséure :  
« N'aiez de paor nule cure,  
Et gardez, comment qu'il aviegne,  
Ne vos movez tant que reviegne,  
Ainz gisez ci endementiers. »  
— « Dame, dit-ele, volentiers. »  
Ainsi la dame ibuec s'atorne,  
Et la vielle sa voie torne  
A l'estel au borgois tot droit,  
Qui dolenz por sa fame estoit <sup>1</sup>,  
Si qu'il ne se set conseiller.  
Et cele, por lui esveiller,  
Vint cele part et hurte et boute;  
Et cil, qui oreille et escoute,  
Qui mult vosist tel chose oïr  
Dont il se poïst esjoïr,  
Tantost son huis ovrir commande;  
Et dame Auberée li demande  
Maintenant qu'ele entra laienz :  
« Où est, dist-ele, li noienz,  
Li failliz, li mal ensaigniez ?  
— « Dame Auberée, bien viegnoiz,  
Fait-il; que volez à cest eure ? »

<sup>1</sup> Ms. 7218. Var. Qui por la fame lriez estoit.

Cele a respondu, « ne demeure :  
 • Ge te dirai, lasse, mon songe,  
 Anuit songai .i. mult grief songe  
 Que de poor m'en esveillai ;  
 Vesti moi et aparellai,  
 Que du songe fui esbaie.  
 Au mostier, dedenz l'abéie,  
 Très devant l'autel Nostre-Dame,  
 Ilueques vi gésir ta feme  
 Devant l'ostel tote estandue<sup>1</sup>.  
 Tote en ai esté esperdue,  
 Quar ge ne sai que ce puet estre.  
 Au chief, au pié destre, au senestre,  
 Vi chandoiles iluec ardant ;  
 Iluec vi ta fame gisant  
 Devant l'autel à oroison.  
 Trop en as fait grant mesprison ;  
 Si en batras encor ta goule :  
 I déust-ele estre si seule  
 Feme qui si bele forme a ?  
 De la main Dieu qui te forma  
 Soies-tu seignie, Auberée !  
 G'en sui tote désespérée.  
 Si le tieng à mult grant merveille<sup>2</sup>  
 De cest affaire qu'ainsinc veille  
 De ce tendrun qui bier fu née,  
 Qui déust la grant matinée  
 Çaienz dormir soz sa cortine,  
 Et tu l'envoies as matines !

<sup>1</sup> Ce vers et les cinq suivants manquent au Ms. 7218.

<sup>2</sup> Ce vers et les sept suivants manquent au Ms. 7218.

As matines! ~~lasse~~ péchable,  
 De la mein Dieu ~~espiritable~~  
 Soie-ge, dit-~~ele~~, saignée  
 Et benoîte et porraignée!

« Vielz-la tu faire papelarde?  
 Mal feu et male ~~flamme~~ l'arde  
 Qui jueane feme ainsi envoie! »  
 Ainsi la vielle le desvoie  
 Du mal penser que ses cuers ot;  
 Se ne fust-ce por le sercot,  
 Jà n'i penssast mais se bien non,  
 Mais toz jors ert en soupeçon.  
 Fait li borgois : « Dites-vos voir? »  
 — « Levez sus, si porrez véoir,  
 Fait la vielle, se ge vos ment. »  
 E il se liève délivrement,  
 Que n'a cure que plus i gise.  
 Andoi s'en viennent à l'yglise;  
 Iluec a sa fame trouvée  
 Si comme l'ot dit Anberée,  
 Et li borgois vers lui se trait,  
 Que la vielle li ot retrait;  
 Par la main contremont la drece,  
 Puis li a dit que par ivrece  
 A-il fait tele mesprison.  
 Endui en viennent en maison;  
 Si se couchent de rechief;  
 La borgoise cuevre son chief,  
 Qui de dormir avoit talent.  
 Mult li est poi du maltalent  
 Que ses sires avoit eu

Quant il n'en a riens plus sçu ;  
 Et li mariz d'autre part cuide  
 Que sa feme ait la teste vuide  
 Et de veiller et de plourer,  
 Et que puis ne fina d'ourer  
 Devant l'autel et nuit et jor,  
 Et dépria por son seignor.  
 Ainsi lez sa feme se jut  
 Li borgois tant que jor parust ;  
 Quant li soulam en haut se hauce  
 Li borgois se vest et se chance<sup>1</sup>,  
 Et laist sa feme qui se gist.  
 Maintenant de son ostel ist,  
 Et saigne son vis et son cors,  
 Et dame Aubérée saut fors,  
 Et s'escrie à haute voix :  
 « Xxx. sols! la veraie croiz!  
 Or ne me chalt que ge plus vive<sup>2</sup>.  
 Xxx. sols! dolente chaitive,  
 Xxx. sols, lasse! que ferai?  
 Xxx. sols! et où les prendrai?  
 Diex! ge sui trop maléureuse!  
 Xxx. sols, lasse dolereuse!  
 Or m'est-il trop mésavenu!  
 Estes vos le borgois venu.  
 Dame Aubérée vœu l'a,  
 Si crie encor et çà et là :

<sup>1</sup> Ms. 7218. ADDITION.

Aler s'en veut droit au moustier,  
 Par Jhesu no père proier.

<sup>2</sup> Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7218, et tout ce passage offre des transpositions.



« Xxx. sols, lassé! xxx sols!  
 Or venra çaienz li prévost,  
 Si prendera ce pou que g'ai:  
 C'est le songe que ge songai.  
 — « Dites-moi, se Diez vous aist,  
 Fait li borgois qui s'estahit,  
 Por quoi vos faites si grant duel.  
 — « Par mon chief, fait-ele, mon vuel;  
 Fait-ele, ge le vos dirai;  
 Jà de mot ne vos mentirai:  
 I. vallet vint ci avant-hier;  
 Por recoudre et por affaitier  
 Si me bailla .i. sien sercot  
 Que rompu ot à un escot  
 Ne sai .iiij. escurez ou .iiij.  
 Ge le pris, si m'ala rebatre  
 A tot le sercot recousant,  
 C'un poi me sentoie pesant.  
 Ainsi à tote ma couture  
 M'en issi par ma aventure  
 Celui jor fors de mon ostel;  
 Mais chéu m'est de mon chetel,  
 Quant ge ai mon sercot perdu;  
 Dont j'ai si mon cuer espendu  
 Que ge ne sai où ge me sui.  
 Que ferai se ge ne m'enfui?  
 Que ge ne sai nul mestre ensaigne  
 Ne ge ne truis qui le m'ensaigne.  
 « L'en le me velt ainsi noier;  
 G'en ferai escommenier  
 Diemenche à toz les mestiers.

Quanque tu sauras demander,  
 Et ne te faut que commander;  
 Que tu seras mult à celée  
 En une chambre destornée  
 Où jà âme ne te saura  
 Jusqu'à tant que tes sires aura  
 Trespassee tote l'ivresce. »  
 Maintenant la dame s'adrece  
 Et la vielle à l'ostel l'enmaine.  
 « Bele, fait-ele, une semaine  
 Porras si séurement estre  
 Que jà nus ne saura ton estre. »  
 Adonc s'asistrent au mengier;  
 Et la borgoise fist dangier,  
 Et dit que jà Diex ne pléust  
 Qu'elle menjast, dès que séust  
 Por quoi a ceste honte eue.  
 Dame Auberée s'est téue  
 A cest mot de lui preschier.  
 Lors l'a menée por couchier  
 En une chanbre, iluec de joste,  
 Sor blans dras et sor bone coste.  
 Mult l'a bien la vielle coverte;  
 Ne laisse pas la chanbre ouverte;  
 Ainz ferme bien l'uis à la clef.  
 De son ostel s'en ist soef,  
 Et s'en vait plus tost que le pas  
 Au vallet, qui ne dormoit pas;  
 Ainz torne et retourne en son lit:  
 Mult crient que la vielle n'oublit

Ce qu'ele li ot en couvent.  
 Au cuer soupire durement  
 Et s'assiet en son lit toz nus;  
 Puis est levez, et est venuz  
 A une fenestre apoier.  
 Et la viele, qui son loier  
 Volt de chief en chief deservir  
 Et le vallet à gré servir,  
 Ne guenchist destre ne senestre.  
 Le vallet trueve à sa fenestre,  
 Qui li demande quel noveles,  
 « G'en dirai ja bones et beles,  
 Quar j'ai si t'amie en mes laz  
 Qu'avoir en porras tes solaz  
 Jusqu'à demain enprès cest eure. »  
 Et li vallez plus n'i demeure  
 Que la vielle ot servi à gré.  
 Soef avale le degré  
 Et puis s'en vont andui ensamble.  
 N'avoit gaires, si com moi samble,  
 Que la borgoise ert endormie;  
 Et eil, qui désirre s'amie,  
 Se deschauce et se despoille.  
 « Dame, fait-il, et s'el s'orgueille,  
 Et s'el crie, que dirai-gié?  
 Ouvrer vueil par vostre congié,  
 Quar bien m'avez rendu mon droit. »  
 — « Ge te conseillerai à droit;  
 Fait la vielle : va, si te couche;  
 Et se el est vers toi reborse<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Ms. 7218. Var. Et se ele vers toi se frouche.

**222 D'AUBERÉE LA VIELLE MAQUERELLE.**

Tot .iij. furent en gré servi.  
Par cest flabel vos vueil monstrar  
Por poi puet-on feme trouver  
Qui de son cors face mesfait,  
Se par autre feme ne l' fait.  
Tele est bien en sa droite voie,  
Se feme velt qui la desvoie,  
Qu'el seroit nete, pure et fine :  
Ainsi nostre flabeax défine.

*Explicit.*

## **Le Dit de l'Enfant qui sauva sa Mère.**

**Ms. 198 N.-D.**



Puisque Diex m'a presté sens et entendement,  
Et bouche de parler, et cuer d'avisement,  
Que ne soie repris ne blasmez folement,  
Dont me doi-je pener de parler sagement.

Voirs est que biau parler ne puet aus bons desplaire.  
Qui bien y veult penser, on y prent examplaire  
Por sa vie amender et lui de péchié traire.  
Diex me doinst dire chose qui à tous puisse plaire!

Se vous volez à moy .i. petitet entendre,  
Vous y porrez tel chose retenir et aprendre  
Que vous vous garderez tous jors mais de mesprendre  
En toutes les raisons sus quoi je doi descendre.

Ce ne sont pas mençonge, ains est chose certaine,  
Car j'en trai à tesmoing l'Escripture divine,  
De cui crestienté et la loi se décline;  
Car c'est confession qui tant est bone et digne.

Voirs est que il n'est nul, s'il se veult amender  
Et repentir de cuer, et Dieu merci crier,

Et en dévotion netement confesser,  
Que Diex ne li pardoinst sans jamais reprover;

Mais que face penance tele c'on li enjoint,  
Puis se gart de péchié qu'il n'i renchiée point.  
Ainsi ert racordé à Dieu et en bon point;  
Prions-li que s'amour et sa grâce nous doinst.

Entre vous tous et toutes je vous pri et requier  
Ens en l'onnour de Dieu, qui tant puet justicier,  
Entendés .i. biau dit que je vous veil noncier  
Qu'il avint de certain au temps çà en arrier.

Il fu .i. riches hons, si com trouvons lisant;  
Entre li et sa fame avoient .i. enfant.  
La mort prist le borjois, ne pot vivre en avant :  
Quant la mort fu venue moult ot le cuer dolant.

Dolans est cil qui pert sa bone compaignie.  
Aprez que li borgois ot perdue la vie  
La dame fu de plait durement assaillie :  
Moult y a despendu de son avoir partie.

Li filz fu à l'escole, qui moult y despendi;  
La dame largement de son avoir perdi.  
Po but et po menja, povrement se vesti,  
Diex le soloit véoir qui s'esloigna de li.

La bourjoise chéi en moult grant povreté,  
Ne pot avoir les aises où elle avoit esté;  
Et si fu delivrée de tout son parenté,  
Car il n'est nulz s'a pert qui ne chiee en vilté.

Un jor cele borjoise entra en .i. jardin,  
Plorant, desconfortée; moult faisoit male fin,  
Ses .ij. poins detordant et esrachant son crin.  
Déables, qui ne dort, vers li prist son chemin;

En guise d'un marchant devant li s'arresta:  
Par moult simple raison tantost li demanda:  
« Dites, fait-il, m'amie, pourquoy plorez-vous là ? »  
Et cele sans plus faire tout son fait li conta.

Cele cuidoit qu'il fust uns hons de bone vie.  
« Certes, sire, fait-elle, je sui moult esbahie:  
Je soloie estre riche, or sui moult apovrie. »  
Li ennemis respont: « Or ne t'esmaie mie;

« Se tu veulz faire ce que je t'enseignerai  
Or et argent et robes à plenté te donrai,  
Et dessus ton lignage je te seurmonterai. »  
— « Sire, dist la bourjoise, commandez: je ferai. »

Li ennemis respont: « Scés-tu que tu feras?  
Tous les jors par coustume au moustier t'en iras:  
Ceulz qui prieront Dieu tu les aresneras  
Et de tout ton pooir tu les destorberas.

« En ce point que li prestres fera le sacrement,  
Si dis tes oroisons oians tous hautement,  
Par coi cil de l'église n'aient entendement,  
A Dieu et à sa mère, fors à toi seulement. »

La borjoise respont: « Sire, se je cuidoie  
Por itel chose faire en richece montroie,

Ce que commanderés moult volentiers feroie,  
Et encore-assez plus se faire le savoie. »

Li ennemis respont : « Encore plus feras :  
Iij. povres chascun jor au soir herbergeras,  
Et jus du premier somme tu les en chaceras;  
Ne jamais en ta vie ne te confesseras. »

Trois povres chascun jour herberjoit ensemment  
Et puis les boutoit hors contre l'anuitement.  
Des prestres, des chanoines tenoit cort moult souvent:  
Chascuns léens avoit fame privéement.

La bourgoise lonc-temps vesqui en tel usage,  
Et envers l'ennemi mist tout son avantage;  
Ne de li confesser n'avoit-el nul corage,  
Et tant qu'ele chéi en .i. moult grant malage.

Malade fu souvent, que morir la convint.  
Son fil, qui estoit clers, devant son lit s'en vint :  
Le chief li a tasté, et longuement le tint;  
Quant le vit si malade du prestre li souvint :

« Mère, ce dist li clers, je vous voi au-dessous :  
Se j'amaïne le prestre vous confesserez-vous ?  
Se moriez sans langue ce seroit honte à vous. »  
Cele li respondi : « Non ferai, biau filz dous. »

Quant son filz l'entendi si fu tous esmaiez ;  
En plorant li a dit, dolant et corrouciez :  
« Se vous estiez confesse de trestous vos péchiez  
Nulz ne vo s'en seroit devant Dieu reprochiez. »



La mère respondi : « Biaux filz, lessiez m'ester ;  
Je n'ai cure de prestre ne de moi confesser. »  
Quant ses filz l'entendi, si commence à penser :  
Bien sot que li malvais le voleit enchanter.

Lors li dist doucement : « Confessez-vous à moi ;  
Nulz ne doit desconfez morir en nostre loy :  
Je vous celerei bien, par la foy que vous doy. »  
La borjoise respont : « Biaux filz, je te l'otroi. »

Adont se confessa la dame à son enfant ;  
Tout son fait li conta , ne li vait riens celant.  
Si dist : « Ma douce mère, je vous pri et commant  
Que le prestre venist à vous tout maintenant. »

Tant li a dit son filz qu'ele li otroia :  
« Filz, puisque tu le veulz, si le m'amainnes ça. »  
Cilz s'en va chiez le prestre, tantost amené l'a.  
Tantost li ennemis au lit la dame ala.

Pour ce qu'il ne volt pas qu'ele fust confessée  
A bouche de provoire ne à Dieu recordée,  
Par la gorge le prent, errant l'a estranglée ;  
Et quant son filz revint si l'a morte trouvée.

Le filz à la borjoise fu forment cerroucié ;  
Le prestre, d'autre part, si fu moult esmaïé.  
« Sire, ce dit li enfès, por Dieu, me conseilliez,  
Par coy ma mère soit quite de ses péchiez. »

Li prestres respondi : « Par ma foy, je ne sai. »  
— « Sire, dist li vallés, et je le vous dirai :

Tous les péchiez ma mère je vous recorderai,  
Et, selonc le meffait, la penance ferai;

« Car, ains que vous alasse querre en vostre maison  
Lors regéhi ma mère à moi par tel raison  
Qu'ele estoit prez de mort et en grant souspeçon  
Qu'el ne morut sans langue : or savez l'achoisson.

« Et, por ce que ma mère ne puet à vous parler,  
Vous voudrai-je ses fais en secré recorder,  
Puis me bailliez penance que je puisse porter.  
Je pri Diex qu'il m'en veille aidier et conforter. »

Li prestres respondi : « C'est bone chose à faire ;  
Pour quoi puisses ta mère de ténèbres retraire. »  
Lors se coucha li enfès, qui moult ert débonnaires :  
Sus la bouche sa mère a posé son viaire.

A tant le premier mot si dist moult doucement :  
« Sire prestres, à Dieu et à vous seulement  
Et à la mère Dieu veil dire entièrement  
Les péchiez que ma mère fist outrageusement. »

Adont se confessa li enfès pour sa mère ;  
Au confesser, des yex li chéoit l'yaue clère.  
Li prestres entendit trestoute la manière :  
Bien vit que la borjoise estoit pesme et amère.

Le prestre l'en absolt, penance li charja,  
Et li enfès la prist, et en convent li a  
Qu'il la fera moult bien au miex que il porra.  
Lors s'en parti le prestre et l'enfant demora.

DE L'ENFANT QUI SAUVA SA MÈRE. 229.

Lendemain fu li cors portez en sainte église,  
Moult de grant luminaire à faire le service;  
A honnor fu la dame ce jor en terre mise.  
Ses filz fist la penance que por sa mère ot prise.

Avec ce fist li enfès trestous les jors chanter  
Messe de *requiem* por sa mère sauver;  
A moult de povre gent fist s'aumosne donner,  
Que Diex vousist sa mère ses péchiez pardonner.

Quant vint au chief de l'an, trestout certainement  
La borjoise revint à son fil proprement,  
Plus blanche que fleur; si li dist doucement :  
« Biaux filz, parole à moi. Je n'ai mal ne tourment;

« Benoit soit l'êure qu'en mes flans te portai!  
Et an .ij. les mameles de quoi je t'alaitai!  
Tu m'as traite des paines où jamais ne serai,  
Por ce que mes péchiez à toy je recordai.

« Ton lit est apresté aveques moi ès ciex. »  
Quant son filz l'entendi, si pleure de ses yex  
De la joie qu'il ot; a dit : « Glorieus Diex,  
Con bon vous fait amer et servir en tous liex ! »

Li enfès doucement à sa mère parla;  
De leur raison ensamble l'un à l'autre conta.  
La dame s'en parti, en repos s'en ala;  
En po de temps après li enfès trespassa.

Tout ainsi fu la dame par son enfant sauvée;  
Ele fist bone painne quant el fist tel portée.

En cest example-cy nous est raison monstrée  
Confession estre sus toute riens amée.

*Explicit.*

## **Le Dit du Petit Juif.**

**Ms. 498 N.-D.**

---

Seigneur, je di pour voir, qui a entendement,  
S'il n'entent à bien faire, qu'il oevre folement;  
Car par les bones oevres vient-on à sauvement :  
Chascuns puet bien savoir se je dis voir ou ment.

Cil qui en sa jonece veult le bien commencer,  
S'il le veult poursuivre, jà n'aura encombrier :  
Diex le gart et deffent, qui li rent son loier,  
Comme il fist à celui dont vous m'orrez nuncier.

En Egypte manoit, au temps anciennour,  
I. Juif où n'avoit charité ne amour;  
Voirres fist et voirrières, tel estoit son labour :  
I. enfançon avoit, Diex l'amoit par amors.

Sus l'enfant du Juif veil prendre ma matère;  
Biaus fu et gracieus et de bele manière.  
Aus enfans crestiens faisoit moult bele chière,  
Avec eulz se jouoit et avant et arrière,

Plus croissoit le Juif, plus les enfans amoit;  
Quant son père le sot, moult souvent le batoit.

Combien qu'il fust batus, point ne s'en retréoit;  
Quant pooit eschaper, aus enfans se clamoit :

« Par ma loy ! crestiens, mon père si me bat  
Pour ce que avec vous me soulace et esbat ;  
Miex aing vo compaignie que ne fais son sabbat :  
Son mestier ne suivrai ; fox est qui s'i embat. »

Li enfès du Juis si amoit les clergons ;  
Son père le batoit, qui fu mal et félons.  
A sa fame disoit : « Le nostre enfant perdons :  
Il sera crestiens, quel gré que en aions.

« Li cuers le me dît bien. Regardez sa manère,  
Il ne s'en veult fourir, tant le bate ne fière,  
Qu'il ne face aus enfans crestiens bele chière.  
Il haira nostre loy : il a la leur trop chère. »

Et la mère respont : « Il s'en chastiera ;  
Quant il aura .xx. ans, nostre loy amera :  
Il sera hors d'enfance, et l'en li monstrera  
Tous les poins de nostre ordre ; les crestiens haira. »

— « Par ma loy ! dit li pères, qui fu fel et engrez,  
Qu'il a passé .vij. ans, nous le suivrons de prez.  
Se il est bons juis ne's amera jamès  
Les enfans crestiens, ains s'en tenra en pais. »

Mais tous jors il avoit au cuer mélancolie  
Que son fil fausseroit la loy de sa lignie.  
Trop souvent li ooit nommer sainte Marie ;  
Por ce batoit l'enfant et faisoit vilonie.

Quant la mère véoit que li pères batoit  
Si souvent son enfant, par malialent disoit :  
« Devant que le fol prent sa folie ne croît ;  
Ton fil ert crestiens, ce sera à bon droit. »

De l'enfant du Juif parlerai de rechief ;  
C'iert mon commencement, si sera-ce mon chief.  
De son père lairai le plait, mais c'est trop grief :  
Diex ama son enfant et torna à bon chief.

Ainsi com vous orrez, qui me voudra entendre,  
Li enfès du Juif, qui est et doulz et tendre,  
N'ot cure de lor loy, la nostre volt aprendre :  
Diex l'ama et tint chier, à sa part le vult prendre.

Volentiers compaignoit les enfans crestiens ;  
Nostre loy li monstrèrent selonc leur esciens :  
« Trestoute ta lignie ne vault ne que .i. chiens :  
Par Dieu non feras-tu se nostre loy ne tiens.

« Pasques ferons demain, nous acommuicherons,  
Et yrons au moustier, nostre Seigneur prendrons ;  
Mais tu n'i vendras mie, por voir te le disons ;  
Tu n'es pas crestiens : pour ce là te lairons. »

— « Et comment, compaignons, yrez-vous y sans moy ?  
Menez-moi avec vous, por le grant Dieu vous proi ;  
Quant serai retornez baptizier me feroi. »  
Li plus sages respont : « Par ma foy, je l'otroy.

« Ha ! dist-il, biaux amis, scés-tu que tu feras ?  
Demain quant il ert jour à matin lèveras,

Puis t'en venras icy, matin nous trouveras :  
 Nous yrons au moustier, avec nous parvenrâs. »

— « Pour le grant Dieu vous pri que vousicy m'atendez,  
 Car matin vous verrai, de ce pas ne doubtez ;  
 Car s'en vostre moustier sans moi vous en alez,  
 En vostre compaignie jamais ne me verrez. »

— « Vas mais hui à l'ostel, Diex te doinst bone vie,  
 Le glorieus du ciel, le filz sainte Marie !  
 Car nous t'amons de cuer, toy et ta compaignie ;  
 Se ne t'atendons cy, no foy aurons mentie. »

Li enfès s'en torna ; chiez son père s'en va.  
 La nuit dormi petit, bien matin se leva,  
 Et quant fu descouchiez à ses compaignons va :  
 Ne furent pas levé, liez fu quant les trouva.

Li Juif et l'enfant alèrent en l'église ;  
 Volentiers et de cuer oyrent le service.  
 Le Juis fu laiens, mais nul ne le ravise :  
 Chascuns à Dieu prier avoit s'entente mise.

Quant la messe fu dite, le service finé,  
 Le prestre leur a dit : « Or vous agenoilliez,  
 Et vous adrécerai trestous de vos péchiez.  
 Nul n'aproche à l'autel s'il n'est très bien confez. »

Quant li prestres leur ot fait le commandement,  
 Chay devant l'autel, s'agenoille humblement.  
 Hasquins fu lez l'autel, sambla li vraiment  
 Que li prestres donoit à chascun .i. enfant.



Haquin fu lez l'autel, qui le cuer ot espris  
D'avoir .i. tel enfant com chascuns avoit pris.  
A l'autel s'agenoille comme enfès bien apris,  
Et li prestres li donne, de ce fu entrepris.

Quant il ot recéu le Seignor, qui tout guie,  
Par le moustier s'en va, quérant sa compaignie.  
Les enfans a trouvé, ne li ennuia mie;  
Onques ne fu si liez à nul jour de sa vie.

Quant léens ont l'enfant si en orent grant joie;  
Du moustier sont issus, si menèrent grant joie.  
D'ilec en leur maison le Juif les convoie;  
Vers son père s'en va, qui por li moult s'esmoie.

Quant le félon Juif vit son fil aprochier,  
Qui li sambla plus bel assez qu'il n'estoit hier,  
« Haquin, di dont tu viens, ne le me dois celer. »  
Et li enfès li dist, qu'il ne le vout celer :

« Par ma loy ! ou moustier j'ai mengié .i. enfant ;  
I. grans sires le donne. Alez-y tost courant  
Avec mes compaignons. Encor en y a tant :  
Prenez-en .i. pour vous, et pour ma mère autant. »

Quant son père l'oy, à po qu'il n'enraja.  
Son filz prist par la main, que plus ne se tarja,  
En ou milieu du four maintenant le geta  
Où li voirres estoit, mais Diex garanti l'a.

Li enfès fu ou four, où la chaleur fu grant :  
La mère vint de hors, demanda son enfant,

Et li pères li dist moult félonnessement :  
« Je l'ai geté ou four, et te dirai comment.

« Avec ses compaignons a esté au moustier,  
Leur Dieu a recéu, à celer ne vous quier,  
Et por ce l'ai geté ou milieu du brasier;  
Or puet dire à son Dieu que il le viengne aidier. »

Quant la mère l'oy, si s'est hault escriée :  
« Tu as fait au jor d'ui une male journée. »  
Cele prent à crier comme fame desvée;  
Quant on l'oy crier tost y fu l'assemblée.

« Juive, que as-tu? dis-nous la vérité. »  
Et elle leur a tout l'afaire recordé :  
« Mon mari a son filz ou feu ardent geté,  
Car le Dieu avoit prins de la crestienté. »

Quant li voisin l'oïrent tuit furent esbahi.  
Au Juif sont venu, si l'ont pris et saisi,  
Et il fu tantost pris, point ne se deffendi.  
Au four vindrent tout droit, si ont l'enfant choisî,

Qui au boullons du voirre de sa main se jouoit;  
Car li Sires des ciex en santé le tenoit.  
Li enfès le voit bien, mais nulz ne l'aperçoit :  
De tel Seignor véoir nulz d'eulz dignes n'estoit.

Au juitiau demandent : « Qui t'a sauvé la vie? »  
— « L'enfant que j'ai mangié; ne le véez-vous mie?  
Il me tient par la main : j'ai bone compaignie;  
Se de lui m'eslonjoie bien feroie folie. »

Quant le père et la mère oyrent l'exemplaire  
Que li Sires des ciex por ses amis scet faire,  
Baptisier et lever se firent sans contraire;  
Nostre-Dame servirent; de leur loy n'ont que faire.

Et li uns et li autres furent de bone vie;  
Nostre-Dame servirent tant com furent en vie:  
Leur filz mirent à lettre, ce ne fu pas folie;  
Si bien aprist l'enfès, prestres fu en sa vie.

Le clers qui ce dit fist nous dit et nous tesmoigne  
Que il est fox prouvez qui tel Seignor esloigne  
Et qui de lui servir nuit et jor ne se paine,  
Con font cil Cordelier, cil jacobin, cil moine.

Or prions tous et toutes de bon cuer le Seignour,  
Qui l'enfant au Juif sauva dedens le four,  
Qu'il nous doinst en ce siècle ouvrer de tel labour  
Que nous puissions avoir son conduit et s'amour.

*Amen.*

*Explicit le dit du Juitel.*

CI ENSUIVANT SE COMMENCE

## Le Dit des Patenostres.

Ms. 198 N.-D.



Dites vos patenostres pour toute sainte Église,  
Car elle est acouchiée, et si ne scet où gist.  
En nul plus povre estat ne porroit estre mise :  
Tant est fait que sus lui chace est corrée et prise;  
Et pour ce que chascuns la déboute et déchace  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres : sainte Église travaille ;  
L'en l'a jà mis gésir au fuerre et à la paille.  
Chascun du sien a pris, nul n'i a qui li baille ;  
L'en la perc et recope et retrenche et retaille  
De florins à chaière et de florins à mace<sup>1</sup>.  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres : sainte Église vault morte,  
Ce qu'on li a osté et prins de vie torte.  
Cousin n'a ne parent qui de riens la conforte,

<sup>1</sup> En 1308 le florin d'or à *la masse* valait 21 sols 3 deniers, et il y en avait 26 au marc; le florin à *la chaise*, 12 sols 2 deniers; il y en avait 70 au marc.

Car tuit sont esméu contre lui d'une sorte :  
L'un la boute des piez, l'autre crache en sa face :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres pour Jehan l'apostole <sup>1</sup>,  
Qui fait a grant moustier de petite chapele  
Et dira éveschié .iij. , c'est bien chose nouvele.  
Onques mais ne joua papes de tel merele :  
Evesques et abbés qu'ensemble joint et lace,  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li fasse.

Dites vos patenostres pour cardinaus de Romme,  
Car ils sont vaillant rien, avec ce qu'il sont home;  
De l'autrui cure n'ont, se ce n'est de grant somme,  
Car pas ne sont enfans pour apaier de pomme,  
Por ce ne veulent pas des bras qu'on les embrace :  
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites vos patenostres por papes et cardinaux,  
Qui sont de tous confouls, mais qu'i laient dons hauls  
Et d'autre part prières seront espéciaux,  
Por ce mestre antipape et ces chardonneriaux,  
Qui contre sainte Église courent à la harache;  
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites por nos prélas qui gouvernent le monde  
Qu'il sachent traire argent de là où trop habonde,  
Mesmement por tous ceulz qui mainent vie monde

<sup>1</sup> Jean XXII, qui fut élu pape en 1316, à la mort de Clément V, et qui siégea à Avignon. Il mourut en 1334, après s'être procuré des sommes considérables au moyen de la vente des dispenses, des absolutions, etc.

Et prêchent la foy ne ne doutent vergoigne,  
Ne mort que leur chief nus ne soit à décolace;  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour ceulz ne prie l'en des prélas qui se paissent  
Et les leurs riches font, norrissent et engraissent,  
Et d'amendes leurs gens contre raison exprissent,  
Et leurs povres voisins terre en famine lessent,  
Et les trésors amassent de pierres, des topace;  
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Dites vos patenostres, ainsi vous en souviengne,  
Por clergie si qu'à mais pires pas ne deviengne;  
S'il ne veult amender, en cest estat se tiengne:  
Je li prie qu'il ne face tant le bien qu'il ensaigne.  
Le dire leur souffist sans entrer en la trace;  
Dites vos patenostres, que Diex merci li face.

Pour tous officiaus, pour gens d'avocatie,  
Por tous procureurs, pour clers de notairrie,  
Et pour prestres curez qui ne se faignent mie  
De leurs parrochianes par jor et par nuitie  
Visiter, si qu'il aient ouverte la crevace,  
Dites vos patenostres que Diex pardon li face.

Pour clers estudians, por tous ceulz des enquestes,  
Por les mestres aussi qui siéent aus requestes,  
Por advocas et juges qui débatent leurs testes  
Et tousjors leurs mains ont por prendre l'argent prestes,  
Se en deffaut les gens chiéent por eulz en coustumace,  
Dites vos patenostres, que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres por la chancelerie,  
 ..... drois est c'on ne l'oblie;  
 Que vers nous soit courtois, piteus, sans félonnie;  
 Por les phisiciens et ceulz de cyrurgie,  
 Que nulz en son mestier vers nous ne se forface :  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres pour ces religieux  
 Qui chascun anchargié sont d'absolutions;  
 Désormais pou vaudront leurs grans exécutions;  
 Por vivre leur convient vendre possessions,  
 Por ce qu'ele leur tost leur pain et leur fouace ;  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour ces religieux qui ont dismes et rentes,  
 Dites vos patenostres doucement, endementres  
 C'ont leurs corps en moustier qu'il n'aient leur entente  
 A celles qui ne sont cousines ne parentes ;  
 Et se par fol désir euvre leur font homage,  
 Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Pour ordres mendiens ne fault-il pas prier ?  
 Car bien scevent partout leur profit espier ;  
 Il puéent assés assez estudier  
 Et dedens leurs moustiers chanter hault et crier.  
 Lays ont et sépultures, et vivent sans menace :  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

En ce monde les voi faire de divers tours  
 Ces ordres mendiens qui ont divers atours :  
 Les grans chaperons ont par villes et par bours;  
 Dire souvent le bien aucun font à rebours,

242        LE DIT DES PATENOSTRES.

Et pour ce aussi com fait à terre une lymace :  
Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Dites vos patenostres pour ces Hospitaliers,  
Car l'en leur clost leur granges, maisons et celiers.  
A leur damage ont-il les biens à ces Templiers,  
Car il en ont le plait, ne sait qu'a les deniers,  
N'encor n'en a l'en fait chose que à Dieu place<sup>1</sup> :  
Dites vos patenostres, que Dieu pardon li face.

Dites vos patenostres pour roy, pour duc, pour conte,  
Qu'en eulz de jor en jor pris et puissance monte,  
Et qu'aient tele gent que riens ne leur mesconte,  
Dont puissent maintenir leur bon estat sans honte,  
Et que le lis ne soit point de male espinace :  
Dites vos patenostres, que Dieu merci leur face.

Dites vos patenostres pour nostre baronnie,  
Que de Dieu pooir ait, contre mer soit bastie.  
Vers païens trièvé grant a, dont n'i faudroit mie  
A leurs gages avoir sus notre dismerie,  
Car de tele messe oient volentiers la préface :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por la chevalerie,

<sup>1</sup> Ceci est de la part du trouvère une assez grande hardiesse. On n'était encore qu'à quelques années de distance de la destruction de l'ordre du Temple, et Philippe-le-Long aurait pu vouloir défendre la mémoire de son aïeul, contre lequel est dirigée l'attaque de GIEFFROY. Philippe-le-Bel, en effet, avait gardé, *pour les frais du procès*, les deux tiers des biens mobiliers des Templiers, et il est peu probable qu'il en ait fait *chose que à Dieu place*.



Que plus qu'el n'a esté la face Diex hardie,  
Et que tele force ait et puissance et aïe  
Qu'outre mer faire puist une tele envaïe  
Por coy les mescréans de Sainte Terre enchace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres et aval et amont  
Por la chevalerie, qu'orendroit l'en semont  
Por aler outre mer en nef et en dromont ;  
Aveques m'en irai quant l'yaue contremont  
Corra, ou quant sera toute noire la glace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres aussi por ces duchesses,  
Pour comtesses aussint , et puis por ces princesses,  
Qu'au moustier el ne soient mie caqueteresses,  
Et qu'entre leurs prisons ne laschent nules vesses;  
Et, se aucune veult faire ou filé ou filace,  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres por toutes nobles dames  
Et pour leurs damoiselles, qui ont âmes de fames,  
Que Diex leur doinst user de celles sans diffames  
Si qu'en la fin ou ciel soient sauves les âmes;  
Nonobstant se lor corps au monde se solace,  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por Béguines celées,  
Por Filles-Dieu, nonnains, veuves et mariées,  
Que Diex à toutes doinst faire leurs destinées  
Si que leur fait ne soient reprises ne prouvées;  
S'il avient de coustume qu'aucune se mefface,

Dites vos patenostres, que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres por ceulz qui vraiment  
S'entre-sont enframé et aiment fermement  
En foy et en fiance et sans decevement ;  
Car aussi bien se treuve et si entièrement  
Amours sous camelins comme sous paonnace :  
Dites vos patenostres que Diex merci leur face.

Dites vos patenostres pour les jones filletes  
D'entre .xv. et .xiiij., à poignans mameletes,  
Que au Diex d'amors puissent rendre et paier leurs debtes  
Sans ce que vilonnies d'eulz en soient retraites,  
Ne d'omme mesdisant ne de vielle riace :  
Dites vos patenostres que Diex merci leur face.

Pour ces cortoisies dames qui tant ont de franchise  
Que des corps et des biens font partie et devise  
A ceux qui de'cuer aiment de si parfaite guise  
Que surcot et puis cote, peliçon et chemise,  
Chascune à son ami quant il li plait rebrace ,  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por Flamens à grans saus  
Qui font tant aus François plusieurs divers assaus ;  
Il se sont bien monsté au Roy come loiaus ;  
Teulz mais lettres en ont où il n'a nulz séauls,  
Et por ce les ay mis dedens ceste rimace :

1 Allusion à la cessation des démêlés qui duraient depuis si longtemps entre la France et la Flandre, et qui eut lieu justement en 1320, époque de la composition de ce *Dit*. (Voyez l'*Explicit*.)

Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres aussi por la monnoie,  
 Qui va et si revient, or nercist or blanchioie :  
 Qui le profit en a je ne sai, Diex le voie <sup>1</sup>.  
 Je ne feroie pas .i. chevalier de croie  
 Por tout le grant conseil qui ce nous fait et brace :  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Dites vos patenostres pour chascun boulengier,  
 Por ce qu'il nous ont fait pain de bren à mengier;  
 Encor de pain loial faire nous font dangier.  
 Diex doinst que au prevost qu'il nous en puist vengier!  
 Enroés jadis furent ès halles Saint-Eustace :  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour les gens de mestier au monde nécessaires,  
 Por fèvres, mareschaux, et por aposticaires  
 Qui vendent les cyrops et les bons laituaies,  
 Et pour tous corratiers, prévos, baillis et maires,  
 C'on face leurs offices, ne nous facent fallace;  
 Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Priez que Diex confonde tous ces mauls mesdisans,

<sup>1</sup> Allusion à l'altération des monnaies qui était alors fort en usage, et dont Philippe-le-Bel, qu'on a appelé non sans raison *faux monnayeur* couronné, avait tant abusé. Il nous est resté contre ce prince, à propos de cette malversation royale, une petite pièce que M. Chabaille a publiée dans le 1<sup>er</sup> volume, page 221, du *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*. Comme elle est très-courte, intéressante, et que peu de personnes iraient la chercher dans le recueil dont je viens de parler, je crois devoir la reproduire ici. Elle est tirée du Ms. fonds de Notre-Dame 74 bis, et elle porte pour titre : *Du roi, du pape et des monnoies*.

Et que décelés soient aus amans avisans.  
Priez aussi pour tous ces vilains païsans  
Et por leur archeprestre prit-on mestres lisans,  
Aus festes dessous l'orme sermonne ou avocace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour toutes gens qui sont de bone renommée,  
Qui boivent volentiers de jour et de nuitée,  
Si que la teste en deult souvent la matinée,  
Afin qu'il soit guérie et tost reconfortée,  
Qu'il ait de la purée ou d'yaue de radace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por gent de maladie,  
Si qu'encor puist mengier et boivre vin sus lye,  
Et chanter et dancer et mener bone vie,  
Et doinst la male mort mesdisans plain d'envie,  
Et que loial amor d'amans ne se deslace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Pour ceulz qui sont enflez et plain d'ypocrisie,  
Et por ceulz qui le mal sueffrent d'apoplexie,  
Por ceulz qui la pierre ont et mal en leur vessie,  
Et por les trop serrez, que s'esmueve et deslie  
Lor ventre, à cele fin qu'isse hors de lor chässe :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour trestous enfermes qui seulent esmaier,  
Que Diex santé lor veille et sa grâce otroier ;  
Ceulz qui sont en péril aide sans délaier,  
A ceulz aussi qui doivent doinst force de paier,  
Si que ses créditeurs un chascun satisface :

Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Priez aussi por ceulz qui trop se desconfortent  
Et pour ceux qui partout en biens s'entre-déportent ;  
Por amans, qu'en amant d'aler droit ne se tortent ;  
Aux contraisimpotens qui droit lor corps ne portent,  
Qu'aient por soustenir ou baston ou eschace :  
Dites vos patenostres, que Diex merci lor face.

Dites vos patenostres por les gens qui labourent,  
Non pas por ces gloutons qui bons morsiaus dévourent  
Et qui la sainte Église n'aident et ne honorent,  
Mais por les marchéans qui les païs secourent,  
Et les biens nos aportent et les metent en place :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites pour marchéans qui font marchéandise,  
Quelque part que ce soit ne de quelconque vie ;  
Por les bons compaignons qui nus en leurs chemises  
Coustummier sont d'aler contre le vent de bise,  
En yver est besoins ou qu'en lor face grâce ?  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Dites vos patenostres por le fruit de la terre,  
Que Diex nous doinst bon vin sans loingaler le querre,  
Si que fain ne soit plus ne nous tiengnent en serre,  
Et du royaume oster le comtens et la guerre,  
Et que ceulz si s'ammende qui la noise pourchate ?  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.

Pour ceulz qui sont coart, qu'il aient hardiee,  
Et pour les desvoiez, que bien Diex les adrece ;

Por la gent qui s'estent du lonc, qu'il se redrece;  
A tous ceulz qui foloient, que Diex lor doinst sagece  
Tele com Virgile ot, Aritote et Orace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Pour toutes gens qui sont d'office serviables,  
Qu'il soient tous jors liez en chambres et en sales,  
Et que teulz seigneurs aient cortois et amiables  
Desquelz puissent avoir leurs loiers convenables  
D'or, d'argent et de robes, et non pas de fornace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour tous bons pélerins, que Diex droit les convoie,  
Por povres qui quérant vont lor pain par la voie,  
Por ceulz qui n'ont argent ne ami qui leur croie,  
Que Diex à leur besoing tel confort lor envoie  
Qu'encor or et argent aient en lor besace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

Pour Jacobins qui vont de nouvel oultre-mer  
Por la foy crestienne aus Sarrazins semer,  
Et por ceulz qui les servent doit-on Dieu réclamer  
Que les cuers des payens si puissent entamer  
Que par eulz Diex là face nouvele dédyace :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon leur face.

Dites vos patenostres por pélerins laissez  
Qui par delà la mer sont por Dieu pris et quassez  
(Il en y a trop mains qu'il ne déust assez),  
Et por tous ceulz qui sont en la foy trespassez,  
Et pour ceulz qui vis sont, que bien Diex lor parface :  
Dites vos patenostres, que Diex pardon lor face.

LE DIT DES PATENOSTRES. 249

Pour tous ceulz dont l'en doit en bien faire prière  
Dites *pater-noster* tout ce devant derrière;  
Apres ces patenostres buvons à lie chière,  
Si que de Dieu aions pardon et grâce entière.  
Por GIEFFROY, qui ce fist, qu'il ne soit en espace,  
Dites vos patenostres, que Diex pardon li face.  
*Amen.*

*Explicit le Dit des Patenostres, fait l'an mil .ccc. et  
vint, pour tous estas.*

## **Le Martyre de saint Baccus.**

**Ms. 198 N.-D.**



GIEFFROY, qui voit que la matire  
De cestui monde mal s'atire,  
Faindre veult matire novele,  
Selonc ce que Diex le revèle,  
D'un saint que l'en doit aourer  
Dévotement et honorer,  
Car il est partout renommez,  
Et cilz est sains Baccus nommez.  
L'en fait feste de plusieurs sains,  
Mais sains Baccus soit clers et sains;  
Fait et fait a dévotes maintes  
Et plus que ne fist sains ne saintes;  
Et qui ses poinnes conteroit  
Plus grant martyr le trouveroit  
Que nul saint dont l'en volt plus lire;  
Et por ce a-il, quant au voir dire,  
Plus grant loier en paradis  
Que saint nul qui là fust jadis  
Ne qui puist jamais aussinc estre;  
Et, pour miex la chose connestre,  
Dire vous veil sa sainte vie,  
Si que chascuns y estudie.



Cist sains Bacus, selonc l'ystoire,  
 D'oultre-mer vint, c'est chose voire,  
 Du pays qui moult est loé,  
 Nez d'une fille qu'ot Noé  
 Qui Vingne fu lors apellée,  
 Dont le nom et la renommée  
 Est alée par tous pays :  
 Si n'en est pas son filz hays,  
 C'est sains Baccus que je vous nomme,  
 Mais l'en doit amer chascun homme.

A saint Baccus va l'en requerre  
 Oultre mer et par toute terre;  
 Sa saintée si desclairie \*,  
 . . . . . (ina. sa. vit  
 Car il fait miracles et signes  
 Tel c'onques saint ne fist si dignes.

Les muez fait jangoillier  
 Et les non-véans rooillier,  
 Les corrouciez fait esjoïr  
 Et les contrais corre et foïr,  
 Les desconfortez il conforte;  
 A ceux que comme mort l'en porte  
 Fait-il l'esperit revenir,  
 Couleur et bon sanc maintenir,  
 Et les malades seult aidier  
 Et les advocas fait plaidier,  
 Et si fait les couars hardis,

\* Il y a ici une lacune dans le Ms., car ce vers n'en a pas dans le texte qui lui correspond pour la rime.

252    LE MARTYRE DE SAINT BACCUS.

Et les pareceus et tardis  
Fait-il aler isnelement  
Et aguise l'entendement,  
Et à ceulz qui li font outrage  
Le sens oste et parlerendage;  
Com oisel les fait, puis les bat  
Si qu'à terre jus les abat,  
Et les fait com démoniacles.  
Ne sont-ce pas douteux miracles ?  
Seigniez-vous et recommandez  
A Dieu, et grâce demandez  
A sains Baccus, si qu'il la face;  
Car il a si très douce face  
Qu'il oint les corps, et assouage  
De toute douleur et malage.  
Mais li dyables envieus,  
Qui tous jors est malicieus,  
Par fausseté, de mal estuide,  
Sains Bacus desraciner cuide,  
Et li metre à destruccion  
Par fole conspiration;  
Et ainsi ot en tel manière  
Com Jhésu-Crist çà en arrière,  
Por les autres sains crestiens,  
Voult destruire Valériens,  
Néron et autre emperéeur,  
Et li prevost et li maieur,  
Et les crestiens martirièrent,  
Et diversement les livrèrent  
A mort por la crestienté  
Que Diex avoit fait et planté.  
Aussinc le malvais, c'est le conte,

Cuide à sains Bacuc faire honte,  
 Et amène nouviaus tyrans;  
 La terre lor fait fouir ans  
 Por sains Bacus desraciner  
 Et metre à mort et aliner,  
 Et propre instrumens lor baille  
 Par cui l'en le trenche et travaille.  
 Hélas ! si n'est-il mie rous,  
 Mais sancmellez est de corrous;  
 Li cuers li font ou corps seuer,  
 Puis le font en terre enterrer.  
 A ses oers, c'est dur à oïr,  
 Fouïr le font et desfouïr,  
 Une fois, .ij. ou .iij. ou .iiij. ,  
 Por li du tout autor abatre.  
 En tel guise l'en le tormente  
 Qu'il n'a membre qui ne s'en sente;  
 Du pié dessous dusqu'à la teste  
 Li demainnent tel tempeste  
 Les mauvez tyrans despitex,  
 Tyrans ne furent mie tex;  
 Nis ceulz que les sains à mort mirent  
 Onques tel cruauté ne firent.  
 Et ces tyrans vous nommerons  
 Que l'en apele vignérons,  
 Qui vont et viennent nuit et jor,  
 Sans triève faire ne séjor,  
 Chiez la douce mère Bacus,  
 Les cors courbés jusques as cus,  
 Recourciez devant et derrière  
 En faisant rechignie chiére.  
 L'un cope de sa sarpe et trenche

Ce qu'il consuit de branche en branche ;  
 L'autre fiert et à terre porte,  
 Puis la lie d'une cohorte;  
 Grans cops de toutes pars li rendent  
 Et puis la lient et estendent,  
 Por ce qu'il la face brehaigne,  
 Jà soit ce qu'ele ne se plaingne,  
 Mais doucement sueffre et endure  
 Le grief, la paine, la laidure  
 Que li fait cele gent malvaise,  
 Qui ne scet boire à cervoise  
 Ou courre au vin de buffet.  
 Por ce tele paine li fet  
 Qu'il ne porte le savoureux  
 Fruit de vin qui n'est pas por eulz,  
 Dont por ce qu'il ne boivent mie  
 Le vin pur, mais le fet de lye,  
 Il voudroient qu'ainsi féust  
 Que jamais vigne fruit n'éust.  
 La douçour mie ne connoissent  
 Du bon vin, et por ce ne cessent  
 De faire sa mère contraire,  
 Por quoi el ne puisse tant faire;  
 Mais combien qu'el soit tormentée  
 En tel guise et demenée  
 Et entre pierres enchaciée,  
 Et puis rooigniée et tailliée,  
 Et puis fouïe et refouïe  
 A grant paine et à grant hachie,  
 Diex, cil qui toute chose enforce,  
 Tel pooir donne et tel force  
 Que par les pierres oultre passe,

Sans ce que se corrompe ou quasse,  
 Et en brief temps et poi de terme  
 A tous démontre son dous germe,  
 Germe qui n'est pas secourjon,  
 Ainçois l'apele bon bourjon,  
 Et ce borjon qui se borjoigne,  
 Qui de soy-même verdour done,  
 Et ce sont du bourjon .ij. filles,  
 Qu'en nome merveilles et veilles.  
 Ces .ij. filles sont moult jolies,  
 Et de léece reverdies,  
 Et moult de gent en ont à faire  
 Por aux et por sausses desfaire;  
 Mais qu'il c'onques tel chose fait,  
 Il est murtriers et se mesfait,  
 Quant .ij. si très jones filletes,  
 Comme fueilles et vielletes,  
 Fièrent et frapent sus et jus,  
 Por traire de lor corps le jus.  
 Ce sont tyrans qui ne sont preus,  
 Qu'on nomme ausi viers et heureux.  
 Pitié n'ont ne compassion :  
 Tout metent à occision  
 Por la bouche et le ventre pestre.  
 Mal fait pris de tel gent estre,  
 Qui à tel malvaistié s'amort  
 Com de metre telz suers à mort;  
 Cil les achatent, car vendues  
 Sont les vieilles parmi les rues,  
 Qui les broient et qui les crient,  
 Et puis ces tyrans les occient,  
 Ensiques donc comme t'ai dit.

Cil tyrant sont de Dieu maudit,  
 Mais riens n'en vault lor malvaistié,  
 Car le Bourgoing est si haitié  
 Qu'il jete les grapes fourmées  
 Des auliertes encourtinées,  
 Et de verdure raverdies;  
 Et puis aprez sont tost flories  
 De fleurs si très dous odorans  
 Que là n'est venin demorant;  
 Ainçois, por l'oudor gracieuse,  
 Trestoute chose venimeuse  
 Que l'oudor de sa flor espant  
 Hors de la vigne le dépent,  
 Et de cele flor le fruit nest  
 Du quel on puet dire qui n'est  
 Fruit si bon ne si gracieus,  
 Si sades, si délicieus.

Salemon, qui bien ce savoit,  
 Prophétie fait en avoit :  
 « La vigne, dist-il, vers estre,  
 Flors fait d'onor et d'oneste  
 Qui oudeur rendent si soeve  
 Qui tout venin jus à mort grève. »  
 C'est donques le fruit honorable  
 Dont l'en sert largement à table  
 Et fait-on honour aus greigneurs  
 Et à tous princes et seigneurs;  
 Et ce fruit est de tel venue  
 Que sa force en est espandue  
 Par tous pays, par toute terre.  
 Elle y vient, ou l'en la va querré,

Car l'ennemi, qui ce regarde,  
 A qui demeure moult et tarde  
 De tel fruit du tout au bas metre,  
 De barat se veult entremettre,  
 Si qu'entour sa grape fourmée  
 Fait venir souvent la gelée;  
 Vent, noif et grelle le fait bruire,  
 Dont souvent fait la vigne cuire  
 De froideur : c'est le keu Macaire,  
 Et tous jors oevre par contraire;  
 Mais souvent contre li ne griève,  
 Car d'eulz la vigne en fruit esliève  
 Et li la desfent de froidure;  
 Adont li ennemi parjure,  
 Quant il voit cel fructefiance,  
 De pluie y envoie habondance,  
 Dont il fait à destre et senestre  
 Grans chardons et espines crestre,  
 Et mauvaises herbes assez,  
 Par quoi le dous fruit soit quassez,  
 La vigne du tout estoufée  
 Et la saveur du fruit ostée,  
 Et tout mis à destruccion;  
 Mais il faut à s'entencion,  
 Car deux bones gens y envoie,  
 Dont chascuns la vigne nétoie  
 Des mauvaises herbes créues :  
 Par les sercléeurs sont tolues,  
 Et pour une seule denrée  
 De vin là sont une journée;  
 Ne jus à la nuit ne s'en viegnent,  
 Mais le vent et le chault soustiennent,

258    LE MARTYRE DE SAINT BACCUS.

Et la tempeste sus et jus  
Por une denrée de jus;  
Et cele liqueur qui degouste  
De la vigne, qu'en sache et boute  
En la guise que vous ai dit,  
Et tout sueffre sans contredit  
Et endure cele tempeste  
Qu'en li fait des piez jusqu'à teste.

Dont quant li ennemis ce voit,  
D'un autre torment se porvoit :  
Afin que la vigne destruite  
Soit, il pourchace qu'el soit cuite  
Et de gelée et de grelle  
Qui li chiéent sus pelle et melle.  
Puis de tonnoirre et de foudre  
La cuident metre tout en poudre,  
Ou au mains aucune partie;  
Et à ce mettent estudie.  
La vigne ainsi l'en la déchace  
A la fin que l'en la desface.

O vigne plainne de martyre,  
Qui porroit ces griez maulz descrire!  
O martyre martyrisée,  
De sarpes trenchans decopée  
Par ces mauvais gloutons lechierres,  
Acraventée entre les pierres,  
De fossoers foiet de maigles,  
De râtiaus bêchiée, et aigles  
Et d'autres oisiaus mainte paire  
Te font maint grief et maint contraire.



Chiens, pourciaus et autre bestaille  
 Souvent te font mainte bataille :  
 L'un te mort, l'autre te menjue ;  
 L'un te giete, l'autre te rue ;  
 Te desrube d'yaue creusée  
 Et de tonnerres estonnée,  
 Batue de foudre et d'espars,  
 A desouvert de toutes pars,  
 De vents tormentée et d'orages,  
 Qui te font souvent grièz damages,  
 D'yaue, de noif et de grésil,  
 Qui te font maint aspre brésil.  
 Trestous ceulz qui por Dieu morurent  
 Tant de martires ne reçurent ;  
 Pour ce à la dolour de Marie  
 Bien est droit que l'en te parie.

Elle vit son chier fil tempter,  
 Et puis de Juis tormenter ;  
 Mais tant ne li porent meffaire  
 Qu'il ne tournast à son repaire,  
 Car au tiers jors résuscita,  
 Et de la vigne est-il ità ;  
 Car puis que la vigne est taillée,  
 Et puis fouiée et refouiée,  
 Il en sault le goust bel et gent  
 Dont l'en aboivre toute gent.  
 Se la vigne n'est tant batue,  
 Ne détrenchiée, ne rompue,  
 Que de quelque part vin ne doingne,  
 Ou de Rochele ou de Gascoingne,  
 Chascune année ou chascun an,

Ou d'Auceire ou de Saint-Johan,  
 A grant foison et habondance  
 Nous vient vin de Biaune et de France,  
 Ou de quelque part de ce monde.  
 Chascune année nous habonde,  
 Et chascun an nous sont rendu.  
 La vingne a si estendu  
 Ses rains partout communément  
 Que nul ne cresse largement.  
 Et quand l'ennemi voit la guise,  
 Adont de pis faire s'avise :  
 Vendengéeurs envoie en place,  
 Puis le mainne par droite trace  
 En la vigne por tout trenchier;  
 Autrement ne s'en puet venchier.  
 Puis coutiaus trenchans leur baille,  
 Dont l'un décope, l'autre taille;  
 Puis mettent ce fruit en paniers,  
 Qui puis est vendus à deniers  
 Com Dieu fu, et puis le partuent,  
 Et aucunes fois le menjuent  
 Ce fruit qu'en ne doit pas mengier :  
 Riens n'en lessent pour lesdengier.  
 Pour ce souvent, ains qu'il se lièvent  
 De trop mengier ce fruit se grièvent;  
 Et ce qu'il ont pris gloutement  
 Gietent par dessous ordement  
 En fesant foires, pes et vesses.  
 Vendengéeurs, vendengeresses  
 Jà n'y tendront foy ne couvent  
 Qu'il ne s'en conchient souvent.  
 Encor li font plus vilennie

Cil tyrant plain de félonnie,  
 Car par les mons et par les vaux  
 Font ce fruit détraire à chevaux;  
 Puis le font sus .i. fust abatre  
 Et de piez fouler et débatre;  
 Puis nouvel torment appareillent  
 Où la nuit toute et le jor veillent  
 Por tormenter ce doux fruit tendre,  
 Tout quanqu'il ou cors li font rendre.  
 Si tormentez est à cele heure  
 Que riens que sa pel li demeure,  
 Qu'el feu giete ou en la fange;  
 Ce torment qui tant est estrange  
 De ceulz est presooir nommez,  
 Dont ce doulz fruit est assommez  
 Et par devant et par derrière;  
 Dont aussinct et en tel manière  
 Que tout son sanc mist Jhésu-Crist  
 Hors par .v. lieus, selon l'Escript,  
 Aussi par ce torment sans doute  
 De la liqueur ne remaint goutte  
 De ce doulz fruit qui jà ne chiée :  
 Por ce convent a grant hachée.  
 Puis de pis faire s'entremettent;  
 Car tele liqueur lors y mettent  
 En prison et close et fermée  
 Si que ou tonnel est nommée,  
 Ou en autre prison jurée  
 Qui partout est tone apelée.  
 Puis le dévalent en l'abisme  
 Sans ce que fait ait mal ne crisme,  
 Et en chartre laide et obscure

262    LE MARTYRE DE SAINT BACCUS.

Por faire li plus de laidure.  
Quant là demoré a grant temps,  
Si li muevent noise et contens,  
Ne ne le lessent séjourner;  
Mais de prison le font torner  
En autre por plus errager,  
Et ce apele-on réechié.  
Et quant ainsi l'ont tormenté,  
Et porlevé et adenté  
Sans avoir nule guarison,  
Si li baillent une prison  
Qui n'est quarrée ne réonde,  
Qui si obscure est et parfonde  
Qu'il n'est homme ou monde vivant  
Qui, se là estoit longuement,  
Que de froit ne morist briement.  
Je le vous di à escient :  
Tant est cil liex et frois et haulz;  
Teulz prisons sont céliers et caves.  
Estoupez là sont les pertuis;  
Les tapis mis devant les huis,  
Si qu'air ne chaut ne puist venir,  
Por faire la liqueur tenir  
Qui de la vingne est descendue,  
Et s'offre à tous et abandonne,  
Et tous leurs péchiez leur pardonne.  
Ou hanap se donne por boivre,  
Et en voire, c'est chose voire;  
Et en vassiaus de toute guise  
Vuelte-il que la liqueur soit mise;  
Mais au plus tart, si com Diex vult,  
A tous abandonner se vult.

Son corps ouvrit de .vj. parties  
 Pour sauver des hommes les vies ;  
 Ainsinct sueffre percier sa robe,  
 Car il ne veult pas qu'en la robe :  
 Por ce sueffre qu'en la pertuise  
 Et que d'eulz sa liqueur l'en puise  
 En quves, en toniaus, en jates,  
 Dont puis les gens chiéent à pates,  
 Et demeurent ainsi chéu  
 Quant de ce goust ont trop béu.  
 En .v. liex fu bien Dieu percié,  
 Mais en plus de .v. est hercié  
 Le tonnel qui ce vin entonne,  
 De queve ou tonnel, puis en tonne,  
 Toutes pars percié par couvent  
 En plus de .xxx. liex souvent,  
 Sans faire noise ne murmure.  
 Tout ce paciamant endure;  
 Et quant il est jusqu'au fons trait,  
 Le remanant de là l'en trait,  
 Qui de tel force est par son fait  
 Qu'on en fait vin de bufait,  
 Autrement dit le vin perdu,  
 Qui aus povres gens est vendu,  
 Si que de li n'est riens, sans fable,  
 Qui ne soit bon et porfitable.

Dont qui ceste liqueur veult prendre  
 Bien à point, le bon sens engendre,  
 Fait la bone complexion ;  
 La complexion bone et fine  
 A bone vie l'âme encline

**264    LE MARTYRE DE SAINT BACCUS.**

Et la bone vie li donne ;  
Bone mort et raison s'adonne,  
Que qui bien muert par droit doit estre  
Avec Dieu ou règne célestre,  
C'est Jhésu-Crist qui la vigne est  
Dont ceste liqueur douce nest ,  
Qui çà en terre descendi  
Et par le conduit se rendi  
De la Virge dame sans doubte,  
Qui bléciée n'en fu ne route,  
Car du Saint-Esprit culturée  
Fu , non pas d'ome laborée.  
Ceste vigne est nostre sauviere  
Qui vin fait croistre s'en la pierre  
A li venons faire prière  
Qui vin li doinst à liée chièrre,  
Si que nous n'i puissions faillir,  
Et dehors la face saillir  
De caves, de tonniaus, de queues,  
Car toutes les clez en sont seues ,  
Et des céliers et des prisons.  
S'en puet faire nos garnisons,  
Couper puet chartres et liens.  
Donques tuit cil qui sont myens,  
Priez la vingne qu'elle entende  
A nous, si que son filz nous rende  
Saint Baccus donné sans vendu,  
Dont nous buvons col estendu ,  
Comme grue son dous buvrage,  
Qui mainte grant soif assouage,  
Et par la seue grant mérite  
Nous ottroit tous jors vin d'eslite

**LE MARTYRE DE SAINT BACCUS. 265**

De quelque païs qu'il li plaise;  
Car de cydre ne de cervaïse  
GIEFFROY, qui ce dit fist, n'a cure  
Tant comme vin de vingne dure.

*Explicit le Martyre de saint Baccus, fait l'an m. ccc.  
et xiiij.*

CI COMANCE

## Le Dit des trois Chanoines.

Ms. 198 N.-D.



L'escripture tesmoingne et nous fait asavoir  
Que chascuns et chascune qui a sens et sàvoir  
Doit en sa plaine vie faire si son devoir,  
Par quoi il puist aler en paradis séoir.

Car nus ne set le jour ne l'eure qu'il mourra,  
Ne nus ne set quel part l'âme de lui ira  
Au destroit de la mort, quant du corps partira.  
Dieus nous fist et desfait, et tous nous desfera.

Chascun i doit penser qui a entendement,  
Qu'il nous convient passer par la mort qui tout prent ;  
Car nus ne puet vers lui avoir desfandement ;  
Pour ce doit-on à l'âme querir son sauvement;

Ainsi com firent ceuls dont vous m'orrez retraire,  
Où chascun pourra penre .i. moult bel esemplaire.  
Je le recorderai, s'il ne vous doit desplaire ;  
Que Dieu nous doint s'amour et sa voulenté faire.



Trois moult nobles chanoines furent au temps jadis  
Qui estoient moult riche et enforcé d'amis ;  
Et s'estoient preudomme et en fais et en dis,  
De bonté, de largesse avoient los et pris.

Et tant que chevauchoient ensemble à .i. matin,  
Parmi .i. cemetière tornèrent leur chemin:  
Pour les âmes des corps prièrent de cuer fin  
Au Roi qui touz jours iert et qui jà n'aura fin.

Li ainsné de ces trois commança à penser  
Que parmi celle mort les convendra passer :  
En sen ce pourpensa et prist à soupirier ;  
Grant pièce chevaucha c'onques ne pot parler,

Et li autre doi furent en itelle pensée.  
L'un ne parla à l'autre de près d'une luée :  
Li ainsnés a premiers sa raison devissée.  
Lors chevauchent ensemble, s'ont leur raison contée.

« Seigneurs, par celle foi que vous à Dieu devez,  
Or me dites pourquoi estes si trespensez. »  
— « Voulentiers, dist li uns, mès vous me redirez  
Par quel miracle estes ci abomés. » (Sic.)

Cil respont: « Biaux compains, ne vous mentirai mie.  
Je pense qu'il n'est nulz qui ne perde la vie ;  
Tous nous convient mourir, comment que chascundie :  
Il n'est nus que la mort ne face départie. »

Li autre respondi : « Compains, vous dites voir :  
Tous nous convient morir, chascun le puet savoir.

**268      LE DIT DES TROIS CHANOINES.**

Il n'est si grant richesce qui nous i puist valoir ;  
Chascun qui sages est s'en puet apercevoir. »

Les .iiij. chanoines furent ensemble d'un aïort,  
Touz furent du courage de penser à la mort.  
« Seigneur, dist li ainsnés, entendez mon recort :  
Toute ma conscience me reprent et remort.

« Je voeil laisser richesce et penre povreté,  
Et servir Jhésu-Crist en fine loiauté. »  
Li autre respondi : « J'en ai grant voulenté. »  
Le tiers dist aussi : « Veu-ge maintenir loiauté. »

Les .iiij. compaignons si furent d'une aliance,  
Et firent envers Dieu si très ferme acordance  
De vivre en povreté et souffrir grant penance,  
Par quoi de leur péchiez éussent acordance.

Et distrent que jamès il ne retourneront ,  
Ainz iront en essil, sainte vie merront ;  
A Vaucler l'abaïe leur chevaus laisseront ,  
Leurs robes, leurs deniers pour l'amour Dieu donront.

Ainsi comme il le distrent le firent bonnement :  
A Vaucler l'abaïe s'en vont isnelement.  
Leur robes, leurs deniers donèrent au couvent ;  
Chascun d'un gros burel se vesti povrement.

De là se départirent, si sont acheminé.  
Quant vint à lendemain, si se sont dessevré :  
Au départir pleurèrent, si sont entr'acolé.  
De leur nons sai-ge bien dire la vérité.

Li uns ot non Félix, ainsi l'apeloit-on ;  
Cil ala demourer tout droit à Besançon :  
Là souffri povreté en grant dévoscion.  
Et du secont après vous dirai-je le non ;

Il ot non Dieudonné. Outre mer s'en ala ;  
En Jérusalem fu, grant pièce i conversa.  
Tout droit en Antioche li autres s'en ala :  
Là devint-il reclus, sainte vie mena.

Il ot non Boniface; là fust sa demourée;  
Moult bon los i queilli de ceus de la contrée :  
Dieu servi et sa mère de cuer et de pensée.  
A Félix, son compains, ferai ma retournée.

A Besançon ala; moult fu bonne sa vie :  
D'orgueil ne de boban n'ot talent ne d'envie;  
Povrement se maintint, ainsi comme en folie :  
Les enfans li faisoient assez granz vilonnie :

La boue li getoient et savates et fiens;  
De quant que li faisoient ne disoit nule riens.  
Plus de .viij. ans entiers ne mangoit nulle riens,  
Quant il vouloit mengier, il le toloit aus chiens<sup>1</sup>.

Toutes les nuis aloit en une viez chapelle :  
Là servoit Jhésu-Crist et la Vierge pucelle.  
Sus les pierres gissoit en pure sa cotelle;  
Là fist tel pénitance qui li fu bonne et belle.

<sup>1</sup> Il paraît que ceci était considéré comme une grande marque de sainteté, ou du moins d'humilité, puisque ce fut aussi la pénitence imposée par le pape à Robert-le-Diable. (Voyez, plus loin, le dit de ce nom.)

270     LE DIT DES TROIS CHANOINES.

Au temps que je vous di avoit à Besançon  
I. riche chevalier et de moult grant renon;  
Entre lui et un prestre orent moult grant tençon ,  
Et plaidièrent ensemble , ne sai por quel raison.

Le chevalier perdi par loial jugement;  
Le prestre le fist metre en escommeniement.  
Le chevalier estoit orgueilleus malement :  
Au prestre ne daigna obéir nullement.

En escommeniement vesqui et en ordure ;  
De li faire r'asoudre n'avoit talent ne cure.  
Ens el moustier entra courouciez en ardure ;  
Le prestre pour chanter ot pris sa vestéure.

Ainsi comme il vouloit la messe commancier,  
Le chevalier a trait .i. branc forbi d'acier ;  
Du prestre s'aprocha , le chief li va trenchier,  
Et par devant l'autel le fist jus trébuchier.

Le chevalier s'en tourne , plus n'i fist demourée :  
Au prestre, qui fu mors, fu moult grant l'assemblée.  
Au moustier Saint-Lorens ont la fosse cavée ;  
Li ami de par li ont grant doulour menée.

Le chevalier s'apense qu'il se veut amender.  
Tantost au penancier ala pour confessier :  
Tous ces péchiez li conte, ne li volt riens celer.  
Cil dist qu'il ne le puet nullement conseillier.

Le chevalier s'en tourne courouciez et plain d'ire ;  
A l'arcevesque ala sa conscience dire.

L'arcevesque li dist : « Alez-vous-en , biau sire,  
Car je ne vous porroie aidier de tel martire.

« Alez à l'apostole, qui vous conseillera ,  
Car il est Dieu en terre : moult bien vous asoudra. »  
Le chevalier à tant d'ilecques s'en torna.  
A l'apostole vint : tout son fait li conta.

Quant le chevalier ot tout son fait raconté  
De l'escommingement où il ot tant esté,  
Et du prestre qu'il ot devant l'autel tué,  
Le pappe le regarde, puis li a demandé :

« Biaux amis, por quel cas tuas-tu le preudomme ?  
Le péchié est si grant que je n'en sai la somme,  
Qu'au service de Dieu tu tuas la personne  
Qui touchoit et le non celui qui tous biens donne.

« Tu demourras hui mès, et je m'avisserai,  
Et demain au matin je te conseillerai,  
Et selonc le péchié penance te donrai. »  
Le chevalier respont : « Voulentiers le ferai. »

Le chevalier s'en part. Le pape s'avissa :  
Il méismes son cors le servise chanta ;  
U secré de la messe au cors Dieu demanda  
Comment au penancier pénitance donra :

Le Roi de paradis entendí sa prière :  
I. angre li tramist qui giete grant lumière ;  
I. brief li aporta et li dist la manière ;  
Quant le pappe le voit si a levé la chiére.

**272      LE DIT DES TROIS CHANOINES.**

Dedens le brief trouva ce que Dieu li mandoit :  
Comment en Antioche celui enverroient ·  
Parler à Boniface, qui reclus i estoit.  
Grant paine et grant travail souffrir li convenoit.

Quant ce vint landemain le chevalier revint.  
Quant il consist le pape, simplement se maintint;  
La lectre de par Dieu en sa destre main tint.  
Quant le pape le voit, de li bien li souvint.

« Biaux filz, ce dist le pape, tu iras outre mer,  
En la cist d'Entioche à un home parler;  
Il a non Boniface. Se tu le veus trouver,  
Il te pourra moult bien de ton fait conforter. »

Le chevalier l'entant, si fu moult esmaiez.  
A l'apostole a dit, dolens et courrouciez :  
« A cil plus grant povoir, là où vous m'envoiez,  
Que vous qui estes Dieu en terre touz jugiez ? »

Le pape respondi : « Dieu le veult et commande.  
— « Sire, dont irai-je puisque Dieu le me mande. »  
A ce mot s'en parti et le congié demande.  
Quant il fu loins de Romme entra en une lande.

Maint sauvage païs trouva et mainte roche.  
Quant il fu outre mer, s'ala en Antioche;  
Des esperons tranchans souvent le cheval broche  
Parmi .i. grant bocage où ces dras li acroche. .

Quant vint en Antioche Boniface trouva :  
Devant lui s'agenouille, à lui se confessa;

Tous ces péchiez li conte. Li sains hons l'escouta;  
Au chevalier a dit : « Amis, entendez ça.

« Vous demourrés huimès deciques à demain.  
Se Diex plect nostre Père, qui est roi souverain,  
Qui ciel et terre et mer et tout a en sa main,  
Ce que je vous dirai ne sera pas en vain. »

Le chevalier s'en part, le preudomme demeure.  
Tantost s'agenouilla, maintenant ens en l'eure,  
Souvent reclaimne Dieu, des ieus tenrement pleure,  
Pour le pécheur prie que Jhésus le sequeure.

Jhésu-Crist par son angre li a tantost mandé :  
« Di à ce chevalier, s'il veult avoir santé,  
Voit en Jérusalem parler à Dieudonné. »  
A tant s'en part li angres, à Dieu l'a commandé.

Quant vint à lendemain, que la nuit fu passée,  
Le chevalier revint, qui fu en grant pensée.  
Boniface li a la besoigne contée  
Ainsi com Dieus vouloit qu'elle fust ordenée.

« Vous en irés, dist-il, droit à mon compaignon  
(Cil vous conseillera, car il est moult preudom),  
Dedens Jérusalem en sa conversion.  
Or le me saluez et li dites mon non. »

Lors li bailla enseigne qui fu bonne et certaine.  
Moult fu au chevalier celle voie grevaine;  
En Jérusalem vint, moult i souffri grant paine.  
Dieudonné i trouva, qui sainte vie maine.

**274      LE DIT DES TROIS CHANOINES.**

De par son compaignon tantost le salua.  
Quant Dieudonné l'antant, grant joie demena ;  
Le chevalier à lui tantost se confessa.  
Le preudomme li dist : « Dieus vous confortera.

Le preudom sa prière fist envers Jhésu-Crist;  
Et Dieu tout maintenant son angre li tramist ,  
Qui le reconforta et doucement li dist :  
« Li Rois du ciel te mande salut par cest escrist.

« Di à ce chevalier qu'il voit à Besançon,  
Et si mande salus Félix , ton compaignon :  
C'est cil qui li donra sainte sauvacion ;  
Par autre homme ne puet avoir loial pardon. »

Li angles s'en parti, sa raison a finie.  
Le chevalier revint qui ne s'oublia mie.  
Dieudonné li a toute la besoingne noncie ,  
Et de son compaignon li a compté la vie;

Comment n'en quel manière il le pourra trouver.  
La senblance de li lui a toute conter.  
« A li vous convendra dignement confesser. »  
Le chevalier l'entant , si commence à penser,

Et quant il ot pensé, si dit moult cruelment ,  
A Dieudonné a dit : « Or me va malement ;  
Arcevesque ne pappe n'ont tant de hardement  
Qu'il me puissent asoudre ne donner sauvement.

« Ne vous ne vos compains ne me povez aidier,  
Et vous me revoulez à .i. fol envoyer



Que li enfant déchacent et se gist ou fumier,  
Et tost le pain au chiens quant il le veult mengier ! »

Dieudonné li a dit : « Or ne vous esmaiez ,  
Que jamès par autre homme ne serez conseilliez. » *Adont*  
Tant li dit Dieudonné que cilz c'est otroiez ,  
Et qu'il ira au fol parler moult volentiers.

Le chevalier s'en part , à la voie c'est mis ;  
Jusques à Besançon ne s'i est alentis.  
Tant quist par la cité qu'il a trouvé Félix,  
Qui des enfans estoit vilainement laidis.

Le chevalier se prist forment à dementer  
Comant n'en quel manière le porra conforter  
Si ordeius personne comme il voit là ester ;  
Jamès à tel persone n'ira merci crier.

Or oez l'aventure que Dieus i démonstra :  
Quanke le chevalier dedens son cuer pensa,  
Félix sot sa pensée ; près de li s'aprocha,  
Maintenant li raconte et tout li divisa.

« Sire , ce dit Félix , vous avez tel pensé ;  
Vous ne daigniez à moi dire vostre secré.  
Mes compaignons me mandent salus et amisté  
Par vous , mais vous m'avez malement en vilté. »

Adont sot bien li sires qu'il estoit de par Dieu.  
Tantost se départi et déguerpi le lieu,  
Et li preudom demeure qui avoit le cuer pieu ;  
Sachiez qu'il n'ot en lui feste, soulas ne gieu.

276      LE DIT DES TROIS CHANOINES.

Or entendez, pour Dieu, .j. moult bel essemplaire  
De Félix le saint homme qui tant souffri de haire,  
Qui de l'orgueil du monde n'ot talent ne que faire;  
Il vout par pénitance l'amour de Dieu atraire.

Le chevalier estoit soigneus de li guetier;  
Au soir le vit entrer en .i. gaste moustier :  
Si tost comme il fu ens, s'ala agenouillier  
Par devant une ymage pour dame Dieu prier.

Le chevalier regarde toute la contenance  
Comment Félix prioit la Dame de vaillance  
Et comment de son corps li fessoit obligeance :  
Sa coupe débatoit par moult grant repentance.

Dusques à mienuit que somme l'abati,  
Fu devant Nostre-Dame ainsi comme je vous di;  
Quant ne pot plus veillier, tous vestuz s'endormi :  
La douce Nostre-Dame des sains cieus descendi,

D'angles avecques lui moult belle compagnie;  
Devant Félix s'asemblent, que il ne le sot mie.  
Tous li cieus estincele de la biauté de li;  
Liés fu le chevalier quant il vit tel mesnie.

La douce mère de Dieu .j. oreillier a pris,  
Desous le chief Félix moult doucement l'a mis;  
Félix ne le sot mie, qui estoit endormis  
En dépriant la Dame à qui il fu amis.

Quant la vierge Marie ot servi son sergant  
Es sains cieus remonta avec son dous enfant ,

Et Félix s'esveilla au point de l'ajornant :  
Acoutés à genous va ces heures disant.

Le chevalier tantost de Félix s'approcha,  
Devant lui s'agenouille, à lui se confessa;  
Et quant Félix le voit, tantost l'araissona,  
Et moult très doucement vers lui s'umelia.

Le chevalier li crie merci moult doucement,  
Ses péchiez li géhist de cuer dévostement,  
Et Félix li respont moult débonnairement :  
« Je ne sui mie dignes de tel pardonement ;

« Mais revenez demain, et je deprierai  
A la douce Marie de bon cuer et de vrai,  
Qu'elle ait merci de vous, car je sui en esmai  
Comment n'en quel manière je vous conseillerai. »

Celle journée ala, la nuit fu venue;  
Félix de Dieu prier a voulté eue :  
En la chapelle entra, s'a l'image véue,  
L'iaue du cuer li est parmi les iex courue.

Devant lui s'agenouille en grant dévotion :  
« Fleur de virginité, qui par anonciation  
Portas le Roy des rois qui souffri passion,  
Tu sauvas Daniel en la fosse au lyon.

« Dame, vostre dous non doit-on partout loer,  
En quel lieu que se soit, ou en terre ou en mer;  
Vous estes l'escharboucle qui puet enluminer  
Les cuers des fins amans qui vous veulent amer.

278      LE DIT DES TROIS CHANOINES.

« Dame, vous estes celle qui n'a point de pareille,  
Quar vous estes la fleur qui nasqui de la treille  
De quoi li roisins vint dont la guute vermeille  
Racheta tout le mont : belle en fu la merveille.

« Dame de douçour, de toute bonté plaine,  
Priez vo dous Enfant que à droit port nous maine,  
Et si nous donnez d'âme volenté si certaine  
Que nos âmes ne sueffrent en enfer la grant paine.

« Vierge dame des vierges', je vous pri et requier,  
Donnez-moi essemplaire de celui conseilier  
Qui envers vous se veult de ces maus aquitier,  
Et envers vostre Enfant ses mesfais adrecier.

« Dame, je vous requier et de cuer vous apelle. »  
A ce mot descendi la Roïne pucelle,  
Droit devant le preudomme dedens la viez chapelle,  
De la biauté de li touz li lieus estencelle.

La douce mère Dieu c'est à li démontrée :  
« Preudons, dist Nostre-Dame, tu m'as tant apellée;  
Di-moi hardiement trestoute ta pensée:  
Toute ta volenté ferai sanz demourée. »

Quant Félix entendit la Roïne de gloire,  
De joie tressailli. Si mua son mémoire ;  
A Nostre-Dame a dit parole qui fu voire :  
« Ha, Dame! qui avez sus tout le mont victoire,

« Je vous requier merci, fleur de virginité,  
Par qui li ténébreux orent joie et senté;

Trésorière de grâce, de sainte charité,  
Où vous estes assise en la grant déité.

« Onques mais ne vous vi, Dame, fors vostre ymage;  
De la biauté de vous tout mon ceur rasouage.  
Dame, priez celui qui en vous prist hommage  
Que li faus anemi ne nous face dommage. »

Quant Félix ot ainsi la Dame saluée,  
Du chevalier li a la besoingne comptée,  
Comment n'en quel manière s'âme sera sauvée.  
Lors li a Nostre-Dame sa raison devissée :

« Amis, dit Nostre-Dame, sés-tu que tu feras ?  
A la tombe le prestre le chevalier menras;  
Puis counjures le cors au miex que tu pourras,  
De par Dieu, qu'il se liève tost et isnel le pas ;

« Et il se lèvera, saiches certainement.  
Quant il sera levés, fai-li commandement  
Qu'asouille le chevalier de l'escommeniement,  
Et il le rasoudra moult débonnairement.

« Quant le prestre aura rasous le chevalier,  
Puis le seingnes et béni, si le refai couchier  
De par Dieu qui tout fist et qui tout puet jugier :  
Quanke tu li diras fera sans atargier. »

La douce-Mère Dieu à ce mot s'en tourna,  
Avec son dous Enfant ès sains ciex remonta,  
Et Félix sains homme tout par li demoura.  
Le chevalier s'en tourne quant le jour esclaira.

## 280      LE DIT DES TROIS CHANOINES.

A icelle journée la Saint-Lorens estoit ;  
La feste devoit estre où le prestre gesoit :  
Pour le pèlerinage moult de gent y aloit.  
Félix atendi tant porcession aloit.

Quant la porcession fu hors du grant moustier,  
Félix par la main destre a pris le chevalier,  
Lès la fosse le prestre le fist agenouillier.  
Chascun s'i assembla et prist à merveillier.

Devant trestout le pueple Félix s'agenouilla,  
Ses mains joint vers le ciel, Jhésu-Crist réclama  
Que tiex miracle monstre devant ceus qui sont là ,  
Pour quoi aucuns pécherres vers Dieu s'amendera.

Quant Félix envers Dieu ot faite sa prière,  
Le prestre comjura , et dit en tel manière :  
« Prestre, u non de Dieu et de sa Mère chière,  
Liève-toi et si monstre à cestui belle chière.

« El non de Dieu le père et de sainte Marie,  
Pardonnez à cestui haïne et félonnie. »  
A ce mot, devant tous, c'est la terre partie :  
Lors se leva le prestre comme s'il fust en vie.

Quant le chevalier vit le prestre susciter,  
Des iex du chief commance tendrement à pleurer,  
De cuer crie merci pour sa vie amender.  
Devant trestout le pueple li va tout pardonner.

Le chevalier rasout devant toute la gent ;  
Après si li a fait Félix commandement :

« Prestre, recouchiez-vous tost et isnellement,  
Par les vertus de Dieu le père omnipotent. »

Le prestre en sa fosse entra sans demourée,  
Devant toute la gent qui là fu assemblée;  
Chascuns vit le miracle que Dieus out démontrée  
Pour Félix qui servoit la Vierge honorée.

Tuit cil de Besençon virent bien que Félix  
Estoit amez de Dieu le roy de Paradis;  
Acoutez à genous devant lui se sont mis:  
« Sire, font-il, pour Dieu, aiez de nous merci.

« Sire, pardonnez-nous ce que avons mesfait;  
Prenez-ent la vengeance ainsi comme il vous plect. »  
Et Félix respondi : « N'ai cure de tel plait :  
Je le vous pardoins bien bonnement ce mesfait. »

Félix a regardé la très grant obligance  
Que les gens li ont fait et la grant honnorence;  
De la ville s'en part, plus n'i fist arestance :  
A Vaucler s'en ala faire sa demourance.

Là fu-il recueillis en la religion,  
Et Diex l'ama puis tant et sonna tant son non,  
Que puis fu arcevesque de toute Besençon;  
Par les biens que il fist a cueilli bon renon.

Tant vesqui en cest siècle qu'il l'estut trespasser.  
Or oez les miracles que Dieu vout démonstrer,  
Car ces .ij. compaignons qui estoient outre mer,  
A celle heure méismes les convint dévier.

**282      LE DIT DES TROIS CHANOINES.**

Tout .iiij. les compaignons à .i. jour trespasèrent;  
Et à une seulle heure en Paradis entrèrent;  
Par les biens que il firent en paradis entrèrent :  
Bonnes journées firent celle qui les portèrent.

Si prions touz et toutes à la vierge Marie,  
Qui en ces flans porta le très dous fruit de vie,  
Qu'il nous doint si ouvrer en ceste mortel vie  
Par quoi aions des angres la sainte compaignie.

*Explicit le Dit des .iiij. Chanoines.*



## **C'est li Mariages des Filles au Diable.**

**Ms. 248, Supplément français.**



Seignour, cis siècles ne vaut rien :  
Plains est de barat et d'engien  
Por quoi preudon ne l' doit amer :  
La gent sont félon comme chien ;  
Avarice dist : Tout est mien.  
Pitiez ne la puet entamer :  
On voit son voisin afamer,  
Braire et morir à cuer amer ;  
Nus ne l' soustient, nus ne dit : Tien.  
Si pensons de Dieu réclamer  
Et nos cuers à lui enflamer,  
Car de lui viennent tuit li bien.

On voit corrompre les estas :  
En clerks, en prestres, en prélas,  
Là maint volentiers symonie ;  
Desloiautez en avocas ;  
En ceaus qui vestent les viés dras ,  
Là se repont ypocrisie.

En chevaliers maint roberie  
 Et en marcheans tricherie,  
 Faintise en vivans de lor bras,  
 Usure est as bourgeois amie,  
 Orguex ès dames se marie  
 Et luxure au commun, hélas !

Mauvais prélat sont la sentine  
 Dont toute puours trait orine,  
 Qui n'ont ne vertu ne science;  
 Li fruis sèche par la racine  
 Et par le chief li cors décline,  
 Et biens faut par lor négligence;  
 Mal lor paion obédience,  
 Car il ne portent révérence  
 Ne à Dieu ne à sa doctrine.  
 Sanz pitié et sanz percevance,  
 Pour nient gietent une sentence  
 Poignant et aspre comme espine.

Avocat portent grant damage  
 Pourquoi metent lor âme en gage;  
 Lor langue est pleine de venin :  
 Par aus sont perdu héritage,  
 Et deffait maint bon mariage,  
 Et mal fait pour .i. pot-de-vin.  
 C'est la mesnie Hellekin<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> *La mesnie Hellekin* était une troupe de génies fantastiques qui apparaissait, d'après la tradition, au milieu des orages ou dans les cimetières, avec de grands cris et de grands bruits. D'après le portrait qu'en fait l'auteur du *Roman de Fauvel*, dans lequel on trouve un lai curieux sur la *mesnie hellequine*, cette famille était horrible. On ne sait positivement

Il s'entrepoilent com mastin.  
 Pour vérité tienent usage;  
 Quand viennent à lor pute fin  
 Ne sevent romans ne latins,  
 Car il vendirent lor langage.  
 Ypocrisie la dolente,

. . . . .  
 Qui vendent une simple chièr;  
 S'on véoit dont li cuer enfante  
 La racine dont vient la plante,  
 On la tenroit mult petit chièr.  
 Cele porte haut sa banière,  
 Ele est poignans et aspre et fière;  
 Enfle est li cuers où el hante.  
 Quand ele est de povre rivière,  
 Adont se juge et met arrière :  
 Quant plus se blasme et plus se vante.

Maint chevalier vont pute voie :  
 En vanité, en fausse joie,  
 Tens et cors et avoir despendent,  
 Et puis si vivent-il de proie :  
 Taillent homes, traient monnoie;  
 A destre et à senestre prennent,  
 Loiauté et justice vendent,  
 Cloistriers destruisent, là descendent :

d'où vient ce nom de *mesnie Hellekín*, mais il est à peu près certain que cette locution a engendré notre *Arlequin*, dont la noire famille n'est pas sans avoir une grande conformité avec celle d'*Hellekin*. Il est souvent question de cette dernière dans les poèmes et les mystères du moyen âge.

• Ce vers manque au Ms.

D'autri cuir font large corroie.  
 Bien ne font ne mal ne desfendent ;  
 Asez doivent et petit rendent :  
 Qui ne veut paier , riens n'acroie.

Marcheandise n'est pas pure ,  
 Assez chevauche près d'Usure ;  
 Quant vient le tens , contre la loi  
 Si serjant ont fausse mesure :  
 L'uns ment et l'autre se parjure :  
 Il n'i a loiauté ne foi.  
 Envieus sont , d'amour ont poi ;  
 S'il vendent dras , c'est à requoi ,  
 Sans clarté , à pou d'ouverture.  
 N'espargnent ne conte ne roi ;  
 Omicide sont , bien le croi ,  
 Quant de pure clarté n'ont cure.

Bourjois qui pas ne laborez ,  
 La gent par usure acorez  
 Aussi com la mouche l'araigne.  
 A tout autrui fardel morés ,  
 Ne à la mort ne restorés  
 L'aquest de la mauvaise gaigne.  
 Li sages dist qui nous ensaigne :  
 « Délivrez-vous de la longaine ; *faites*  
 Faites bien tant com vous porrés ;  
 Petit trouverez qui vous plaigne.  
 N'i a celui si haut se chaigne ,  
 Qui ne soit assez tost plorez . »

Paisant qui tous jors penez

Et de vos bras vous soustenez,  
Vous périssiez par vo faintise ;  
Mal desservez ce que prenez,  
Vous ne repairiez ne venez  
Si com devez à sainte église  
La bonne qui bien est assise ;  
Par vous est en autre lieu mise.  
Bestes en autrui biens menez ,  
Les dimes par vo convoitise  
Retenez, que si vous atise  
K'en rapine estes forcenez.

Luxure, qui tant parest orde,  
Par clers, par lais et par gent d'orde  
Vait cherchant pour li marier ;  
Plusors en a trais à sa corde  
Qu'ele de tiex cordons encorde  
Com d'avoir et de cors rober ;  
Et encore pour miex lober,  
Voiz enaigrist, iex fait troubler  
Et esmuet hayne et discorde.  
Encor refait plus à douter  
Ce qu'il en convenra conter  
Au vrai Roi de miséricorde

Or venons as dames cornues,  
Chiés de Paris, testes tondues,  
Qui se vont pour offrant à vente.  
Com cerf ramu vont par les rues,

Il faut rapprocher ce passage du *Dit des Cornetes*, inséré dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1885).

En bourriaus, en fars, en sambues,  
Usent et metent lor jouvente.  
Tele qui pert et bele et gente  
Seroit, ce croi, assez pullente,  
Qui verroit lor défautes nues.  
Li vens abat la flour de l'ente :  
Quant il seront en enfer tente,  
Lor cornes seront abatues.

Seignor, oy avez dou monde  
Et comment péchiez i abonde,  
Qui male herbe croist en poi d'eure.  
L'iaue bat à nostre seurondé,  
No maisons art à la roonde,  
Petit treuve-on qui le sekeure.  
Celui qui son péchié saveure,  
Qui merci crie et de cuer pleure,  
La grâce Dieu le sauve et monde.  
En petit d'eure Diex labeure ;  
Garir puet s'en nous ne demeure,  
La plaie jà n'iert si parfonde.

Prélat doivent hair argent,  
Avocat estre diligent  
Et dévot li religieux,  
Chevalier vivre bel et gent,  
Par justice mener lor gent,  
Marchant vendre loiaus chateus;  
Bourjois aient les cuers piteus,  
Pour Dieu prestant as diseteus :  
C'est cil qui tout emprunte et rent.  
Simplece afiert as menestreus;

Dame n'ait atour orgueilleus :  
Petit se prise qui se vent.

Bon prélat , vous estes eslit  
Et el livre de vie escrit ;  
Les mains aiez et les rains netes.  
De vos bouches issent li dit  
Dont li mondes a grant proufit ;  
Les âmes en sont à Dieu tresetes.  
De sainte Eglise estes les guetes :  
De vos cuers volent les saietes  
Dont dyable sont desconfit ;  
Par les oroisons que vous faites  
Vous aquitez-vous de vos detes  
Dont li mauvais quièrent respit.

Bons avocas pour Dieu travaille ;  
Onques ne commence bataille  
Qu'il ne l'ait remirée ainçois :  
S'il voit que la querelle vaille ,  
Dont se desfent, qui que l'assaille.  
Mult est as povres gens courtois ;  
Il n'a mie engluez les dois  
A prendre à ij. pars ou à trois ;  
Il ne prend mie fière ou faille.  
Ne quiert apiaus ne fausses lois,  
Ains suit décrétales et drois  
Aussi com parmi le me taille.

Li bon cuer de religion  
Doivent estre en dévotion :  
A aus afiert, ce m'est avis.

Doivent par conversassion  
Abiter en la mansion  
Où li apostres fu ravis;  
Com rossignols et com mauvis  
Chanter les chans que fist Davis  
Pour terre de promission :  
Pais est et as mors et as vis ;  
On n'i monte par autre vis  
Fors que par contemplacion.

Bon chevalier ont les espées  
Dont les églises sont gardées,  
Car il amendent les mesfaiz.  
Se guerres sourdent ne mellées,  
Eles sont par aus acordées ;  
Ainsi est li pays en pais.  
Justice maint en lor palais,  
Ne par lor fais ne par lor trais  
Ne sont abeïes grevées.  
Il se font douter as mauvais,  
Amer as bons; il héent plais  
Et si n'alièvent pas corvées.

Bons marchéans vit à grant paine;  
De son pays, de son demaine,  
Ist pour querre marchéandise.  
Mult fait de bien quant il amaine  
L'avoir de la terre lointaine,  
D'Espagne, de Puille ou de Frise.  
Largece est en lor cuer assise;  
Chaut et froit et orage et bise  
Ont tous les jors de la semaine.



Il se sauvent bien à devise  
S'il se gardent de convoitise  
Et lor entencion est saine.

Se bourgeois vuelent à Dieu plaire,  
Franc doivent estre et debonaire,  
De lor viles oster les maus,  
Non pas les lois à la main faire  
Et pour .i. poi d'argent atraire  
Les fous et les foles entr'aus.  
Pour robes, lorains et chevaus,  
N'aient pas aguisiez les graus  
Dont il font les chevaliers braire.  
Vivre doivent de lor travaux,  
Aidier pöves nus et deschaus;  
Car qui de bons ist, souef flaire.

Bon laboureur tienent le ban  
Que Diex fist à no pere Adan  
Quant perdi paradis terrestre :  
Il dist que tous les jors de l'an  
Seroit en paine et en ahan ;  
En ce nous convient trestous estre.  
Lisent li clerc, chantent li prestre ;  
Li paysant , par saint Sévestre,  
Tienent bien lor lieu et lor pan :  
Quant il muerent il vont à destre  
Et li mauvais vont à sénestre  
Par lor guile et par lor boban.

Beles dames, simples, honnestes,  
N'alez mie suiant les festes

Comme les musardes et foles :  
Dedenz vos ostiex coies estes.  
Privées as bons et demestes,  
Ne samblés pas ces poles voles  
Qui vont bruiant par ces caroles :  
Pour poi se ploient , trop sont moles  
Et braient com cornues bestes <sup>1</sup>.  
Ce sont arkefice et ydoles :  
Venin portent en lor fioles  
Quant vont monstrant lor grosses testes.

<sup>1</sup> Ceci est une allusion satyrique à la coiffure que les femmes portaient alors et contre laquelle les trouvères et les prédicateurs s'élevèrent souvent avec force. On peut voir à ce sujet dans mes *Jongleurs et Trouvères*, page 87, le dit intitulé *Des Cornetes*, qui contient des détails curieux.

## La Desputoison du Vin et de l'Auc.

Ms. 198 N.-D.



Je fui l'autr'ier à une feste.  
Au partir me dolut la teste,  
Pour ce que je bus vins divers;  
En mon chief montèrent li vers  
Qui me firent ce dist dister,  
Que vous m'orrez ci recorder.  
Li Diex d'amours sa feste fist,  
Mès noisse et contens la desfist.<sup>querelle</sup>  
Des vins qui ce plet entamèrent  
Et puis ensemble se meslèrent,  
De bouche entr'eus se desmentirent,  
Et à bien pou se desmentirent  
Por ce que chascun vouloit estre  
Le plus honnoré et le mestre,  
Biaune, Clameci et Aucerre  
Mistrent l'espée hors du fuerre  
Et cuidièrent faire vergoingne  
A Saint-Jehan et à Gacoingne  
Et d'autre part à la Rochelle.  
Ainsi commança la querelle,  
Car chascun se mist à desfance.

Lors fist li Diex d'amours desfance  
Que plus ne s'entre-menasçassent,  
Ainçois leur repons proposassent  
Si come à chacun prétendrait,  
Et sur ce droit il leur rendrait  
Selon le miex qu'il sarait,  
Et par le conseil qu'il avoit  
Des vins qui venus i estoient  
Et de la pès s'entremetroient.  
A celle journée assenée  
Biaune i vint la lance levée,  
Vin d'Aucuerre et de Clameci,  
Chascun d'eulz a dit : « Vés me ci;  
Nous nous présantons sans délai. »  
Tous ceuz furent d'une partie;  
Saint-Jehan ne s'oublia mie,  
Et Gascoigne, qui li est près,  
Est venue tantost après,  
Et avec ce drécie leur voile  
I vindrent Anjo et Rochelle.  
Ces .iiij. ensemble bien se tindrent;  
Par devant le Dieu d'amors vindrent  
Qui séoit entre .iiij. vins  
Qui estoient mestre des vins :  
C'est vin grec et vin de Grenache,  
Chascun ot forrée genache;  
Vin muscadet et vin de Chipre  
Vestu de couvertures d'yppre;  
Ces .iiij. à court furent venu;  
Cil sont au conseil retenu.  
Le Dieu d'amors cil costoient  
Et comme asessour se séoient;

Adont fu fet commandement  
Parmi la court communément  
Que n'an n'i fière ne boute  
Et que leur resons en escoute  
Et par delà et par deçà.  
Adont Aucuerre ce dreça  
Comme procureur fondé  
Et des compaignons ordené,  
Si parla contre Saint-Jouan,  
Qui procureur dès ouan  
De ces compaignons estoit fet.  
Aucuerre proposa son fet :  
« Sire, je suis .i. Aucuerrois  
Qui sus tous vins doi estre rois,  
Quar plus sui fors et entestans  
Et les entrailles eschaufans :  
Par ma force fas chiez doloir,  
Et de Robin et de Marion '  
Chanter par mainte région ;  
Je faiz gent triper et saillir  
Et guerroier et assaillir ;  
Je les fais ensemble combatre,  
Et puis les abas .iiij. à .iiij.  
Ceus qui j'ai la bouche lavée  
Ne doutent ne essai ne espée ;  
Il ne leur faut nule armeure.  
Je les fais hardis par nature,  
De ma force et de ma vigour

' Il ne s'agit point ici, je pense, du *Jeu de Robin et de Marion*, par Adam de la Halle, mais plutôt des charmantes et nombreuses pastourelles composées et chantées sur Robin et Marion.

J'œuvre touz jors selonc vigor.  
Saint-Jehan , il n'est chief en homme  
Que tout à terre je n'estonne;  
Chascun le set, chascun le voit;  
Et puisque faire rois l'en doit  
Des plus fors, et gent à acort  
Sont que j'enteste le plus fort,  
Estre doi li rois souverains  
Et sur tous li rois primerains.

De Biaune set-on bien de voir,  
Et bien partout fet son devoir;  
Elle est biaune et est alaitant,  
Por ce le pappe l'ama tant  
Que bénéison li donna  
Et s'amour li abandonna;  
Elle n'est trop rouge ne trop tainte.  
Biaune son non biauté aporte,  
Biaune à bien née s'aporte,  
Biaune benoit a le non;  
Por ce sur tous vins a renon,  
Por ce en bonté tout ce lia;  
Le pappe en li s'umilia ,  
Et quant l'en honneure tel seigneur,  
Tous li doivent porter honeur.  
Clameci est de son lignage;  
Mès à lui pas ne s'aparage  
Combien qu'il soit vins gracieus,  
Bons, fors et sustancieus,  
Especiaument cil de Goe.  
Saint-Jehan, tu durs sus la joe,  
Je, Clainmeci, Biaune, Nevers,

Vous metrons tretous à rouvers ;  
Vous n'aurés jà contre nous force :  
Pas ne vous prisons une escorce.  
Saint-Jouan, qu'i pués-tu dire ?  
En toi n'a c'un pou de matire,  
Mès de force ne de biauté  
Envers moy n'auras ylgalté ;  
Car bele n'es ne gracieuse,  
Grosse et aspre, dure et crueuse,  
El n'a que rougeur seulement :  
A sa couleur sa bonté ment ;  
Elle porte couleur safistre,  
Si n'aura jà croce ne mistre ;  
Mès Biaune sera couronnée  
Por ce qu'elle est du pappe amée.  
Et qu'es-tu, de la Rochelle  
Qui n'est gracieuse ne belle ?  
Por Dieu, Sire, que l'en la monstre !  
Cil Lombart en font leur composte ;  
Fisicien en ont à faire  
Por scirop et buvrage faire ;  
C'est chose emmiellée et non pure.  
De chose composte n'ai cure,  
Mès vins qui simples est de soi  
Et fors puet estancher la soi,  
Comme moi, qui sui roi et prince,  
Car touz les boiax je reteince.  
Par mon goust et mon arouser  
Fas gens dormir et reposer.  
Rochelle fait faire tonnerre ;  
Mès je sui cler saillant en voire,  
Fins, frès, froit, sade, fremiant,

Sasfrés, savoureux et friant.  
 Que me puet-on plus demander ?  
 Se sui rois, si puis comander.  
 En voire ou en vessel d'argent  
 Me puént boire toute gent,  
 Et ausi en hanap doré  
 Sui-je prissié et honoré;  
 Et Biaune ausi y est béue  
 Et à grant joie recéue,  
 Mès jà ne sera en vessel  
 Rochelle, tant soit bon ne bel,  
 Qu'el ne soit laide et obscurcie.

. . . . .  
 Por mes compaignons et por moi  
 Qui sont venus avecques moi  
 Tout ce vous ai-ge récité;  
 Et si le juge en vérité,  
 Por ce, que qu'an doie avenir,  
 Nous vueillez en bon droit tenir;  
 Car se raison ne nous est faite,  
 Mainte fort lie en sera traite.  
 Je le vous di et bien l'oés,  
 Procureur sui avoués. »

Lors vin de Saint-Jouan parolle  
 Ce qu'il ot apris à l'escolle :  
 « Vin d'Aucuerre avon entendu  
 Qui moult haut a son arc tendu  
 Et se vente de sa folie  
 Qu'il fait et de sa musardie;  
 Quar ceus qui de lui vont buvant,  
 Si comme il dit, va decevant



Et les enteste et les asomme :  
Ce n'est mie fet de preudomme,  
Ne n'on ne le doit pas prisier  
De ce qu'il fet la gent noissier.  
Quant au chief et au cors mesfait ,  
Il ne doit mie par tel plet  
Honnorez estre ne prissiez ,  
Mès en doit estre desprissiez ;  
Quant propose sa déshonneur,  
Recevoir ne doit pas honneur,  
N'estre n'en doit oïz à court.  
Ce vous dis-je à brief mot et court :  
Je sui de bonne atrenpéure :  
Tieus est l'estat de ma nature  
A nuli ne fais maisement  
Qui me prent resonablement.  
Des vins blans n'est-on pas meillour ?  
J'ai force, bonté et coulour ;  
Ma couleur tieing toute ma vie :  
Vin d'Aucuerre, vin tost roussie ;  
L'en me puet toutes pars mener  
Et sans honte demener.  
Me garde l'en .ix. ans ou .x.,  
L'en m'a bien esprouvé jadis ;  
Mès vins d'Aucuerre tost déchiet ,  
De sa bonté ainsi li chiet :  
Si di ce pour moi et l'arguë,  
Que li vins qui ne se remue  
Est meilleur et plus covenable  
Que celui qui n'est pas estable.  
Vin de Gascoigne, sa coulour  
N'est pas de petite valour ;

Les autres vins fet honnorer,  
 Quant de soi les veult coulourer :  
 Force donne, aide et confort,  
 Et d'un vin foible fet .i. fort.  
 Il a de vin plaine sustance ;  
 Il nourrist sans faire grevance :  
 Aus testes est bons et au flanc.  
 Et du rouge y a et du blanc ;  
 Chascuns bonne nature engendre :  
 Si doit-on pour eulz le droit rendre.  
 En nul temps ne en nule seson  
 Il n'est nulle comparoison  
 De Clameci contre Gascoingne,

. . . . .  
 Et Nevers n'est cu'nne fussée ;  
 Gascoingne est une grant contrée  
 Qui mains lieus honneure souvent.  
 Clameci n'est qu'un pou devant ;  
 Gascoigne est par terre et par mer ;  
 Largement la doit-on amer,  
 L'an l'a bien partout esprouvé :  
 Gascoingne a l'en partout trovée.

« Avecques à tort a repris  
 Rochelle, qui tant a de pris  
 Que l'en la va de partout querre ;  
 Chascun si l'enclot et l'enserre,  
 Car il n'est pas à garçonner  
 N'en ne la doit q'aus bons donner ;  
 Elle cure cors et nétie  
 Si qu'il n'i demeure pontie,  
 Mauvès vent, mauvèse fumée :

Bien a sa bonté esprouvée ;  
Elle tient le cors sannement  
Présant en son fet hautement.  
Por les grans seignors l'en salache ;  
Elle est du lignage Garnache ,  
Qui est un des grans vins du monde ;  
Il n'est qui contre li responde,  
Et celle est savoureuse et sade  
Dont elle gart le cors malade.  
En fait-elle pour ce à blasmer ?  
Nannil ; miex l'en doit-on amer.  
Cras vins, aspres, ruides et gros  
Doivent-il avoir pris ne los ?  
Nanil ; mès ceus qui doucement  
Entrent et profitablement  
Euvrent , doivent le jor avoir  
Devant toutes gens de savoir.  
Ne nul sages home de valeur  
Ne doit jugier selon couleur ;  
En la couleur c'on a véu  
Est-on bien souvent décéu :  
Des iex ne boit-en, mès de bouche.  
Or te tourne, Aucuerre, or te couche ,  
Qui fet doloir et cors et teste ,  
Et les courrous et les tempestes :  
De toi ne doit-on faire conte ;  
Tu fés les gens aler à honte.  
Par ton mal, par ta mauvestié  
Fés-tu mainte gent déhetié ;  
Mès qui veult bien sentence rendre,  
Il doit à vérité entendre :  
Por ce requérons orendroit

Sus ce que l'en nous face droit  
Et que par droit l'en i regarde;  
Quar il nous plect et si nous tarde  
Que la sentance en soit donnée  
Et la cause ici terminée. »  
Endementres que propossoient  
Et que sentance requéroient,  
Vin de Saint-Porçain est sailli  
Et durement les asailli,  
Et à toutes les .ij. parties  
A commancié grant envaies;  
Et dit : « Foi que doi saint Antoine,  
Plet fetes de la chape au moine :  
N'à vous, n'à vous n'en est l'onneur,  
Mès à moi, qui sui le greigneur  
Des vins et li plus réclamés  
Et des greigneurs seigneurs amés.  
A la court de pappe et de France,  
Sus tous vins ai-ge l'audience;  
Se l'on a donné la couronne,  
Force ai sustancieuse et bonne  
Dont je fas les gens lessier  
En joie et en feste drécier;  
Car je sui nez de bonne branche  
Qui n'est trop rouge ne trop blanche.  
J'ai la bouche, j'ai la couleur;  
Nus homs ne puet trover meilleur.  
OEil de perdris, c'est mon viaire;  
A meilleur couleur ne puis traire.  
Que me puet-en plus demander?  
Toutes tables fis amender;  
Je sui bel, bon et gracieus,

Je fas rire et cuer et euls :  
De ce ne me pué nus desdire,  
Et au royaume et à l'empire  
Sui-je des greingneurs connéu.  
Chascun le set qui m'a béu ,  
Que touz jours ainsi ai esté  
Que j'ai la souveraineté.  
Se nul m'en vouloit desmentir,  
Mon pouvoir li ferai sentir :  
J'ai voisins, amis et parens  
Qui de ce me seront garens.  
Dieu d'amors, vous le devez croire,  
Quar la chose est partout notoire,  
Et d'autre que vous le savez,  
Qui souvent de moi but avez.  
Por ce nommés sui Saint-Porçain,  
Car je sui saint, bon, cler et sain. »

Quant vin François a ce oï,  
Ne s'en est pas moult esjoï.  
En place saut et recommanee  
A demener grant noise et tence :  
« Trop, ce dist-il, sui esbahis  
Qu'entre vous vins, en mon païs,  
Devant moi et en ma présance -  
L'onneur voulez avoir en France!  
Mès soit ou ne soit vostre pois,  
Vo reson ne valent .ij. pois.  
Por home tenir fort et ferme,  
Et droit et raison nous aferme  
Que toutes choses sont criées

De Dieu faites et ordenées;  
 Ceste raison ai amené,  
 Car je sui trop miex ordené,  
 Et la force ai miex atrempée,  
 Resonnableet amesurée,  
 Délicieus goust et saveur  
 Plus que qui veult avoir honneur.  
 Chascun me desirre à tenir,  
 Qar je puis trop miex maintenir  
 Cors en senté d'omme et de fame;  
 Qar je fas ce porquoi sui fet,  
 Sans à nului faire mesfait.  
 Chascun veut santé, pès et joie,  
 Et je ces .iiij. choses envoie :  
 Sencté, pès et joie à tous temps  
 Fais, et li autre font contens;  
 Si ne doivent estre honoré,  
 Mès de tous doi estre ennoré  
 Quant leur foles iniquités  
 Amende. Moi la digneté  
 Apartient, l'onneur en demande;  
 Quar leur maus par mon sens amende :  
 Sus ors resons doit prendre.  
 Bien le m'aideront à desfendre  
 Tuit cil vin qui sont mi voisin,  
 Frères, oncles, parant, cousin. »

Quant l'iaue a entendu le plet :  
 « Sire Diex d'amors, s'il vous plect,  
 Oiez-moi et faites raison.  
 Grant noise a en ceste messon  
 De ces vins, de ceste descorde;  
 Il ont bien gaaingné la corde.

Par leur mauvestié, de grant temps,  
Il font et noisses et contens,  
Omeicides et roberies  
Et assés de ribauderies;  
Assez font nestre de difames,  
Prendre les filles et les dames  
A bonne gens et à preudommes,  
Et despendre d'argent grant somme  
Et riches povres devenir,  
Et souvent en honte venir  
A mourir de mauvesse mort;  
Maint preudomme par vin sont mort,  
Et en sont devenus à honte,  
Et encor de moi ne font conte  
Ne ne me daignent reconnoistre;  
Et si ne puént sans moi nestre  
Ne venir à frutesfiance  
Et me laissent par leur bobence  
Et par eulz sui-ge desprisee.  
Jà par moi n'ière commenciée,  
Ne sera, noisse ne mellée,  
Homme occis ne fame craventée,  
Ne riches povres ne sera;  
Jà par moi mal ne se fera.  
Les cors et les dras je nétie  
Et par moi le blé frutesfie.  
Les arbres et les prés arouse;  
Qui que de terre ist me goulouse.  
Je fas moulins meudre à pooir,  
Je fas poissons cuire et laver. (Sic.)  
Tel office ai et tel mestier  
Que chascun a de moi mestier.

Je porte nés , dromons et barges  
Qui sont belles, grandes et larges.  
En moy prant-en maint bon morsiax ,  
Harens, poissons et cras oissiaus;  
De moi sont li potages cuit.  
Qui n'a du vin, si com je cuit,  
Puet bien de moi boire à son aisse.  
Il n'est riens qui n'ait grant malaise  
Se je li fail à son besoing.  
Par tout le monde, près et loing,  
Et gens et bestes mors seroient  
Se de moi secouru n'estoient,  
Et pour ce garde vous prenez  
Que leur folies ne prenez  
Et leur orgueil vueilliez abatre;  
Devant vous se veullent esbatre :  
N'est-ce bien grant possession  
Quant de moy ne font mencion?  
Sans moi nus homs ne porroit vivre,  
Cil sont fol et mauvés et yvre  
Qu'il les crient, n'en doubtés pas;  
Il en vendront du trot au pas.  
Si devés leur orgueil refraindre :  
Le mal ont ; n'en ne les doit plaindre,  
Car qui le mal fet et présante,  
De tel los doit avoir tel vente  
Et de si haut si bas venir.  
Les terres doit-on maintenir,  
L'en doit les humbles eslever  
Et l'orgueilleus mauvés grever.  
Sus ces resons que je propose,  
Rendez-moi droiturière chose



Et ma grant souverainneté;  
Ainsi com tous jours ai esté,  
Moy teingniez en juste sesine,  
Quar reson et droiture s'i encline. »

Quant li Diex d'amors la novelle  
Oy, son conseil en apelle,  
Vin grec et le vin de Grenache :  
De leur conseil point ne se cache.  
Vin de Chipre et vin muscadé  
Y vindrent quant furent mandé,  
Et vins Rinois qui là survint ,  
Au conseil estre li convint ,  
Por ce que touz seul ne fu mie,  
Soupeçon ausi de partie  
Ne par de çà ne par de là ,  
Le Dieu d'amors les apella.  
Toute la cause adont leur monstre ;  
Sur ce plet grant chose monte.  
« Céans a grant foison de vins ;  
Ce poisse-moi quant je i vins.  
S'il se fussent entre-tuez,  
J'en fusse moquiez et huez  
De chacun qui siet sus son sueil.  
Se je de vous n'ai bon conseil  
Trop mal s'en yra mon afaire.  
Je ne cuidoie avoir à fère  
Qu'à .ij. parties seulement ,  
Or faut fère à tous jugement :  
A fère à Saint-Porçain avons  
Dont la bouche souvent lavons,  
Quar il est moult meschans amis,

Et je n'ai mestier d'anemis.  
Se je vueil faire son vouloir,  
Li autre me feront doloir ;  
Et d'un autre, certainement  
Vin françois parle sagement,  
Et si est en sa seignorie,  
Dont il aura plus fort partie  
Et miex en sera déportez ;  
Biaus seignors, se me confortez  
Et conseiliez en vérité  
En ce cas de pésibleté ;  
Car je vous di et vous créante  
C'est ce qui plus m'en espovente.  
Ne merveilles n'est, ce me semble,  
S'appellé vous ai touz ensemble.  
Donnés-moi conseil avenant  
Grant mestier en ai maintenant ;  
Et de l'iaue que je dirai  
Ne comment iaue partirai. »

Tout ainsiques c'est conseiliez ;  
Le conseil fu lors esveilliez  
Qui bonnement le conforta  
Et tel conseil li raporta  
Comme porvéu bien et gent :  
« Sire, ces vins sont moult grant gent :  
Moult de manières de vins sont ,  
Qu'au départir se combatront ,  
Et la guerre trop grevera  
Qui tost ne les acordera ;  
Et pour ceste guerre achever ,  
Veil leur entr'eus pès ordener ;

Car s'entr'eus ne faites acort,  
Vous n'aurés vin foible ne fort,  
Mès à tous jours seront séchiez,  
Et se seroit moult grant meschiez;  
Ce seroit au païs la mort.  
Bon compagnon seroient mort  
Quant vins ne porroient venir,  
Et pour vous en estat tenir  
Devez l'iaue avoir à amie :  
Vivre sans lui ne poez mie;  
Par li vous vient toute richesce,  
Honneur, valeur, pris et noblesce,  
Tout avoir, toute manentise.  
Por ce la tenez à franchise,  
Quar sus tous a force et poissance.  
Avoir devez en li fiance,  
Quar il n'est riens où cil s'enbate  
Que ne mete jus et abate.  
Il n'est vin, tant soit fort u monde,  
S'el s'i met, qu'il ne l' confonde;  
Por ce li grant et li meneur  
La doutent et portent honneur;  
Et d'autre part, se vin par nage  
Ne venoit, ce seroit la rage :  
Trop en avons défaut éu,  
Dont le païs est décéu.  
Puis que mestier avez de ceus,  
Metés pès et acort entr'eus. »  
Tout ainsi le conseil li dist,  
Li Diex d'amors li a lors dist :  
« Venez avecques moi tantost,  
Lassus ü palès. » Ci fist tost.

En la sale en est retornez  
Où noblement fu atornez ;  
En haut s'asist en sa chaire,  
Son conseil fist près de li trère ;  
Si les apelle en ceste guisse :  
« Seigneurs, à vous tous redevise  
Que tous pains sont bons et tous vins.  
Vous estes parens et voisins ;  
Si ne devriés à nul temps  
Avoir ne courrous ne contens.  
Je di et si est ma raison :  
Chascun est bons en la seson ;  
Et si vous di en loiauté  
Que chascun s'espéciauté  
A de bonté qu'autre n'a mie ;  
Si n'en devez avoir envie.  
En bon vin souvent moult bien faut  
Se dont .i. autre n'a défaut ;  
C'est selon les complécions  
Et des gens et des régions.  
Des vins chascun est bon sanz doute,  
Qui en temps et par droit en goûte :  
Chascun a son espécial,  
Mès l'iaue a .i. droit communal :  
Partout s'espant, partout se met ;  
De toutes choses s'entremet ;  
Chascun en a nésésité.  
Por ce est-il droit équité  
Qu'en ces lieux soit bien gardée  
Et de tous estas honorée.  
Or soiez ensemble aliez  
Et em pez réconsiliez ;

Car quant à vérité retraire,  
Tous estes bons et nescésaire  
Chascun de vous en sa seson.  
Entr'amez-vous, seignors baron ;  
Tous em pès comme amis serez  
Et en joie ensemble vivrez. »  
Li vin qui cest acort oïrent,  
Pès et amour ensemble firent,  
Et puis ont sans iaue béu :  
Ainsi fu leur contens chéu.  
Plus s'entr'amèrent que devant :  
De pou de pluie chiet grant vent.

*Explicit la Desputoison du Vin et de l'iaue*

## Du Villain de Bailleul <sup>1</sup>.

Ms. 7218.



Se fabliaus puet véritez estre,  
Dont avint-il, ce dist mon mestre,  
C'uns vilains à Bailleul manoit ;  
Formenz et terres ahanoit :  
N'estoit useriers ne changière.  
1. jor, à eure de prangière,  
Vint en meson mult fameillex.  
Il estoit granz et merveillex  
Et maufez et de laide hure ;  
Sa fame n'avoit de lui cure,  
Quar fols ert et de lait pelain,  
Et cele amoit le chapelain.  
S'avoit mis jor d'ensamble à estre  
Le jor entre li et le prestre ;  
Bien avoit fet son appareil :  
Jà ert li vins enz ou bareil,

<sup>1</sup> Legrand d'Aussy a traduit d'une manière abrégée ce fabliau (voyez, tome IV, page 218, édition Renouard) ; on le trouve également dans les *Novelle di Grazzini*, dans Bonaventure Desperriers, dans les *Facetiae Poggi*, dans les *Illustres Proverbes*, etc.

Et si avoit le chapon cuit,  
Et li gastiaus, si com je cuit,  
Estoit couvers d'une touaille.  
Èz vous le vilain qui baaille  
Et de famine et de mésaise;  
Cele li cort ouvrir la haise :  
Contre lui est corant venue,  
Mès n'eüst soing de sa venue;  
Miex amast autrui recevoir.  
Puis li dist por lui decevoir,  
Si com cele qui sanz ressort  
L'amast miex enfoui que mort :  
« Sire, fet-ele, Diex me saint !  
Con vous voi or desfet et taint ;  
N'avez que les os et le cuir. »  
— « Erme, j'ai tel fain que je muir,  
Fet-il. Sont boilli li maton ? »  
— « Morez certes, ce fetes mon ;  
Jamès plus voir dire n'orrez :  
Couchiez-vous tóst, quar vous morez.  
Or m'est-il mal, lasse chétive,  
Après vous n'ai soing que je vive,  
Puis que de moi vous dessamblez.  
Sire, com vous estes amblez,  
Vous devierez à cort terme. »  
— « Gabez-me-vous, fet-il, dame Erme ?  
Je oi si bien no vache muire,  
Je ne cuit mie que je muire,  
Ainz porroie encore bien vivre. »  
— « Sire, la mort qui vous enyvre  
Vous taint si le cuer et encombre  
Qu'il n'a mès en vous fors que l'ombre ;

Par tens vous tornera au cuer. »  
— « Couchiez-me donques, bele suer,  
Fet-il, quant je sui si atains. »  
Cele se haste ne puet ains  
De lui déçoivre par sa jangle.  
D'une part li fist en .i. angle  
I. lit de fuerre et de pesas  
Et de linceus de chanevas ;  
Puis le despoille, si le couche.  
Les iex li a clos et la bouche,  
Puis se lest chéoir sor le cors :  
« Frère, dist-ele, tu es mors.  
Diex ait merci de la teue âme!  
Que fera ta lasse de fame  
Qui por toi s'ocirra de duel ! »  
Li vilains gist souz le lincuel,  
Qui entresait cuide mors estre,  
Et cele s'en va por le prestre,  
Qui mult fu viseuse et repointe.  
De son vilain tout li acointe  
Et entendre fet la folie.  
Cil en fu liez et cele lie  
De ce qu'ainsi est avenu.  
Ensamble s'en sont revenu  
Tout conseillant de lor déduis.  
Luès que li prestres entre en l'uis  
Commença à lire ses saumes,  
Et la dame à batre ses paumes ;  
Mès si se set faindre dame Erme  
Qu'ainz de ses iex ne chéi lerne ;  
Envis le fet et tost le lesse,  
Et li prestres fist corte lesse ;



N'avoit soing de commander l'âme.  
Par le poing a prise la dame;  
D'une part vont en une açainte,  
Desloïe-l'a et desçainte.  
Sor le fuerre noviau batu  
Se sont andui entrebatu,  
Cil adenz et cele souvine.  
Li vilains vit tout le couvine  
Qui du lincuel ert acouvers,  
Quar il tenoit ses iex ouvers;  
Si véoit bien l'estrain hocier,  
Et vit le chapelain locier;  
Bien sot ce fu li chapelains.  
« Ahi! ahi! dist li vilains,  
Au prestre! Filz à putain ors!  
Certes, se je ne fusse mors,  
Mar vous i fussiez embatuz;  
Ainz hom ne fu si bien batuz  
Com vous seriez jà si, prestre. »  
— « Amis, fet-il, ce puet bien estre,  
Et sachiez, se vous fussiez vis,  
G'i venisse mult à envis  
Tant que l'âme vous fust au cors;  
Mès de ce que vous estes mors  
Me doit-il bien estre de miex.  
Gisiez-vous cois, cloez voz iez;  
Ne 's devez mès tenir ouvers. »  
Dont a cil ses iex recouvers;  
Si se recommence à tésir,  
Et li prestre fist son plésir  
Sanz paor et sanz resoingnier.  
Ce ne vous sai-je tesmoingnier

**316            LE VILLAIN DE BAILLEUL.**

S'il l'enfouirent au matin ;  
Mès li fabliau dist en la fin  
C'on doit por fol tenir celui  
Qui miex croit sa fame que lui.

*Explicit du Vilain de Bailluel.*

## Marguet convertie.

Ms. N.-D. 274 *bis*.



L'autre jour mon chemin erroie  
Come cil qui ne puet aler ;  
D'un baston le tiers pié faisoie,  
Car trop sont foible mi piler.  
Une jone dame encontroie :  
Tantost me print à demander :  
« Biax preudons, se Dex vos doint joie,  
Vos prant-il mais talent d'amer ? »

Je dis : « Dame, allez vostre voie,  
Em pais si me lessiez ester.  
Bien resamblez fame de joie,  
Qui toujours prent sans rien donner.  
Pou vos chaut qui vos doint monnoie,  
Por vos faire souvant hurter,  
Vostre nom nommer ne saroie,  
Mais trop vos faites diffamer. »

— J'ai nom Marguet, sire vilains ;  
Dites-moi, qu'en volez-vous dire ?

Se vos fustes jadis poulains ,  
Por vieil roncín vos puis despire.  
Vos avez trop froides les rains ;  
Faites vo testament escrire :  
Vos ne serez jamais bien sains ,  
De *requiem* vos convient dire.

— Sire dame, orde pautonnière,  
Vos valez pis que bource à cote ;  
Plus avez ribaudie chièrre  
Que pucele n'aimme pelote.  
Maint home font de vos litière ,  
Si resamblez le voirre dote  
Qui porte trop puant fumièrre :  
Si vos doi clamer orde sote.

— Sire, com iestes revestus  
De grans sens et de signourie,  
Bien est vostre pris abatus  
Pour vieillesce qui vos maistrie,  
Qui vos a des siens retenus.  
Puis qu'avez la barbe florie ;  
S'avez à non viellars chenus  
Qui vos taut amors et amie.

— Ha, bele dame ! à vos qu'ençaint  
De m'amour et de ma haïne ?  
Fox est qui à vos s'en déplaine,  
N'en povez donner médecine ;  
Se n'est ansi c'aucuns vos aint ,  
Por gésir la pance souvine ;  
Je croi que hurté i ont maint

Et plus as chans que souz courtine.

— Détornez-vos de ça, biax père;  
En vos n'a mais ne gieu ne bal;  
Vos avez la teste si clère,  
Se samble ce soit fil d'archal,  
Pâle coulor, plain de misère;  
Bien me ressemble à vostre estat  
Qu'aveuc ma fille vos lairoie  
Gésir pour la danse d'un al.

— Dame, vostre fille est pou chière;  
Vos li portez petit d'onnour:  
Sovent est prise à la ratière  
Desous plus grant ou de menour,  
Car se tuit li serf de brère  
Estoient vers li en amour,  
Jà n'en feroit plus male chière,  
Tant est plaine de grant ardour.

— Ha, sire! vilains pou piteus,  
Vos ne gaingnerez pas le cours;  
Bien me resamblez homme esqueus,  
Où il n'a sustance d'ammours.  
En vous est bien estains li feus:  
Pou i a mais de vo bons jours;  
Biax fustes, or iestes hideux,  
Ne vaut mais riens nobles atours.

— Dame, vos m'avez remponé,  
Mais desfendre me convenra;  
Le vis qu'avez si colouré

Teindra en un tens qui venra,  
Pâle colour, col, front ridé,  
Que nus cure de vos n'ara ;  
Ensi m'a vieillesse mené,  
Et tel que je suiz vous fera.

— Fera, oïl, je n'en doute mie ;  
Diable vos en ont fait devin.  
Sire vilains, barbe florie,  
Plain de raffe et de venin,  
Savez-vous mès la balerie  
De Marion et de Robin ?  
Faites-nos une renverdie,  
Pour nos déduire à cest scrin.

— Dame, je ne puis joie faire,  
Por coi volentez ne m'en prent ;  
Mais bien vos doit séoir et plaire,  
Car luxure vos i aprent.  
Sovent faites jumelle paire  
Et plus par terre qu'en estant :  
Bon se feroit de ce retraire,  
Car trop de max on y aprent.

— Aprent ! sire vilains despers,  
A vos qu'afiert se je m'esbat ?  
Dex ! com usez de chapiax vers,  
Et si vivez en noble estat.  
Vostre oeil sont vestu à l'envers  
Et la fourcele vous débat ;  
De vous me vengera yvers,  
Par tens la bière au cul vous bat.

— Dame, s'au cul me bat la biere,  
Au vostre bat la bource enflée;  
Sovant vos hurte tex derière  
Qui ne vos a pas espousée.  
Vos iestes por jonesce fière,  
Mais encore venra la journée  
Que vous devenrez bordelière,  
Por avoir d'autrui la goulée.

— Sire vilains, sales et ors,  
Vos convient-il de moi rimer !  
Maudis soit ores vostre cors,  
Tant pouvez de peinne endurer;  
Mais ge qui suiz gente de cors,  
Jone, plaisans por bien amer,  
Vos a bien fait Raoul dehors  
De si faite vie mener.

— Dame, je ne puis mais la vie  
Que je souloie maintenir,  
Mais vos qui iestes si jolie,  
Ne cuidiez jà à ce venir.  
Diex m'a fait de prime complice,  
Et de jone vieil devenir.  
Trop iestes hurtée en folie,  
Por vous trop souvent decouvrir.

— Sire vilains, vous m'aprenez  
A respondre vostre contraire,  
Quant vos à telle me tenez;  
Miex vos vaussist de ce retraire.  
Plus a de cent ans qu'iestes nez :

Faites une potence faire,  
Car cis bastons est trop penez  
De soustenir une tele haire.

— Dame, qui haire m'apelez,  
Vos avez non habandonnée :  
Jà nus n'en ira refusez ;  
Li fuers n'en va que par denrée.  
Grant pièce de char en livrez  
Qui n'est ne morte, n'assommée ;  
Je croi que maint buisson savez,  
Si iestes char de haie apelée.

— Sire, se par amors amoie,  
Vous seriez bien des refusez ;  
Vostre teste derrière blanchioie  
Et par devant iestes pelez.  
Or empire vostre monoie,  
Car trop au siècle demourez ;  
Batus serez de la couroie  
En l'autre, quant vous i venrez.

— Dame, cuidiez-vous adès vivre ?  
Nennil ; ce ne puet avenir ;  
Moult avez le cuer fol et yvre,  
De tele vie maintenir.  
Il a .i. proverbe en mon livre,  
C'on se doit de mal repentir.  
Tex est haitiez, fors et délivre,  
Qui convenra demain morir.

— Sire, de ceste repentance



Ne ferai riens, que que nus die;  
Tant com porrai aler en dance,  
Me maintenrai cointe et jolie;  
Mais vous qui rentrez en l'enfance,  
Sire vilains, plains de sotie,  
Maint roy avez véu en France  
Qui pièçà ne furent en vie.

— Dame, se j'ai maint roy véu,  
Vous qu'en chaut de ramentevoir?  
De vos rampones sui péus,  
Mais après m'estuet dire voir.  
Se jonesce vos ert escus,  
Légier talent vos fait avoir;  
Bien est vostre pris abatus  
Por autrui sarmons recevoir.

— Vos serez mis ou sac, ou sac,  
Sire vieix vilains rasotez;  
Savez de Lancelot dou Lac  
Ou de Gauvain, car nous contez.  
Vous avez bien passé sabat,  
Si iestes tous fondus et alez;  
Or vos puis bien dire eschac,  
Si iestes mas en l'angle boutez.

— Dame, encor parlerai dou germe  
Qu'avez devant oï nomer.  
Porter le vous faut jusqu'au terme  
Qui l'estent por A. B. prover;  
T. A. R. T. le conferme,  
Or povez ces mots rasanbler,

Si porrez tesmoignage ferme  
En ce court devant juge porter.

— Ha , sire vilains rabatus ,  
Laissié-vos à la bonne vie ;  
Mout par est fox vostre estatus ,  
Fole est qui de vous a envie .  
En dangier iestes ambatus ;  
Vous samblez lanterne effacie ;  
Les iex avez tous enfondus  
Et au nez vous pend la roupie .

— Ha , dame plaine de jonesce ,  
Qui si iestes de noble atour ,  
Qui si despisiez ma vieillesce ,  
Où tuit devons avoir retour .  
Nule n'est de si grand hautesce  
Qui puist contremander .i. jour ;  
N'i vaut desfense , forteresce ,  
Aise de cors ne lonc séjour .

— Vilains , bien est robe partie  
De vos et de moi , se me samble ;  
La char avez pâle et flaistrie ,  
Cuidiez-vos que je vos ressemble ?  
De tel homme tel compeingnie ,  
Si com fox et massue ansamble ,  
Nature est en vos bien faillie ,  
Qu'an plain esté la chars vous tramble .

— Ha , dame , despiteuse et cointe  
P. V. T. A. I. N. tain ,

Maint home sont de vous acointe,  
Et tele refu vostre antain ;  
De maint aguillons iestes pointe ,  
Tantost r'avez le pertuis sain ;  
Li maistre qui si vous apointe  
Y a ouvré de bonne main .

— Désormais vous déussiez traire ,  
Sire vilains palasineuz ,  
Toute la char vous put et flaire ;  
Hareu ! que vous iestes rongneuz !  
De tel homme , tel exemplaire :  
Ne sommes pas paroïl endeuz ;  
Alez vostre besoingne faire ,  
Muciez-vous , c'on quiert les honteux .

— Dame , qui honteux m'apelez ,  
Vos ne riestes mie couharde ;  
A chascuns vos abandonnez .  
Que maus feus tot le cors vous arde !  
Maint cop sur vo cul recevez ;  
Entendez et prenez ci garde ,  
Que tex com je sui vos serez ,  
S'arez char froide à la moutarde .

— Sire , mal vos iestes couvers ,  
Qu'il a en vous tant à redire ;  
Vostre affaire va de travers ,  
Tous li cors vos font et empire ;  
Vous n'i estes que pasture à vers ,  
Si flairiez tout le cimmetire ,  
Et de vos est si fors le flairs .

Que chascuns vos devroit despire.

— Ha ! chétis cors et porriture  
Après la mort t'esteut venir;  
Jà n'aras si bele figure,  
N'esteut de paille devenir.  
Li ver en feront lor pouture,  
De toi les convendra venir ;  
Fait aras male norriture,  
Ne's porras battre ne férir.

— Sire, je me rent por vaincue,  
Je ne veil plus à vos tencier,  
C'une volentez m'est venue  
Qui me taut le rire et dancier;  
Si me vaut miex estre esmue,  
Et repentir et Deu prier,  
Qu'en enfer estre perdue;  
Trop mauvais i fait repairier.

— Dame, or prions le Roy dou monde,  
Qui tote riens fist et créa,  
Si com il fist la loy seconde,  
Par coi le monde gari a ,  
Et qui de la fosse parfonde  
De l'anemi nos deslia ,  
Qu'il nous face pur et monde  
Des péchiez , que trop en y a.

*Amen.*

## Le Bachelier d'armes <sup>1</sup>.

Mss. 7615 et 428 Supp. français <sup>2</sup>.



J'ai maintes fois oï retraire  
Qu'ensi bien se puet-on trop taire  
Com trop parler, s'avient souvent,  
Et pour ce vous ai en couvent  
Que je dirai ancor ancui  
De biaux mos, se je sais ancui  
A cui pour qui l'ai ore dit.  
Ai-je dit bien, ou j'ai mesdit?  
En non Dieu, je n'ai mesdit point;  
Car cil ne puet conter à point  
Qui conte, s'on n'entent à lui.  
Ains di qu'il ne conte à nelui  
Puisque n'uns n'entent à son conte.

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre ce Dit avec une petite pièce fort curieuse intitulée *Une Branche d'armes*, que j'ai donnée dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835), et dont le dernier éditeur de M. Legrand avait joint déjà une partie au très-court extrait qu'en avait donné M. Legrand lui-même. On peut aussi le rapprocher de l'*Ordene de chevalerie* de Hues de Tabarie. (Voyez Méon, t. I, p. 59 et suiv.)

<sup>2</sup> Dans le Ms. 428, Supp. français, la pièce que nous éditons se trouve sous le titre de *C'est li Dis dou Bachelier*. Il y en a une autre leçon dans la bibliothèque de Turin.

Je di bien qu'à nelui ne conte  
Cil qui conte et on ne l'entent.  
Il se classe et se n'i atant,  
Ce m'est avis, riens de son preu.  
Si di que contes ne vaut preu  
Qui n'est oïz et entenduz,  
C'est bien sans raison despenduz;  
Car on doit son conte retraire  
Aus bonnes gens pour son preu faire.  
De tel mestier nous convient vivre;  
Jà ne ferai le fol ne l'ivre,  
Ne ne dirai parole estoute,  
Car Dieus het vilenie toute;  
Ainsi font toutes bonnes gens.  
.I. contes qui est biaux et gens  
M'est pris talans que je vous die,  
Sanz volanté que j'en mesdie:  
C'est li contes du Bacheler.  
Celui ne doit-on pas celer;  
Car il est biaux et de bon sens;  
Si est à ce touz mes assens  
Que je vous die sanz mentir  
Comment on se doit assentir  
A chevalerie embracier.  
L'en doit en sus de li chacier  
Touz les vices et tous les maus  
Qu'en son cuer n'en soit n'uns hom maus.  
Quant li hons chevaliers devient,  
Il est resons et bien avient,  
Puis qu'il a la haute ordre prise,  
Qu'il doie estre de haute emprise;  
Si li doit li cuers si haucier,

Qu'adez tende à li essaucier;  
Et bien sachiez ceste pencée  
Ne li doit point estre tensée  
Pour euvre qui devant li viegne,  
Que tot adès ne li soviagne  
De la haute ordre où il c'est pris;  
Si en amendera ces pris,  
Et pour l'ordre qui est gentis  
Doit-il estre mult ententis  
A gentix œvres maintenir;  
Car chevaliers se doit tenir  
Frans de cuer et jolis de cors,  
Et doit estre touz ces acors  
A bien faire et au mal lessier.  
Si ne se doit mie abaissier  
Ne pencer de cuer lâchement;  
Ains a grant mestier qu'il s'ament  
Et qu'il ait le cuer débonaire,  
Si com li oisiaus de bon aire  
Qui touz est doutez et apris;  
Ausi est tost venuz à pris  
Li frans hom qui de cuer ci prent  
Et nature qui li aprent  
Li fait assez plus tost venir,  
Car on voit souvent avenir  
Là où nature ou cuers estendent  
Adès viennent à ce qu'il tendent,  
Ou soit à mal ou soit à bien,  
Et si le vous proverai bien.  
Se li cuers n'est bon par nature,  
Li cors, por nulle créature,  
Ne puet d'armes soffrir grans fès;

Car il n'est mie à tel oés fés.  
Si di ancor au chevalier  
Qu'il doit son cors appareillier  
A toutes dames honorer,  
S'il vuet en honor demorer;  
Por .ij. choses le doit-on fere  
Que je vous vuel dire et retrère :  
Por la mère Dieu, ce est l'une;  
L'autre si est tote commune,  
Pour ce que toutes fames viennent.  
Vez-ci .ij. choses qui avient,  
Par quels raisons sans déporter  
L'en doit fames honor porter.

Li jones chevaliers novviaux  
Doit estre plains de tous reviaux,  
Où l'en ne puist nul mal reprendre;  
Car à son cuer ne se doit prendre  
Chose qui le puisse empirier;  
Ainz se doit en li remirier  
Selonc l'ordre quex il doit estre,  
Preus et loiaus et de bel estre.  
Afiert bien que soit chevaliers  
Douz et humles et poi parliers,  
Mès dou cors defor et dedens  
Et doit prendre ce frain aus dens,  
Pour l'ordre de chevalerie.  
Si doit amer bachelerie  
Et tous maux usages fuir  
Et les armes partot suir.  
De ce le convient entremettre  
Et le cors et l'avoir si mettre



Qu'au premier tornoi où il viegne ,  
De si bien fère li souviengne  
Pour l'ordre qu'a prise novele  
I mette tot en la querelle ,  
Cors et avoir et aventure.  
Et se Dieus tout li aventure  
Qu'il vaille le tornoiement ,  
Il a mult biau commencement.  
Quant il a le tornoi vaincu  
Où il porte premier escu ,  
Là prent de bachelier le nom  
Et ert amendé de renom ,  
Et fait en bien de lui parler.  
Or vous dirai du bachelier :  
S'il vuet grant prouesce conquerre ,  
Il li covient près et loing querre <sup>1</sup>,  
Et le cors d'armes mult pener,  
Avant qu'il se puisse enpaner  
Des pennes de haute proesce,  
Et si ait en despit paresce;  
Car n'uns hom pereceus por voir  
Ne puet mie grant los avoir.  
Si li di ancor vraiment ,  
S'il ne se veut trop mortement  
De bien à faire désirer,  
Qu'encor li convient eschiver  
Deseur toute rien avarisce;  
Por ce qu'il ne s'i marisce  
Li vuel droit chemin ansaingnier,  
Por li de cest mal pas retraire,

<sup>1</sup> Ms. 428 Supp. français. Var. Los et pris querre.

Car avarisce est trop contraire  
A prouesce, savez comment.  
Proesce vient de hardement ;  
Si vient hardement de despendre,  
Et avarisce n'ose entreprendre  
Chose qui tort à nul despens ;  
Por tant quit en mon cuer et pens  
Que nulz hom avariscieuz  
Ne porroit estre gracieuz  
Ne grant los de proesce avoir ;  
Car il ame tant son avoir  
Qu'avant lerroit son cuer partir  
Que de l'avoir lesast partir,  
Et par ceste reson, vous die  
Qu'avarisce n'est pas hardie,  
Ainz est de paour toute estraitte ;  
S'a mainte prouesce retrete  
Et maint loz de bachelier frait ,  
Qu'ele ne puet véoir le frait  
Qu'il convient as armes porsieure,  
Dont ne puet haut nom aconsieure  
Li avars ; car estre ne puet ,  
Puisqu'avarisce le sens puet.  
Vez-ci au preu trop mauvais vice,  
Car lors qu'il chiet en avarisce  
Mès ne fera bonne journée,  
Ainz à la retrete tornéc,  
S'ert si menez de voir que trop ;  
Car il n'en fera mès biau cop,  
Et s'il le fiert , mar le ferra ,  
Que jà grâce n'en aquerra.  
Dont i part-il quanqu'il i met ,

Tot ausi com la nois remet  
Quant li chaus du soleil l'ataint.  
A cel suer remet et estaint  
El cuer de l'ome la proesce,  
Si tost com d'avarisce plesse,  
Car tés .ij., ausi com moi semble,  
Ne puet en cuer d'ome ensamble.  
Touz jors i est grans la descorde ;  
Car avarisce à ce s'acorde  
Qu'el vuet la voir anfermer.  
Ne puet ses cuisines fumer  
Véoir, ne des gens le solas ;  
Adès est en .i. penser las,  
Vuis de touz biens et d'oneste ;  
Mès prouesce aime vie honeste  
Qui le bien et l'onor a chièr.  
Si fet à l'ostel bele chièr ;  
Mès avarisce n'en a cure.  
Ainsi est l'une à l'autre escure  
Que ne se puet assantir ;  
L'une ne puet l'autre santir  
Nient plus que tiaches venin <sup>1</sup>,  
Et si sont d'amor orphenin <sup>2</sup>.  
Li avers est droiz et resons  
Voisent couvers en lor mesons,  
Et mangent lor pain à huis clos.  
Et je porsieurai mes esclos  
Du bachelier ; si di encore  
Qu'il ne doit amer vaine gloire

<sup>1</sup> Ms. 428 Supp. français. VAR. Triacles. (Voyez, plus loin, la pièce intitulée de *Triacles et de Venin*.)

<sup>2</sup> Ms. 428 Supp. français. VAR. D'onnor.

Ne convoiter qu'il ait le non  
De preus se por prouesce non ;  
Car çaus qui chascent gloire vaine,  
Vient-il de pereceuse vaine  
Et vaine gloire à droit nommée  
C'est une vaine renommée  
Qui est aquise vainement ;  
Entendez-le bien sainement ,  
Et tuit sont vain cil qui l'aquièrent  
Ne nulle haute honor ne quièrent ;  
Mès li bon qui aiment proesce,  
Qui lor bon cuer met en l'adresse  
De prouesce et ou droit sentier,  
Cil n'ont cure de convoitier  
Vaine gloire qui secche et faut,  
Mès vraie gloire qui ne défaut.

Por ce se fait bon au bien prendre  
Qu'adès ot-on le bien reprendre  
De çaus qui bien font et bien oevrent,  
Car li bien et li mal descuevrent.  
Et l'escriture nous retrait  
L'une bone euvre l'autre atret ,  
Et li uns péchiés l'autre donne  
A celui qui s'i abandonne.  
Si fais au bachelier entendre  
Que tot adès doit son cuer tendre  
A la droite joie tenir.  
De plus en plus preus devenir  
A droit il doit tendre et tirer  
Et tot son afaire atirer ;

Au mestier des armes soffrir  
Si doit le cuer du tot offrir,  
Car se li cuers n'est au mestier,  
Li cors n'i a guères mestier;  
Car on dit que li cuers fet l'uevre  
De quoi li cors honor recuevre;  
Car se li cuers n'est grans el cors,  
Là ne se puet estre d'acors  
Que li cors se puist bien prover,  
Car on ne puet en cors trouver  
Nulle valor se por cuer non  
Dont venir puisse à bon renon.  
Ce puet-on véoir en tes mains,  
Qui sont de cors, de bras, de mains  
Si grant, si puissant et si fort  
Et si trueve-on si poi d'effort  
Que por voir vous puis recorder  
Qu'on voit peu souvent acorder  
Les biens du cuer à çaus du cors,  
Ainz i est souvent li descors;  
Et puis qu'il s'acordent ensamble  
Proesce et grans cors, ce me samble,  
A celui ne compère nus  
Tant soit preus et de cors menus,  
Car puis que Dieus ensamble adresce  
Biauté, force, sanz et proesce  
En cuer de haut home puissant,  
Celui vait proesce croissant  
Qui grant terre a à mainburnir.  
Adonc a voloir de furnir  
Le mestier d'armes à son droit,  
Celui claim-je bachelier à droit.

De lui claim-je bachelier d'armes  
 Quant il tient l'escu as enarmes  
 Et il est entre .ij. rens mis,  
 Ainz que tornois soit aramis  
 Et il voit d'armes son content  
 Grant proesce ses cuers entent,  
 Le semont de tot assembler.  
 Ne fet pas le cheval embler  
 Ainz le broche des esperons,  
 Car cil n'ont de tot les corons<sup>1</sup>  
 Le tornoiement aproisemier.  
 Si vait férir le cop premier;  
 Cil li revient de l'autre part,  
 Qui dou renc por li se départ;  
 Là assemblent entre .ij. rens  
 Sanz aramie de parens  
 Et li tornoiemenz assamble.  
 Or sont li dui content ensamble  
 Venu au chaple des espées,  
 Si li en donnent grans clipées.

Là puet-on véoir bachelier  
 Qui fait le feu estainceler.  
 Tant fiert et chaple à son content  
 Et tant tire au bien fere et tent  
 Que le fet fiancier et rendre;  
 Lors vet des dons d'onneur aprendre  
 Emmi le grant tornoiement,  
 Si se maintient si noblement  
 Et le fet si bien et si bel

<sup>1</sup> Ms. 428 Supp. français. V<sub>AR</sub>. Car il voit de tous les cornons.

Qu'il fait frémir tot le cembel,  
Et proesce, qui li alume,  
Li fet fère d'un hyaume enclume,  
Et de l'espée le martel,  
Et il fet de l'escu chastiel.  
Si se deffent dedans l'escu  
Com c'il eüst touz jours vescu  
Ou mestier d'armes, car nature,  
Qui agrant tote créature  
Et fet ouvrer naturellement,  
Li fet fère si réaulment  
Que tuit frémissent entor lui,  
Et héraut crient à celui  
Que tot vaint et de plasce torne,  
Et li tornois sor li retorne.  
Lors recoumence li estors,  
Et il est plantez comme tours  
Sur le destrier enmi le tas,  
Si fier l'espée à main tas,  
Car on l'asaut de toutes pars  
Et s'il se deffent comme lieupars  
Et à bien faire s'abandonne,  
Et grant prouesce, qui li donne  
La force et le cuer de deffendre,  
Li fait hiaumes et escus fendre,  
Chevaliers par terre abatre.  
Ne lest le férir ne le batre  
Tant qu'il frémissent de touz corps,  
Et li bras font la voie au cors  
Par tot où il vuet aler,  
Et si n'a cure de maaler <sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Maaler*, faire des malles, encaisser, amasser.

Le gaaing, car point n'i entent;  
 Il n'est mie oeuvre qui l'atent,  
 Car il li livre angoisse <sup>1</sup> assez.  
 Si n'est mie ancors lassez,  
 Ainz fet tant d'armes et endure  
 Que sa prouesce tant li dure  
 Qu'il vaint tot le tornoïement  
 Si bien, si biau, si quitement  
 Que desur tous le pris enporte.  
 Si veus dire, resons l'aporte <sup>2</sup>,  
 S'il est preuz et hardiz as chans,  
 Il doit estre à l'ostel saichans  
 Et le grant despens endurer,  
 S'il vuet à proesce durer.

Contre ce qu'il est riches hom  
 Despendre et donner à foison  
 Du sien as povres chevaliers  
 Doit et voidier ses sas maliers  
 Des viez robes as menestrés.  
 Car d'armes est li mestres tés :  
 Bruit as chans et joie à l'ostel  
 Du riche homme qui a los tel,  
 Car s'il est à l'ostel eschars,  
 C'est à prouesce grant eschars,  
 Et à lui blâmes et maupreus,  
 Car pour ce son dit tut est preus.  
 Se d'autre bien ne le renomme,  
 Jà n'aura le non de preudome,  
 Car dou cuer viennent les vertus

<sup>1</sup> Ms. 428 Suppl. français. VAR. Essoigne.

<sup>2</sup> Ms. 428 Suppl. français. VAR. Si vous di, ai raison l'aporte.



Dont li preudome est revestus,  
Qu'à li font le haut nom ataindre;  
Car on ne puet as euvres taindre  
De preudome se tot bien non,  
Et pour ce ot preudome non.

Si fais aus bachelers savoir  
Que s'il vuelent haut non avoir  
De preudome, se Diex me voie,  
Je li ancegnerai la voie  
Qui toute est de vertus roiaus  
Où par li bon preudom loiaus  
Doit le haut non de li conquerre,  
Mès mult i convient ansois guerre.  
Ceste voie est mult solaceuse<sup>1</sup>;  
N'est pas voie à gens pereceuse,  
Nè d'aver, ne de convoiteuz.  
Li chemins est si fez et teus  
Que n'uns mauvais hom n'i chemine,  
Car n'est pas voie de rapine,  
De lâcheté ne de langour.  
L'en prent son chemin à Vigor  
Et de Vigor à Séurté  
(Une vertus de grant bonté),  
De Séurté à Hardement,  
Puis passe-en tot hardiement  
Le haut chemin et bonne adresce  
De Hardement jusqu'à Prouesce  
Et de Proesce à Cortoisie.  
Ceste voie est mult envoisie;

<sup>1</sup> Ms. 428 Suppl. français. Var. Déliteuse.

C'est droit chemin à bachelier.  
Ceste voie doit bien aler  
Li bachelers cortoisement,  
Et d'iluec en avant coument  
Il doit aler de cuer antier  
Vers Largesce le droit sentier,  
Et se doit acointier de li,  
Car onques ne désabeli  
Largesce à gentil bachelier.  
Touz jors se fet large apeler,  
Et s'à prouesce tient couvent,  
Il doit user tot son juvent  
Ou mestier d'armes maintenir,  
Selonc ce qu'il puet soutenir,  
Et quant il voit son poil muer,  
Lors li doit li cuers remuer  
Et remordre selonc nature.  
Lors voit Dieu paier sa droiture  
Por ces anfances aquiter,  
S'il vuet ou haut nom habiter  
Qu'il convient, par fin estovoir,  
A chevalier preudome avoir.  
Haus est li nons et plus li faiz :  
Ainz qu'il soit chevaliers parfaiz  
Li convient qu'il ot outre-mer  
Por sa proesce confermer,  
Car puisqu'il voit son poil changier  
Auz tornois puet panre congié  
Et dévotement la croiz pendre.  
Tant vuel au bachelier aprendre  
Que se le siècle a bien servi,  
Encor a Dieus miex desservi

Que bien le serve loiaument.  
 Si le fasce si roiaument  
 Que Dieus l'en sache roial gré;  
 Ainsi convient de gret en gret  
 Le bacheler en pris monter  
 Que me lasseroie au conter.  
 Quant il est de la mer venuz,  
 S'il est deçà por preus tenuz,  
 Là li doit prouesce doubler,  
 Car l'en ne doit par droit doubler;  
 Mès tant face à Dieu anemis  
 Pour celui qui en crois fu mis  
 Que poigneiz vainque ou bataille  
 A férir de l'espée qui taille.  
 Tant convient le bacheler fère  
 Avant qu'il soit de tel afaire  
 Qu'il soit à droit preudom nommés.  
 A tant est cest contez sommés<sup>1</sup>;  
 Je n'en vuel parler plus parfont:  
 Tuit sont preudome qui bien font<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ms. 428 Supp. français. VAN. Finez.

<sup>2</sup> On trouve dans *Le Pas d'armes de la bergère maintenu au tournoi de Tarascon*, belle publication faite par M. Crapelet, une ballade en trois strophes intitulée *Du Bachelier d'armes*. Les qualités qu'on y recommande d'acquérir sont les mêmes que dans notre Dit.

*Explicit li Bacheler.*

CI COMMANCE

## Le Dit du Roy <sup>1</sup>.

Ms. 198 N.-D.

—•—

Roy des Francs, haez les desroys;  
Regardez com li Roys des roys,  
Jhésucrist qui les siens avoie,  
Com de loins vous a mis à voie  
De lui bien connoistre et amer.  
En terre vous a fait clamer  
Roy des François la noble gent :  
Certes, ci a don bel et gent;  
En grant digneté parcréu  
Bien vous a de loing pourvéu.  
Moult li devez bien obéir :  
Encore vous puet-il eschaïr  
De li plus grant reaume assez;  
C'est paradis qui a passez

<sup>1</sup> Le roi auquel l'auteur de cette pièce adresse des conseils moraux est Philippe de Valois, qui monta sur le trône en 1328, bien qu'il parût en être plus éloigné (*Bien vous a de loing pourvéu*, vers 10) qu'Édouard III, son compétiteur. Celui-ci en effet était fils d'Isabelle, sœur de Charles-le-Bel, tandis que Philippe n'en était que le cousin germain.

Touz les royaumes de cest monde.  
Roys, vo vie doit estre monde  
Et nete de vilains péchiez,  
Et vos cors si bien entechiez  
C'ons praigne à vous bonne essemplaire;  
Si pourrés miex à tous ceus plaire  
De qui vous estes roys clamez.  
Bien doit de vous Diex estre amez  
Et bien part que il vous a chier  
Quant de si loins vous volt huchier  
Por les François metre en vo garde.  
Gentilz roys, dont or prenez garde  
A quelle heure à vous les livra :  
Ce fu au jour qu'il délivra  
Les siens de la paine d'enfer :  
Le cuer aurés plus dur que fer.  
Se vous à ce jour ne pensez,  
Et la glosse n'en dispensez  
Si com bon roys qui doit penser  
De sa vie à droit dispenser.

Roys, au jour du bon venredi,  
Si voir comme je le vous di,  
Vous fist Dieus roys de tous les Frans :  
Or soiez dont courtois et frans,  
Justez, piex et miséricors,  
Si com Diex fist, qui tout son cors  
Volt as félons Juis livrer  
Por les siens d'enfer délivrer.

A cel jour furent délivrez  
Qu'il vous fist roy; donques livrez

Vo cuer à oïr et entendre  
A quel fin la glosse veut tendre  
Du vendredi après complie,  
Que consommée et acomplie  
Fu de Dieu toute la promesse.  
Cilz jours vous doit tenir en presse  
Le cuer que il ne se desvoie  
A œuvre où mal son temps emploie.

Penssez de vostre règne acroistre :  
Vous devez miex les bons connoistre  
Assez c'uns nouviaus aprentis.  
Roys, soiez donque ententilz  
Au pueple Dieu le souverain père :  
Gouvernez si que il li père,  
Et des tormens les rachetez  
Où tant de cors et de chatez  
Sont de longue main enbatus,  
Car sur paine d'estre batus  
Les a Diex en vos garde mis.  
Desfendez-les des annemis ;  
Vous estes chiés et garde d'iaus.  
Roys, cil anemi sont bédiaus,  
Et prévôs, serjans et baillis  
Dont vo pueples est malbaillis.  
Tel gent sont du monde escilleur,  
Advocat et faus conseiller ;  
Chascuns i grape et arapine.  
Et si a gent d'autre couvine  
Qui les ont navrez laidement.  
Faites par vos gouvernement,  
Gentilz Roys, qu'il soient sanez

Et hors du meschief les planez.  
Metez-y .i. petit de paine;  
Dieu vous en fist don et estraine  
De son royaume à ce saint jour,  
Por ce qu'il veut que sans séjour  
Ses povres gens li délivrés  
Du meschief où il sont livrés.  
Si com à cel jour délivra  
Les bons quant à mort se livra,  
Faites qu'il en soient délivrés;  
N'i espargniez ne mars ne livres  
Et les gardez d'estre essilliez,  
Gentilz roys, et si esveilliez  
Loyauté, droiture et raison :  
Faites-les en vostre maison  
Demourer avec charité,  
Et si prenez à vérité  
Conseil de vos bonnes paroles,  
Si que bien soit li sains empoles  
Employés dont vous estez oins.  
Gentilz roys, or vous soit cilz poins  
En vo cuer escrips et portrais,  
Car vous estez nez et estrais  
Touz de roys de .iiij. costez ;  
S'an doit de vous miex estre ostenz  
Orgueil, qui ainz bons ne vot estre,  
Gentilz roys, et quant de tel estre  
Vous a Dieus pour soy esléu  
De si loing c'om n'a pas véu  
Que se soit euvre naturée,  
Aiez vostre court escurée  
Des mauvès, si nul en y a ;

Car quant Diex à vous otroya  
La couronne de ces François,  
Bien vous avoit monstreé ançois  
Qu'il est puissant d'un autre metre  
Quant il s'en voudra entremetre,  
Se justement ne's gouvernez,  
Et à ce garde ne prenez  
Que vostre vie à droit lignie  
Soit selonc la noble lignie  
Dont estrais estez et venus.  
Et quant des grans et des menus  
Vous a Diex fait en terre chief,  
Se vous voulez venir à chief  
Du royaume à droit maintenir,  
Le conseil vous convient tenir  
Qui bons est, biaux et loyaus  
Des .iiij. vertus principaus,  
Seur toutes de plus grant arroy,  
Qu'Aristotes escrit au roy  
Alixandre qu'il fust vestus  
Et aournez de ces vertus  
Qui sur toutes ont grant renon :

La première Sagesce a non,  
Qui par le vrai entendement  
Gouverne l'omme sagement  
Si que droiture en soi maintient.

Li autre, se bien m'en souvient,  
Est appelée à droit Justice,  
Qui soi-maismes et autre justice  
Et fait à chacun justement



Raison juste ; or orrez comment.

La tierce est appellée après ,  
Qui bonne est de loing et de près  
Et tost et tart, et main et temple ;  
C'est la vertu qui miex atemple  
Fol hardement et couardisse.  
Entre ces .ij. raison l'a misse  
Por homme garder de dommage ;  
S'a non Force de grant courage.  
Moult est ceste vertu puissans  
Et bonne, car elle est croissans  
A haute honneur de plus en plus :  
A point œuvre, et nient à seurplus ;  
Bien scet contre vice estriver  
Et faire enprandre et achever  
Sans paour tout séurement  
Quan c'om puet par vrai hardement  
Et à juste cause entreprendre,  
Et fait fol hardement reprendre  
Et à mesure ramener.  
Bon fait à tel point assener  
A haute honneur et à bien faire.  
Ceste vertu doit très bien plaie  
A tous les princes de haut pris  
Que il soient duit et appris  
De couardisse desdaingnier.  
Elle sait les poins enseigner,  
C'on ne doit douter nulle enprisse  
Qui par raison doit estre enprisse :  
Ceste vertu doit à tous plaie.

Et la quarte est de tel afaire,  
De tel nature et de tel fait  
Que riens encontre Dieu ne fait.  
C'est Ateprance la senée,  
Qui n'est pas en lieu assenée  
Qui entechiez soit de lait visce.  
Ceulz fait amer le Dieu service  
Qui l'ainment de cuer et honneurent  
Et o lui main et soir demeurent ;  
Et certes à bonne heure vit  
Son règne qui demeure et vit  
En atemprance qui mesure  
Toute riens à juste mesure,  
Et fait nature en homme vivre.

Roys, ces .iiij. vertus vous livre  
Pour gouverner vous et les vostres.  
Si com Dieu fist de .iiij. apostres  
liij. benois évangelistres,  
Souverains tesmoins et menistres  
De nostre foy à maintenir,  
Fais ces .iiij. vertus tenir  
Sur toutes à plus souverainnes  
Et les meilleurs et plus hautaignes  
Por bien gouverner en tout tans :  
Bonnes vous sont et proufitans  
Et ont à tous autres esté.  
Or vous en ay amonnesté  
Pour ce que miex vous en soveingne  
Et que tous jours à l'ueil vous veingne  
Que vous tant ne quant n'estrivez  
A atemprance, mais vivés

Par son conseil et par son los :  
Seur toute rien je le vous los,  
Et me batez s'il vous em poise,  
Car elle tout compasse et poisse  
Quanqu'il faut par nature au cors.  
Se vous estez de ces acors  
Et vous vueilliés son conseil croire,  
Le mangier à point et le boire  
Vous aprendra bien à usser,  
Et touz outrages refusser  
Vous fera de charniex délis.  
Atemprance est la fleur de liz  
Et rose de toute vertus ;  
Gentilz rois, soiez-ent vestus  
Et de lui si appris et duis,  
Que de tous vos autres déduis  
Prenez par atemprance à point,  
Ne ne metez vostre cuer point  
Outre raison après ces chaces  
N'à ces rivières, car les traces  
Perent à ceus trop malement  
Qui en pranent l'esbatement  
Sans atemprance, outre mesure ;  
Et mains li cors du prince en dure  
Quant il en use du seurfait.  
Et vous savez qu'il ne sont fait  
Au monde pour autre achoison  
Que pour la récréacion  
Du cors quant il en est mestiers :  
Por el n'est fait cilz biax mestiers  
C'om en praigue par atemprance  
Et à point, et j'ai espérance

Qui ainsi user en voudroit  
 Lui et autrui miex en pourroit  
 Gouverner bien et à point.  
 Gentilz rois, dont prenez l'à point;  
 En atemprance vous tenez,  
 Justice et force maintenez,  
 Et courage et sagesce à droit.  
 Il vous est mestier orendroit  
 D'estre bons trop plus c'onques mais;  
 Vostre royaume est .j. droit mais  
 Et avril sus touz ceulz du monde '  
 Et cilz où plus d'onneur habonde  
 Et que Diex miex ainme et honneure;  
 Et certes, s'en vous ne demeure,  
 Sur tous roys miex vous ainmera  
 Ne nulz fors lui ne clamera  
 Seur vous poesté ne hausage.  
 Gentilz Roys, dont faites que sage:  
 Metez paine d'estre aournez  
 De ces vertus et vous tenez  
 Nuit et jour si à Dieu servir,

' Ce vers et le précédent offrent dans le sens de ce terme *mais*, mai, arbre élevé, qui domine, espèce de mât, et *le mois de mai*, un de ces jeux de mots si fréquents dans les trouvères. C'est ainsi que *Rulebeuf*, voulant peindre sa pauvreté, son peu de bien (voyez mon édition, tome I, page 3) :

Il me souvient plus de saint *Pou* (Paul-peu)  
 Qu'il ne fait de nul autre apostre.

Plus loin, même volume, page 8, il dit aussi, pour indiquer qu'il tremble faute de bois :

N'ai pas busche de chêne ensemble  
 Et je sui à *fou* et à *tramble*,

ce qui constitue une bizarre opposition entre *fou*, fol, insensé, *fou*, hêtre, en latin *fagus*, puis *tremble*, tremblant, et *tramble*, espèce de bois.

Que le don puissiez déservir  
En cest royaume térien  
D'estre roys ou célestien  
Avec ces sains en paradis.  
Gentilz roys, pour vous est diz  
Et rimés cilz enseignemens :  
Dieus doint que voz commencemens  
Vous atraie à la bonne fin :  
Ditez-ent *amen* de cuer fin.

*Explicit le dit du Roy.*

CY COMMENCE

## Le Dit du Chevalier qui devint hermite.

Ms. 198 N.-D.



Tu qui as en péchié vescu tout ton aage,  
Souviengne-toi de Dieu, qui te fist à s'ymage,  
Et li cries merci de cuer et de corage  
Ainçois que li mauvais te trébuche en servage.

Tu as par mainte fois oy dire et conter  
Que li fruis est mauvais qui ne puet meurer,  
Et si fait la personne malement à blasmer  
Qui des maulz qu'il a fais ne se veult amender.

Li maistre philosophe qui jadis ont esté  
Qui estoient grans clers de la divinité,  
Dient qui en péchié auroit .iij. jors esté  
Si leurs pardonroit Diex de bone volenté

Le mot *divinité* signifie ici, je crois, *théologie*. C'est dans ce sens que Rutebeuf dit (voyez, tome I, page 179) :

Divinitez qui est science esperitable, etc.

On sait, en outre, que les docteurs en théologie s'appelaient *maîtres en divinité*.

Voire qui lesseroit tous temps la male vie  
Et jamais de péchiez ne li préïst envie  
Et par confesse éust sa maison nétoïe  
Et faire la penance c'on li auroit chargie.

Nous trouvons que jadis estoit .i. chevaliers :  
D'avoir et de lignage estoit si fors et fiers,  
Lerres devint moult fors, robeur et meurtrier  
Et les larrons avoit à robes et destrier.

. . . . furent à lui et son commant faisoient  
Por rober, por tolir par le país aloient :  
Moustiers et abbeyes, frans et vilains roboient,  
Pélerins et marchans par les chemins tuoient.

Onques cils chevaliers ne refraint son corage  
De faire à toutes gens destorbier et damage;  
Une moult gentilz dame ot pris par mariage :  
Dieu servoit et sa mère, tel estoit son usage;

A toutes bones gens moult d'aumosnes faisoit.  
De triste cuer marri trestous les jors ploroit  
Por la mauvaise vie que ses sires menoit,  
Nuit et jor, tart et tempre, moult souvent le blasmoit:

« Sire, ce dist la dame, car lessiez ceste vie  
Ou de moi ou de vous sera la départie. »  
Quant li sires l'entent envers lui s'umilie,  
Car il l'avoit tous jors honorée et servie;

Il n'estoit riens au monde que ses cuers amast tant  
Comme il faisoit sa fame; lors respont doucement :

« Certes, ma douce dame, je ferai vo commant :  
Por vous me veil retraire de cest jor en avant. »

— « Sire, ce dist la dame, de Dieu .c. mil mercis,  
Vous savez que de vous ay .ij. enfans petis  
De moult bele façon et samblent bien gentis ;  
Por eulz doit vostre cuer estre bien convertis. »

Tant sarmonna la dame et requist son seignour  
Que il li respondi : « Dame, por vostre honnour  
Et pour moi amender vers Dieu mon créatour  
Veil aler à confesse regéhir mon erreur. »

Tantost li chevaliers à confesse ala ;  
Au prestre miex qu'il pot ses péchiez recorda.  
Li prestres respondi qu'il ne l'assouldra ja,  
Mais à .i. saint hermite tantost si l'envoia.

« Je n'ai de vous absoldre maintenant nul pooir ;  
Alez à cel hermite, si ferez grant savoir. »  
Lors se met cil en voie, ne vault plus remanoir ;  
Tant erra qu'il trouva l'ermite en son manoir.

Quant li hermites vit venir le chevalier,  
Il cuida que ce fust por li le chief trenchier ;  
De la paour qu'il ot prist Jhésu-Crist prier  
Qu'à cest besoing li veille conforter et aidier.

Le chevalier parla trestout premièrement :  
L'ermite salua bien et cortoisement.  
Li sains hons respondi moult débonnairement :  
« Sire, Diex par sa grâce vous doinst amendement. »



— « Voirement, dit li sires, me veil-je amender ;  
Je ne sui cy venus que pour moi conforter. »  
Quand l'ermite l'entend, Dieu prist à réclamer  
Qu'il li doinst sens et grâce du pécheur conforter.

Lors va li chevaliers regéhir ses péchiez,  
Tous ceulz dont il cuidoit estre plus entechiez.  
L'ermite se saigna, qui estoit embrunchiez,  
Du signe de la crois où Diex fu closfichiez.

Quant le chevalier ot en bone repentance  
Regéhi ses péchiez qu'il ot fais dès s'enfance,  
Li hermites li dist : « Volez-vous pénitance ? »

. . . . .  
. . . . .

Respont le chevalier : « Ne porroie endurer. »  
— « Dont vestez une haire por vostre char mater  
Et si ceigniez la corde. » Cil dist : « Lessiez-m'ester ;

« Car de si faite chose qui me soit si grevaine  
Ne me meslerai jà ne ne metrai en paine. »  
Quant l'ermite l'entent, doucement Dieu réclaimme  
Qu'il confort le pécheur et à droit port ramainne. »

Li hermites li dist : « Porriez-vous veillier  
Jusqu'à demain (matin) et tous jors Dieu prier  
Devant l'ymage Dieu qui est en ce moustier ? »  
Le chevalier respont : « Oïl, au mien cuidier. »

— « Or alez, dist l'ermite, et je vous assaudrai,  
Mais que vous n'en issiez tant qu'à vous revenrai. »

Le chevalier respont : « Volentiers le ferai. »  
Lors entre en la chappelle erramment sans délay.

Adont va li hermites tous les huis veroullier ;  
Li péchierres tantost se va agenoillier,  
Devant le crucefis Dieu commence à prier.  
Aprez le premier somme vint à lui l'aversier <sup>1</sup>.

En guise de l'ermite li dist : « Alez-vous-ent ;  
Tout vos péchiez vous sont pardonné bonement. »  
— « Non ferai dusqu'au jour, dist cil, certainement ;  
Car je veil bien tenir ce que j'ai en couvent. » .

Onques li ennemis ne se sot tant pener  
C'onques le chevalier péust faire lever.  
Li ennemis s'en part, n'i pot plus demeurer :  
Atant ez-vous .i. autre qui le revint tempter.

Le chevalier avoit norri .i. sien garçon :  
Li ennemis se mist en autele façon ;  
Au chevalier s'en vint qui fu en oroison ;  
Li ennemis l'apele à moult bele raison.

« Sire, venez-vous-ent tantost sans demorée ;  
Vostre bele meson est arsse et embrasée,  
Car ma dame vous mande, qu'ele est désespérée. »  
— « Non ferai, dist li sires, ne soit la nuit passée. »

Ainsi li ennemis le chevalier tempta  
Por ce que de l'église hors geter le cuida.

<sup>1</sup> *L'aversier* (*adversarius*), l'ennemi, le diable.

Quant li ennemis vit qu'il ne l'engignera,  
A ces compaignons vint, la chose leur conta.

Li autres respondi : « Entre nous .iij. yrons;  
Pensez me sui comment nous le deceverons :  
Vous .ij. serez en guise de ses .ij. enfans  
Et je serai sa fame; par tel point l'avérons.

« Je yrai devant lui, par les mains vous tendrai;  
S'il ne se veult lever, je m'en despréserai.  
A .i. coutel tous .ij. je vous despécerei. »  
Li autres respondi : « Alons tost sans délay. »

En guise de la dame se mist li ennemis ;  
Li autre sont en forme des .ij. enfans petis.  
Devant le chevalier vont criant à hault cris :  
« Hélas! or sommes-nous mendiens et chétis! »

Cil qui ot la samblance de la fame au seigneur  
S'en vint droit devant lui demenant grand douleur :  
« Frans hons, dous, débonaires, jamais n'aurons honneur.  
Je ay au cuer grant duel, onques je n'o greignor ;

« Car li feus nous a ars trestout nostre manoir,  
Chevaus, brebis et vaches et trestout nostre avoir.  
Sire, venez-vous-en, que je vous di pour voir,  
J'occirai vos enfans tantost sans remanoir.

« Sire, vous disiez que vous m'amiez tant  
Que vos n'amiez (rien) tant en ce siècle vivant.  
Sire, venez-vous-ent avec nous maintenant. »  
— « Non ferai, dist li sires, jusques à l'adjournant. »

Quant li ennemis vit que il ne l'enmenra,  
Les .ij. enfans tantost d'un grant coutel frapa.  
Devant le chevalier tous .ij. les despeça;  
Onques au chevalier li cuers ne l'en mua;

Car il avoit en Dieu son cuer et s'espérance.  
Jusqu'au jor à genoulz fist moult bien sa penance,  
Et li mauvais s'en vint, n'i firent demourance :  
De ce qu'il l'ont perdu firent duel et pesance.

Chascun des ennemis grant tempeste mena  
Si haut que jusqu'en bisme tous li lieus en crolla :  
Ce samble à celui qui l'orage véu a.  
Quant li jors fu venus l'ermite se leva.

Au chevalier s'en vint qui en Dieu ot sa cure  
Et li sires li conte trestoute l'aventure  
De ceulz qu'il ot véus et toute leur figure :  
« Volez-vous, dist l'ermite, oïr vérité pure ?

« Ce sont li ennemi qui à vous sont venu ;  
De ce que il vous perdent sont forment irascu.  
Or pensez du bien faire, car du dous roy Jhésu  
Estes d'ore en avant quites et absolu. »

Le chevalier l'entent, s'a grant joie menée  
Et dit qu'aveques lui fera sa demorée.  
Adont devint hermites, s'a la haire endossée;  
Par les oevres qu'il fist a bien s'âme aquitée.

A ses enfans lessa trestout son héritage;  
Sa fame pour s'amour fu de si bon corage

Qu'ele les vint servir dedens le hault boschage:  
Sainte vie menèrent dedens cel hermitage.

Or prions à celui qui sa mort pardonna  
Quant Judas le feri et Longis le navra  
Et la virge Marie qui .ix. mois le porta,  
Que nous aions la joie qui jamais ne faudra.

*Amen.*

*Explicit le dit du Chevalier hermite.*

## De Triacle et de Venin.

Ms. 7218.

---

Mult a entre triacle et venin grant discorde;  
Tuit cil qui sont el monde n'en feroient l'acorde.  
Qui an .ii. les auroit liez à une corde  
N'i porroit-il avoir pais ne miséricorde.

Ne savez qu'est triacle auquant, si com je cuit :  
C'est une bestelete où mult a de déduit;  
Mès tant het le venin que tout adès le fuit :  
Jà ne l'abitera ne par jor ne par nuit.

Li triacles si est une beste coranz :  
Douce est et débonere et mult soef flerans ;  
Mès tant het le venin , por ce qu'il est puanz ,  
Jà ne l'aprochera , toz jors li est nuisanz .

Savez que li triacles à droit nous sénéfie  
Amor et léauté et sens et cortoisie,  
Pais et miséricorde, honor et bone vie,  
Simplèce et bone foi et vraie compagnie.

Li venins sénéfie orgueil et fausseté,  
Envie et covoitise, félonie et fierté,

Usure, gloutonie, luxure et mauvesté,  
Trahison, tricherie, toute desléauté.

Comment porroient estre icil dui compaignon  
Que l'un n'a el que bien, l'autre n'a se mal non ?  
Li uns veut léauté, li autres trahison :  
S'il èrent bon ami, c'estroit contre reson.

Por le mont ai or tret cest ditelet avant :  
Li venins de péchié nos va trop décevant.  
Las! je le di por moi, quar d'autrui ne me vant,  
Ne sai s'onques fis bien en trestout mon vivant.

Li venins de péchié a le monde surpris;  
Lessiez est li triacles, ne cuit que mès soit pris.  
Honor et cortoisie qui soloit estre en pris  
Est estainte et li maus alumez et espris.

Je voi trestout le siècle et felon et entort;  
Nous lessons la droiture, si nous tenons au tort;  
Nos lessons bone vie, si prenons male mort;  
Nos lessons le droit chant, si prenons le descort.

Li venins de péchié samble au siècle trop dous;  
Li mondes l'aime tant qu'il en ert fins jalous :  
Se l'un fet .i. péchié, l'autre en veut fère dous;  
Se l'un veut estre chiens, l'autre veut estre lous.

Nos fasons trop que fols qui nos envenimons :  
Les déliz de péchié certes trop les amons;  
Jà devendra chascun porreture et limons :  
Par venin de péchié est enherbez li mons.

Ausi comme est uns hom c'on veut envenimer,  
 Ou dame ou damoisele que l'en ne puet amer,  
 On li fet le venin mengier, boivre et humer;  
 Primes li samble douz, plus le set trop amer.

Li venins est soef en son primerain point:  
 Il deçoit tout le siècle et le tret à son point;  
 Mès nos le troverons en la fin si repoint  
 Que jà n'i troverons d'amistié .i. seul point.

Je voi par tout le monde le venin espandu:  
 Nos avons le triacle desmané et perdu.  
 Encontre .x. preudommes qui d'onor sont vestu,  
 En i vont .xx. ou .xxx. qui en sont trestuit nu.

Par venin de péchié est li mons decéus;  
 Li maus est bien montez, li biens est dechéus;  
 Ainçois c'uns léaus povres fust de nos parcéus.  
 Seroit .i. desléaus riches bien revestus.

Cest afère puet l'en légèrement prover,  
 Car on soloit jadis les preudommes trover;  
 Mès or font si partout et l'eschars et l'aver  
 Qu'il font clorre leur huis quand il doivent laver.

A lor pances emplir, ce est toz lor aviaus;  
 Quant li ventres est plains, dont est granz li reviaus.  
 Nus ne s'i puet embatre se il n'a non traviaus:  
 Aus granz félons enfruns viengne granz euls noviaus.

Vilainement menjue qui en tel leu s'embat,  
 Quar il trueve à l'entrée mainte foiz tel rebat



Que si très cruelment arrière le rabat  
Que s'il bien ne se tient que tout envers l'abat.

Tot ce fet avarisce la serve pautonière,  
Qui veut trestout le monde trère à s'orde manière;  
Li clergiez, où honor déust estre plenièrre,  
Portent mès d'avarisce l'escu et la banière.

Par fois je me merveil de cels qui rentes ont  
Qui faillir ne lui puënt, tant comme il viveront,  
Qui le trésor amassent et poi de bien en font :  
Li venins d'avarisce les ocist et confont.

S'uns clers a sa provende, ce ne li soufist mie;  
Une autre en veut avoir, ce est grant derverie.  
Encore fust-il miex que cil qui n'en a mie  
L'eüst et déservist por soustenir sa vie.

Un prestre a tel paroisse don dui se gariroient,  
Voire troi au besoing, s'il à droit la portoient,  
Et els selonc l'escrit lor oevres maintenoient,  
Mès por cest siècle faus l'Escripture forvoient.

Il ne méserrent mie par els tant seulement,  
Ainz prent trestoz li siècles garde à els plainement,  
Quar s'il selonc lor ordre vesquissent saintement  
L'en créust assez miex tout lor commandement.

Il dient mult de bien, mès il le font envis;  
Mult de lor oevres sont contrères à lor dis:  
Il sont notre pasteur, nos sommes les brebis;  
Mès par lor fole garde est li siècles trahis.

S'uns hom loue .i. pasteur por ses brebis garder,  
Il li doit sauvement mener et ramener,  
Et s'il lesse ses bestes por aler riveler  
Je di, s'il en pert une, qu'il l'estuet restorer.

Ainsi est-il des prestres, par sains Denis de France,  
Puis que Diex le retient et truève sa sustance  
Por ses âmes garder, se il les désavance,  
Se Diex pert par sa garde, il en prendra vengeance.

Li prestre et li clerc doivent estre no mireor.  
Par dit et par parole se font-il li meillor ;  
Mès il en sont par oeuvre si très vil gardeor  
Que plus i garderez, mains i aura luor.

Li prestre dient bien : « Por Dieu, seigneur, donez ; »  
Mès il dient petit aus pauvres genz : « Tenez ; »  
Ainz ont les doiz au prendre ouvers et desnoez  
Et en rendre les ont crampis et engluez.

Por Dieu, clerc et provoire, esgardez qui vous estes ;  
Gardez por bones oeuvres nostre Seignor ses bestes,  
Si qu'avoec lui faciez en paradis voz festes  
Que li vrais Diex vous mete corone sor voz testes.

Or ai dit sor les clers et sor celz des moustiers :  
Or me covient .i. poi parler des chevaliers ;  
Il n'a guères à dire entr'els et useriers  
Qu'il faussent les droitures por les mauvès loiers.

Li chevalier sont mort se Diex ne les regarde ;  
Ils réambent et tuent cels que il ont en garde :

Por .i. poi de deniers que maleoit feus arde!  
Font devenir droiture trahitresse et renarde.

Vez les rois et les princes, les contes et les dus,  
Venins de covoitise les a si toz ferus ;  
L'un désérite l'autre selonc ce qu'il puet plus :  
Le fort chace le foible et met quanqu'il puet jus.

Li povre sont honi por lor chetiveté,  
Quar il n'aorent mie Dieu de lor povreté;  
Ainz tencent et estrivent (si n'en sèvent Dieu gré)  
Dieu, preudons et le siècle par grant maleurté.

Li venins a toz pris et cortois et vilains,  
Evesques et chanoines, doiens et chapelains,  
Et rois et dus et contes, prestres et chastelains  
Et convers et converses et moines et nonnains.

Li venins de péchié est partout trop amez ;  
Toz li siècles en est surpris et abosmez :  
Je ne cuit pas c. hommes en .i. règne trovez  
Qui n'aient aucun pou les cuers envenimez.

Ou il sont orguillex, covoitex ou félon,  
Ou il sont enviex, userier ou glouton ,  
Ou tuit plain de luxure ou plain de traïson,  
Ou tuit plain d'avarisce, mesdisant ou larron.

Li venins de péchié nos fet ces maus aprendre ;  
Le bien lessons aler, nos n'i volons entendre ;  
Mès se nos nos lessons du venin trop sorprendre,  
Li venins nos fera en la mort d'enfer prendre.

Certes, mult est mauvès tels ostex à recevoir,  
Qui tout le monde veut et honir et deçoivre ;  
Or vous vueil du triacle les bontez ramentoivre  
Qui au hanap d'onor nos veut doner à boivre.

Li triacles norrist le venin longuement,  
Mès de ce qu'il s'espurge de l'envenimement,  
Il le het et eschive si angoisseusement  
Que jà puis n'i aura, s'il puet, habitement.

Ausi est-il de l'âme qui soustient nostre vie :  
Tant com nos maintenons covoitise et envie,  
Usure et glotonie, luxure et tricherie,  
Tant est l'âme en prison et en fiens enfouie ;

Mès se nos guerpissons trestoute oeuvre vilaine  
De vrai cuer repentant et par confesse plaine,  
Puis féissons bone oeuvre et pénitance saine,  
Nos conduirons noz âmes avoec la Magdelène.

Vez li venins est douz quant on premier le prent,  
Puis samble trop amer quant auques se repent ;  
Et li triacles est sur au commencement,  
Puis n'a-il en cest mont si savorex pument.

Savez qu'est du triacle : quant on le veut chacier,  
La voie est aspre et dure et griez au commencer ;  
Quant il voit c'on le suit léaument sanz trichier,  
Si fet aus gens lor cuers et la voie adoucier.

Quant il voit c'on le suit et c'om bien fère l'ose,  
Sanz barat et sans guile et sans mauvèse glose,

Lors est si débonères et si très douce chose  
Qu'aussi se lesse prendre com li rosiers sa rose.

Li rosiers est poignans, la rose est déliteuse ;  
Voie de pénitance est .i. petit greveuse ;  
Mès mult fet bon passer en la voie annieuse  
Par quoi l'en puet avoir la joie glorieuse.

Savez qu'est li triacles, qui les biens nos enseigne ;  
C'est li sires des ciex dont nos portons l'enseigne,  
Qui het de toz péchiez la penssée et l'ouvraingne :  
Privance de péchié nos fet de Dieu estraingne.

Diex est li vrais triacles où ainz n'ot amertume,  
Ainz est plains de douçor et plains de souatume.  
Cis siècles est toz faus, toz vuis, toz plains d'escume :  
Folz est qui por cest siècle en la mort d'enfer tume.

Or i a une gent qui tout vuelent avoir  
Et siècle et paradis tout par fin estovoir ;  
Mès en si fêtes genz a mult poi de savoir  
Qu'il cuident Jhésu-Crist par guile décevoir.

Diex ne veut pas guingner par engin, desoz chape,  
Ainz nos veut plainement trestouz metre en sa trape ;  
Mès orgueil et péchié l'en retout et tant hape,  
Près se va que li siècles trestoz ne li eschape.

Mult a de gent el mont qui dient vraiment  
Qu'il puéent bien avoir le siècle plainement  
Et s'auront paradis, ce dient, ensement ;  
Mès qui por voir le dit, je respont qu'il se ment.

Cil qui à ce se tient, il a fole espérance :  
 Diex ot por nos en terre povreté et viltance :  
 Ou nos leronz por lui l'orgueil et la bobance  
 Ou jà n'aurons de lui conseil ne sostenance.

Se nos volons avoir el siècle noz délis,  
 Chambres encortinées et les savorex lis,  
 Et se nos avons Dieu por fère noz délis,  
 Dont fu fols sainz Leurens qui pour Dieu fu rostis<sup>1</sup>.

Se par noz granz avoirs et par noz robes beles  
 Et por fère du siècle trestoutes noz quereles  
 Volommes devant Dieu mener noz querieles,  
 Dont tieng-je por chétis cels qui sont à Vauceles<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cette pensée, ou du moins des raisonnements analogues, se retrouvent fréquemment dans les poètes du moyen âge. Rutebeuf a exprimé identiquement la même idée dans ces vers sur les Béguines (tome I, pages 160 et 161) :

Si ne lor puet-on pas desfandre  
 Qu'eles n'aient de la char tandre.  
 . . . . .  
 Se Diex lor vouloit por ce randre  
 La joie qui est sans fin prandre,  
 Sains Lorans l'acheta trop chière.

<sup>2</sup> *Vauceles*, dont il est question ici, n'est certainement pas l'abbaye de ce nom (ordre de saint Benoît), située dans le diocèse d'Apt en Provence, mais bien celle de l'ordre de Clteaux, située dans le Cambrésis, et qui contint, dit-on, jusqu'à sept cents religieux. J'ai publié, pages 26 et suivantes de mon choix de poésies inédites des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles intitulé *Jongleurs et Trouvères*, une petite pièce qui porte le titre de l'*Évangile des Fames*, et à la fin de laquelle nous apprenons en ces termes, de l'auteur lui-même, qu'il était moine de Vaucelles :

Ces vers, Jehan Durpain, uns moines de Vauceles,  
 A fet mult soutilment; les rimes en sont beles.

Il lessièrent le siècle por Jhésu-Crist avoir  
Et nos volons le siècle et Dieu por estovoir.  
Encor en a en l'ordre tels .C., si c'om j'espoir,  
Qui éussent au siècle assez dras et avoir.

Se par noz délis fère paradis conquerrons,  
Dont ont-il por folie pris les blans chaperons;  
Se par guile et par boule en paradis montons,  
Dont ne sai-je por quoi il sont à oroisons.

Ausi com li triacles ne mué ne changié  
Eschive le venin qui bien l'a eslongié,  
Eslonge li vrais Diex félonie et péchié :  
Qui tout se tient au siècle, il a tost Dieu lessié.

C'est voirs qu'il n'a en Dieu fors reson et droiture,  
Et sa mesons est saine et clère et nete et pure,  
Et nos sommes tuit plain de venin et d'ordure :  
Fols est qui cuide metre avoec Dieu tel mouture.

Ou Dieu ou le déable nos covient-il guerpir :  
Certes le quel que soit ne poons-nos servir.  
Diex veut tous tens voir dire, déables veut mentir ;  
Diex veut les genz sauver, Sathans les veut honnir.

Se vous demant à toz, je que ci sui toz-seus,  
S'il est nus hom en terre qui péust estre tels  
Qui si péust servir les anemis mortels  
Qu'il fut bien de chascun et fust dans ses chateus?

Ce ne porroit pas estre, n'avenir ne porroit,  
Et s'il servoit miex l'un, li autres le harroit.

Il n'est nus c'uns seus hom, ce set l'en bien et voit,  
Ne il ne puet pas estre avec le quel que soit.

Jà voir lequel que soit de fin cuer n'amera ;  
Se il se tient à Dieu , déable le harra,  
Et s'il sert Dieu de cuer et Diex le servira,  
Et s'il sert le déable en enfer l'ocirra.

Ausi est de ce siècle, par vérité le di,  
Quar en Dieu et en lui sont mortel anemi;  
Qui tot se tient au siècle, il a tost Dieu guerpi  
Et qui à Dieu se tient, il dit au siècle fi.

Or i prenez bien garde, se je vous di reson :  
S'uns hom lesse por Dieu engin et traïson  
Et il va à confesse et est en oroïson ,  
Lors le héent tuit cil qui aiment mesprison.

S'uns hom fet el siècle toutes ses volentez  
Et il lesse por Dieu trestoutes mauvestez,  
Tantost est des mauvès escharnis et gabez,  
Ou il est ypocrites ou bergiers apelez.

S'uns hom veut fère bien, li siècles ne li lest ,  
Ainz le gabent et huent et chascuns li dit let,  
Si qu'il avient sovent, ce sachiez entreset,  
Que par mauvèses gueules empire aucuns son plet.

Se cil qui le siècle aiment voient .i. léchéor  
Venir entr'els, il font grant joie et grant baudor,  
Et s'uns hom i venoit qui Dieu sert nuit et jor  
Miex voudroient qu'il fust enclos en une tor.



Dont di-je encontre els que Diex est contredis,  
Qu'il li tolt et recope quanqu'il puet ses amis,  
Et puisqu'il tient les genz dame Dieu por chétis  
Dont di-je que il est dame Dieu anemis.

Seignor, véritez est, ne l' tenez mie à fable :  
Se nos servons bien Dieu nos leron le déable,  
Et se nos volons fère d'infer no connestable,  
Nos leron paradis et joie pardurable.

A cest point vous tenez , et si n'en doutez rien ,  
Qu'entre Dieu et enfer n'aura jà nul moien :  
Ou Diex aura trestout entier son crestien  
Ou enfer l'aura tout entier en son lien.

Or nos doinst li vrais Diex si noz voies temprer  
Et l'amor Jhésu-Crist si en noz cuers entrer  
Que le venin puisson si de noz cuers oster  
Qu'anemis ne nos puist en sa meson mener .

*Amen.*

## Le Dit des Planètes.

Ms. 198 N.-D.



Pour ce que je voi grant partie  
Du monde qui met s'estudie  
A li un l'autre décevoir,  
Veil dire .i. dit qui tout est voir;  
N'en puis mais se j'en sui haïs,  
Mès je tiens ceux por fox naïs  
Qui tant se fient estre fors  
Et en la force de leur cors  
Que il ne leur chaille de l'âme.  
Diex! il n'est si belle dame  
Ne si fort homme tant soit fier  
Que mort ne face trébuchier.  
Parsonne qui a à mourir  
Ne se devroit jà orgueillir.  
De l'estat du monde veul dire  
Par amours ; n'en aiez pas ire,  
Car partout a trop à reprendre ;  
Aucuns aiment mieus à entendre  
Une folour quant on la dit  
Que chose dont vient profit ;  
Mais por ce ne lairai-je mie

Que pure vérité ne die :  
Diex gart qui l'orra sanz noisier.  
Saint Pol si le veult tesmoingnier,  
Car celui doit bien jéuner  
Qui à point ne veult labourer ;  
C'est .i. certain enseignement.  
Or entendez bien sainement :  
Il sont .ij. paire de labours,  
Li uns d'aquerre bonnes mours,  
L'autre est ouvrer de ses mains :  
Ces .ij. ovrages sont certains.  
Parsonne qui set son mestier  
Dont elle puet pain gaaignier,  
Doit loer Dieu parfaitement  
Et conforter la poyre gent  
De ses biens que Diex li envoie.  
Diverse gent vont par la voie :  
L'un demande pour Dieu sa vie  
Et l'autre la boe nestie,  
Le tiers si fait vaissiaus d'argent.  
Li un achate et l'autre vent,  
Les autres servent d'autre guise  
Qui ne se muevent de l'églyse.  
Les marchéans, les laboureurs,  
Les soustiennent de leur labeurs ;  
Noble chose est que de donner  
Et chétive de demander :  
Celui qui donne se franchist  
Et celui qui prent s'aservist,  
Mais chascun ne puet pas avoir  
Grasce d'amasser grant avoir ;  
Ceuz qui sont riches sages sont

Quant à la povre gent bien font;  
Mais par le monde queurt .i. vice  
Qui ert apelez avarice  
Qui pluseurs gens en enfer maine.  
Il a .vij. jourz en la semaine  
De quoi veil .i. petit parler :  
Tous les oez souvent nommer.  
Les noms qu'il ont leur sont venus  
Des .vij. planètes de lassus,  
Aussiques a-il .vij. estas  
De gens au monde sà jus bas  
Que comparer veul par mon cours.  
Aus .vij. planètes et aus jors.  
Le dimence est jour de repos ;  
Por ce tant bien comparer l'os  
Au soleil, c'est le nom de Dieu ;  
Aller doivent de douz cuer pieu  
Au moustier chascun et chascune.  
Le lundi est dit de la lune;  
De Mars pren selonc le mardî ,  
De Mercure le merquedi;  
Le jeudi de Jupiter si est jus.  
Et le vendredi de Vénus :  
De Saturne le samedi.  
Or entendez je vous em pri.

Le dimenche ert .i. digne jor.  
Si com le soleil rent luour  
Plus qu'autres planètes ne font ,  
Aussi ceuz qui bonne foi ont  
Vont dévotement au mostier  
Au dimence, de cuer entier.

La messe oïr et le sarmon.  
Voir, ce n'est mie sanz raison  
Se nostre Seignor se courouce  
Quant les gloutons plains de repouce  
Vont en la taverne où il boivent,  
Quant oïr le servise doivent,  
Et font traire du plus fort vin.  
La bonne viande bien matin  
Vont acheter, il le convient,  
Et se par aventure avient  
Que li uns d'eulz vait au moustier,  
L'autre le vendra sachier  
Par la corne du chaperon;  
Et li dit : « Vien-t'en, si bevron;  
Ne te chaut d'ester plus ci :  
Il m'anuie, je le t'afi. »  
Vrais Diex ! il ne leur desplet mie  
D'estre du main jusqu'à complie  
En la maison du tavernier;  
Ne font fors crier et noisier.  
Là sont à aise sus le coute;  
Souvent faut que l'oste les boute  
Hors de l'ostel, tant y sont tart.  
Le vin que le foie leur art !  
Et quant ce vient à lendemain  
La teste leur deust et la main  
Leur tramble ; lors vont par effors  
Au poil du chien qui les amors.  
Là recommencent le trumel,  
Et quant reviennent à l'ostel  
Il batent femme et enfans,  
Ainssi gastent les meschéans

En .i. jour, par leur lécherie,  
De quoi leur femme et leur mesnie  
Vesquissent bien une semaine.  
Voire ont fait plus d'evre vilainne  
Au dimanche qu'autre jour;  
Mais certes c'est trop grant folour.  
Du premier vous lairai ester;  
Du secont estat veut parler.

Car par le lundi entendon,  
De la lune prent son non.  
La lune est frosce, fresche et tendre :  
Por cela nous poons entendre  
L'estat de gent religieuse  
Qui doit estre douce et piteuse.  
Aussi comme la lune rent  
Yaue quant est plaine souvent,  
Doivent gent d'ordre grant plenté  
Euvre faire d'humilité;  
Mais le déable les tarie  
De bouter en ypocrisie,  
En vaine gloire bien souvent.  
Ceulz qui por le los de la gent  
Font en cest monde pénitance,  
L'évangile dit sanz doutance  
Qu'il ont jà eu le louier.  
Nus ne se doit por bons jugier :  
Jhésu-Crist dist que cil sera  
Essauciez qui s'abaissera.  
Cil est sages qui poi se prise :  
Du tiers estat dirai la guise.

Mardi vient de Mars par droiture ;  
Mars sénéfie l'écriture,  
Diex de bataille, pour tant di  
Que puis comparer au mardi  
L'estat de chascun chevalier  
Qui pour le filz Dieu essauchier  
Se doivent combatre à esfors ;  
Le droit doivent sevrer des tors,  
Et jugier loiaument touz jours ;  
Mais maintenant en plusieurs cors  
Ne veult-on povres genz oïr.  
Aus avocas convient blanchir  
La main d'argent, non pas de chiaus.  
Les chevaliers si sont trop chaus  
D'aler tournoier et jouter ;  
Mais miex leur vousist conquerer  
Le saint sépulcre où Dieu fu mis.  
Les Sarrazins ont jà occis  
En Garnade moult de no gent :  
Nous voions tuit communaument  
Que l'un crestien l'autre ocist :  
Le grant menjue le petit.  
Les laboureurs sont trop folez :  
Fain et avainne, vin et blez,  
Prent-on seur eulz soir et matin ;  
Voir ce n'est mie larrecin,  
Mes c'est toute que poi mains vaut.

Du merquedi parler me faut  
Qui seur la planète Mercure  
Prent son non, ce dit l'écriture ;  
Por ce, selonc m'entencion,

Des marchéans vous parlerons.  
On doit en tous les lieux amer  
Les marchéans et hounourer  
Qui veulent ouvrer loiaument ;  
Mais on m'a dit n'a pas granment  
Que qui loiauté veut tenir  
Qu'à grant paine se puet chevir :  
Il faut mentir et parjurer,  
Et le plus biau dehors monstrier  
Qui veult avoir sa chevisance.  
Bonne gent, c'est grant mescheance,  
Quant on met Dieu en non-chaloir  
Por amasser trop grant avoir.  
L'en soloit croire .i. marchant  
Par son dit ; mais dorenavant  
On voit tant de fauses mesures,  
De termoiemens et d'usures,  
C'on ne se set en qui fier.  
Si je vouloie deslier  
Ma langue en disant vérité,  
Voir, on ne m'en sauroit jà gré.  
Des marchéans à tant me tais :  
Diex ament trestous les mauvais !

Du cinquième estat vous diron ;  
Car par le jeudi entendon ,  
Ce sont les laboureurs de terre  
Qui pensent tout d'aquerre  
Les biens dont sommes soutenus ;  
Mais les uns en sont décéüz  
Par une très mauvaise guise,  
Car il labourent par faintise.



De par main demandent loier,  
Afin de leur journée avoir,  
Et se héent, c'est sanz douter;  
Ce qu'il déussent plus amer,  
C'est sainte églyse, clerc et prestre,  
S'il vousissent passiens estre  
Plutost qu'autres fussent savez.  
Je croi qu'il en y ait assez :  
Il vouroient que pain fust chier  
Quant ont de pain plains leur grenier.  
Ne di pas qu'il soient tous tiex ;  
Entendez, si en voudrez miex.

Parler vous veul du vendredi  
Et puis après du samedi :  
Sarez les .vii. estas tous sus.  
Le vendredi vient de Vénus :  
Vénus sénéfie luxure.  
Moult de gens y metent leur cure  
A faire tretouz leur délis,  
Bonnes viandes et bons lis,  
Et bonnes robes à vestir ;  
Orgueil fait le monde fynir :  
Trop fort souprent femmes et hommes.  
Se regardon de quoi nous sommes,  
D'estre orgueilleux n'arons talent ;  
Se pensons à l'engendrement,  
Voir ce n'est pas chose moult nete.  
Au premier ne sommes que glete ;  
Tant com vivons ne valons riens :  
Le plus c'est plain sac de fiens..  
.I. arbre rent fueilles ou fruit,

Mais de nos cors c'ordure n'it.  
Il n'est bouche ne si biau nez  
Dont il n'isse d'ordure assez,  
Et tantost com nous sommes mors  
Vous povez savoir que le cors  
Put plus que d'autre créature.  
Les vers font de nous leur pasture,  
Por ce est fol qui s'orguelist :  
Afiner me convient mon dit.

Du samedi, se Dieu me saut,  
A cel jour le semaine faut.  
Le samedi si prent son non  
De Saturnus, et nous trouvon  
Qu'il n'est estoile si diverse  
Comme ele est, et pour ce j'enverse  
Sur li estat de povreté.  
Trop y a de diversité,  
Car cil est povre d'esperit  
A qui povreté enbelist.  
Povres y a d'autre manière  
Qui n'ont de rien povreté chièr,  
Car moult volentiers s'il pooient  
Riches et poissant devendroient ;  
Mais il n'i puéent avenir.  
On voit bien povre devenir  
Aucunes gens par meschéance  
Et les autres par leur enfance,  
Qui ne veulent leur amis croire.  
Les uns sont povres par trop boire,  
Les autres par le gieu du dé ;  
Quant se voient à povreté

Il maugrient saintes et sainz.  
Les autres perdent piez et mainz  
Par meffait ou par maladie.  
Aucuns musars par leur folie  
Se désespèrent bien souvent :  
Ceulz sont povres parfaitement,  
Car il perdent le cors et l'âme;  
Por ce tout homme' et toute femme  
A qui Diex a presté avoir  
Doit conforter à son povoir;  
Mès l'un ne veult mès l'autre aidier,  
I. ceulz qu'on voit qui en ont mestier.  
Diex, .i. petit de secourance  
Gète homme de désespérance.  
Roys Alixandre est finez,  
Les biaux dons ne sont mès donnez,  
Et s'on donne, je vous créant,  
Si n'est-ce fors en recreant.  
S'un bourgeois ou .i. chevalier  
Donne sa robe à .i. barbier  
Ou à .i. autre menestrel,  
Il convient qu'il serve à l'ostel  
Et y fera mainte corvée,  
Tant qu'il maudira la journée  
Qu'il prist la robe, c'or plus chière  
Li couste que d'une frepière.  
Douce gent, petit vaut tel don;  
Tel dons resambent au lion,  
Car quant le lyon veut mengier,  
Les bestes prent fort à huchier;  
Elles y viennent sanz respit :  
Elle prent qui li abelit.

Quand toute ne la puet user,  
A un autre le va donner ;  
Mais s'il avient à lendemain  
Que le lyon n'ait point de fain,  
Tantost la beste mengera  
A qui son remanant donna.  
Son don n'est gaires profitable :  
Or oez .i. mot tout notable.  
Vous véez le jour des estrenes  
Que on présente les dousenes  
De froumages ès granz mesons,  
Dont on renvoie aus chapons.  
Jà n'i alast-on riens porter  
Se on n'en cuidast amender.  
Tiex dons plaisent petit à Dieu ,  
Mais ce c'on donne de cuer pieu  
El non du très douz Jhésu-Crist,  
C'est le don qui vient à profit ,  
Car à .c. doubles est rendus ;  
Mais uns usages est venus  
Que l'en lait les povres jeûner,  
Et fait-on les biaux dons donner  
A ceulz qui n'en ont nul mestier ;  
Por ce dit-on en reprouvier,  
C'est au cras porcel le cul oindre.  
En la fin de mon dit veul joindre  
I. mot qu'ai oy mainte foiz :  
Pour ce te donne de mes pois  
Que de tes fèves veul r'avoir.  
S'il vous samble que je di voir,  
Si m'en créez séurement,  
Et se vous avez aisement,

**Si me faites aucun confort.**

**Diex vous gart de vilainne mort !**

*Explicit le Dit des Planètes.*



## TABLE.

---

<b>Le dit des Anelés.</b>	<b>1</b>
<b>C'est le dit de la Borjoise de Narbonne.</b>	<b>33</b>
<b>Ci commence le dit du Buef.</b>	<b>42</b>
<b>Le dit de la Rébellion d'Engleterre et de Flandres.</b>	<b>73</b>
<b>Le dit de la Bourjosse de Romme.</b>	<b>79</b>
<b>Ci commence le dit de Flourence de Romme.</b>	<b>88</b>
<b>Cy aprez s'ensuit le dit du Chevalier et de l'Escuier.</b>	<b>118</b>
<b>Ci commence le dit de Merlin Mellot.</b>	<b>128</b>
<b>Le dit du povre Chevalier.</b>	<b>138</b>
<b>Le dit des .ij. Chevaliers.</b>	<b>145</b>
<b>La Chace dou cerf.</b>	<b>154</b>
<b>Ci commence un dit que on clamme Respon.</b>	<b>173</b>
<b>Le dit des Mais.</b>	<b>181</b>
<b>Le dit Moniot de Fortune.</b>	<b>195</b>
<b>D'Auberée la vielle maquerelle.</b>	<b>199</b>
<b>Le dit de l'Enfant qui sauva sa mère.</b>	<b>223</b>
<b>Le dit du petit Juitel.</b>	<b>231</b>
<b>Ci ensuiant se commence le dit des Patenostres.</b>	<b>238</b>
<b>Le martyre de saint Baccus.</b>	<b>250</b>
<b>Ci commance le dit des trois Chanoines.</b>	<b>266</b>
<b>C'est li Mariages des filles au diable.</b>	<b>283</b>
<b>La Desputoison du vin et de l'iaue.</b>	<b>293</b>
<b>Du villain de Bailleul.</b>	<b>312</b>
<b>Marguet convertic.</b>	<b>317</b>

Le Bachelier d'armes.	327
Ci commence le dit du Roy.	342
Ci commence le dit du Chevalier qui devint hermite.	352
De Triacle et de Venin.	360
Le dit des Planètes.	371

FIN DU TOME PREMIER.



#### ADDITIONS ET ERRATA.

Page 199 , au nombre des Mss. qui contiennent le fabliau d'Aubérée , ajoutez le n° 7615.

Page 245. J'y dis en note que je vais reproduire la pièce intitulée *du Roi, du Pape et des Monnoies*. On la trouvera dans le volume suivant.

Page 282. Le numéro du Ms. qui contient le *Mariage des filles au diable* est écrit 248 ; lisez : 428.

Page 287, vers 19, au lieu de *enaigrist* , lisez : *en aigrist*.



Standard University Libraries



3 6105 014 857 036

LYS/1026/81

2 vol.

DATE DUE			
NOV 13	1985		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD, CALIFORNIA 94305

